

FNA 0993 - Apocalypse Snow

Jean-Chistian Bergman

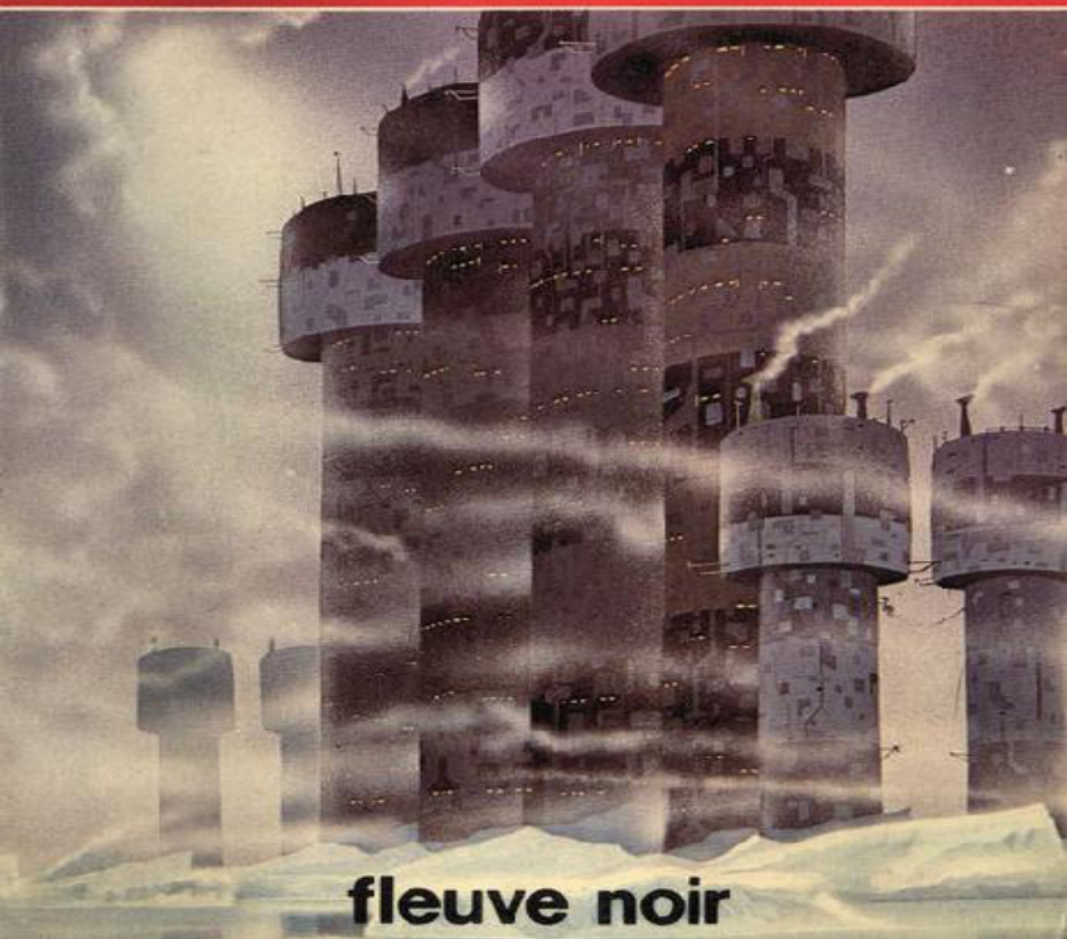
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

ANTICIPATION

J.-CH. BERGMAN

APOCALYPSE SNOW



J.-CH. BERGMAN

APOCALYPSE SNOW

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
6, rue Garancière - PARIS VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1980, « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous pays, y compris
l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN : 2-265-01296-3

CHAPITRE PREMIER

I

Sur les doubles vitrages, le givre cristallisait des œuvres de hasard.

À mesure que les kilomètres défilaient, malgré un chauffage défaillant, le décor alentour perdait toute consistance, se muait en un flou blanchâtre.

Pour ce qu'il y avait à voir, de toute façon...

Le pays entier grelottait. D'année en année, le froid progressait, étendait son emprise bien au-delà des frontières, gagnait insensiblement toutes les parties du globe. Les contrées jusqu'ici favorisées cédaient petit à petit du terrain. La Floride par exemple était rentrée dans le rang ; fini le climat paradisiaque. Les milliardaires avaient tous plié bagage et s'en étaient allés vers des cieux plus hospitaliers. S'il en restait... Les nouvelles météorologiques étaient plutôt sujettes à caution. D'ailleurs les spécialistes se confinaient dans une réserve prudente. Ils ne cherchaient plus à expliquer, évitaient toutes prévisions de peur qu'on les rende responsables.

Bien calé sur sa chaise en plastique moulé fixée au sol, Bert Devasco n'en finissait pas de réchauffer un verre à demi plein d'un cognac potable entre ses deux mains épaisses aux doigts courts, bercé par le staccato monotone des boggies et l'atmosphère ouatée et presque rassurante du wagon-restaurant. Pour un peu, avec de la bonne volonté et pas mal d'imagination, on se serait cru ailleurs.

Enfin avant.

À la Belle Époque, comme on disait couramment.

Lorsque les saisons existaient encore, que le temps n'était pas qu'une succession de journées mornes et glacées.

Lorsque la conjoncture économique était meilleure, que le dollar tenait le haut du pavé et que les ressources énergétiques ne posaient pas de problèmes.

Une ère révolue.

À jamais.

Quoi qu'il arrive par la suite, plus rien ne serait pareil. Le bon temps était derrière. Irrémédiablement. Et pas par sentimentalisme déplacé mais tout bonnement parce que l'Âge d'Or avait existé.

Comme beaucoup d'autres, Bert Devasco avait joui de toutes les

richesses du moment sans vraiment prendre conscience de l'inéluctabilité de l'échéance, sans penser au coup d'arrêt qui viendrait obligatoirement entraver la bonne marche de la Société de Consommation avec tous les gaspillages qu'elle traînait dans son sillage.

Et voilà qu'on était entré en pleine phase critique.

Il avait fallu rationner à tours de bras.

Des mesures draconiennes auraient pu être prises en temps utile afin d'éviter la catastrophe économique que le monde traversait actuellement mais les hommes politiques du moment avaient tergiversé, histoire de ne pas trop déplaire, et lorsque la véritable crise était arrivée personne n'avait été en mesure de faire face.

Du jour au lendemain, de grandes industries avaient été obligées de fermer, provoquant un chômage démentiel.

Puis le mouvement n'avait fait que s'accroître et il avait fallu s'habituer à vivre en veilleuse.

Plus de voitures.

Particulières, s'entend.

Plus d'engins motorisés quels qu'ils soient.

Du fuel pour le chauffage distribué au compte-gouttes.

Pareil pour le gaz.

Du courant électrique savamment réparti selon de fastidieuses tranches horaires.

Bref, un retour au Moyen Âge ou peu s'en fallait, avec des prolongements en cascades qu'il fallait subir pour en mesurer l'importance dans le quotidien.

La grande débandade.

Privé d'une certaine forme de confort, l'être humain craquait, rapidement, régressait à la vitesse grand V. Le vernis de la Civilisation foutait le camp, laissant entrevoir des instincts féroces.

Insensiblement, l'Homme, et la Femme, viraient aux primitifs des temps reculés. Les flics étaient débordés. Dans les villes, ils arrivaient encore à contenir le flux sans cesse montant de la violence, mais dans les banlieues et les campagnes il se passait de drôles de choses. Certaines rumeurs, insistantes, évoquaient des cas fréquents de cannibalisme. On en était là.

Au seuil de l'an 2000 !

Voilà ce que l'Homme avait su faire de la planète Terre.

Décemment, on ne pouvait pas tenir les Femmes pour responsables. Elles étaient parvenues aux rênes du Pouvoir trop tard, alors que les systèmes entiers vacillaient sur leurs bases, gangrenés en profondeur.

Voilà ce que les affairistes et autres magouilleurs avaient tiré de leurs sombres machinations. La mégalomanie galopante et le besoin de faire du fric à tout prix débouchaient sur une situation désespérée.

Et, comme à l'accoutumée, ceux du bas de l'échelle faisaient les frais de l'opération. Ils avaient été les premiers à connaître les affres du chômage et à présent que tout se vendait et s'achetait dans un infernal marché noir, ils se retrouvaient relégués aux poubelles de la faim.

Une fois de plus, le dieu fric faisait la loi et élargissait les fossés qui séparaient depuis toujours les différentes classes.

La meilleure preuve résidait dans ce train qui roulait vers la Côte Ouest, en direction de l'attractive Californie, laquelle conservait encore son climat privilégié, dernier bastion du soleil et d'une certaine manière de vivre.

Le célèbre adage : « La misère est moins pénible au soleil. » trouvait dans les circonstances actuelles toute sa raison d'être.

Seulement c'était le cercle vicieux, la quadrature de ce même cercle, car ces fameux trains, peu nombreux, qui pouvaient vous transporter en paradis, étaient hors de prix, et pas à la portée du premier venu surtout.

Alors les guenilleux et les traîne-misère restaient rivés à leurs croix, embourbés dans leurs cloaques, tandis que les autres, plus chanceux, ou plus combinards, parvenaient à s'extraire de la grisaille.

Quelques-uns se plaisaient encore dans les métropoles sinistres. Pas des masses mais là comme ailleurs on comptait des irréductibles.

Bert Devasco en connaissait au moins un. Son collègue de toujours, acolyte et ami, Rambson.

Rambson le fanatique, l'adepte de mégapoles. L'homme des buildings, des trottoirs dépotoirs fumants, véritables montagnes de déchets en lente décomposition.

Rambson avec sa longue mèche de cheveux gris qui lui mangeait la moitié du visage et qu'il refusait de couper depuis toujours sous prétexte que ça lui conservait un petit air de romantique.

Rambson qui voulait mourir debout, un verre de bourbon à la main, noyé dans le brouillard latent et les geysers de vapeurs qui jaillissaient, sporadiques, dans toute la Cinquième Avenue.

Rambson avait une fois pour toutes fait son choix. C'était là qu'il voulait mourir.

À New York.

Nulle part ailleurs.

Bert Devasco se souvenait de leur dernière grande discussion.

— Partir ? Pour quoi faire ? déclamait Rambson. Pour aller où, d'abord ?

— San Francisco. Il y a à faire pour nous là-bas.

— Tu n'es rien d'autre qu'un coureur de chimères, Bert. Tu es de ceux qui doivent bouger pour se donner l'impression d'exister mais ça ne te mènera finalement à rien. L'univers rétrécit. Et, de plus, tu te fixes tes propres limites. Tu ferais mieux de faire comme moi,

d'attendre, serein. Laisse venir à toi, c'est ça le véritable secret.

— J'ai envie d'autre chose. Ici, je flotte, à présent. Cette ville de merde m'a usé. J'ai perdu mon identité. Le matin, dans ma glace, j'ai toutes les peines du monde à me reconnaître.

— New York n'y est pour rien. Tu t'es « déchargé » à courir après ton ombre. Ça n'ira pas mieux autre part.

— Le décor, l'environnement, c'est important.

— La Californie, c'est fini depuis longtemps. En fait, ça n'a jamais existé que pour les rêveurs, les déclassés ou les paumés comme toi.

— Tout est préférable à ce qui nous entoure.

Cette dernière phrase avait amené une grimace-sourire sur le visage ravagé de Rambson.

— J'ai cinq ans de plus que toi mais pendant un moment j'ai cru entendre parler mon père. Parole !

Et il avait éclaté d'un des rires homériques dont il était coutumier, une véritable cascade qui avait déferlé le long de l'avenue pour se perdre entre les silhouettes pétrifiées des arbres de Central Park complètement désert.

Le rire de Rambson...

Bert Devasco se secoua, trempa ses lèvres dans le cognac tiède, sentit presque instantanément un feu dévorant embraser sa poitrine, puis, par vagues successives, lentes, lénifiantes, bienfaisantes, le reste de son corps.

Un instant privilégié.

Une parcelle de paradis.

Sur sa lancée, Devasco liquida son verre entier. Pourquoi se montrer amer et nostalgique ? Il avait quitté New York et Rambson, surtout, mais il avait mûrement réfléchi, soigneusement pesé le pour et le contre avant de prendre sa décision. Alors !

La vie, sa vie était à présent quelque part au bout de cette ligne New York-San Francisco. Il ne fallait penser qu'à cela. Faire table rase d'un passé-Kleenex. Aller de l'avant. Irrésistiblement.

Au fond, il n'avait pas à se plaindre. Il filait vers le soleil, au-devant d'une existence neuve, comme beaucoup de nantis, lui, Bert Devasco, un homme ordinaire, aux mensualités honnêtes, certes, mais sans plus. Pourquoi récriminer alors qu'une année entière de salaire ne lui aurait pas permis de prendre ce train InterCity, le San Francisco Eldorado, réservé aux derniers possédants de ce monde ? Oui, pourquoi se lamenter alors que son job l'envoyait là-bas sans qu'il ait à déboursier le moindre *cent* ?

Si seulement Rambson avait accepté de le suivre. C'aurait été tout à fait possible. Il y avait à faire pour deux sur la Côte Ouest, à ce qu'on lui avait dit. Au lieu de ça, l'autre s'était entêté. Pas de salut loin de la planète New York ; le con. Le sinistre con. Mais quelle nature ! Quel

tempérament ! Quel homme ! Son ami, à lui, Bert Devasco. Rambson. Le mouton à cinq pattes. Le phénomène. Celui qui préférerait se geler les couilles au pied du Rockefeller Center plutôt que d'affronter la faune bidon de la Californie.

Rambson...

Une espèce d'homme en voie de disparition.

Ainsi, dans ce train, et dans ce wagon plus précisément, existait-il un voyageur qui partait par devoir ?

Pour la première fois depuis le départ, Bert Devasco s'attarda sur les occupants du lieu, se débarrassant de la chape d'indifférence dans laquelle il se lovait depuis qu'il s'était décidé à partir.

Son œil se fit incisif en même temps que le bourdonnement qui compressait ses tympan cessait, devenait soudain déchiffrable.

II

Derrière lui, une femme à la voix de crécelle gourmandait son compagnon.

— Tu dois faire abstraction de tes goûts personnels, Herbert, disait-elle. D'ailleurs je te trouve sévère : elle n'est pas si mal pour une femme de quarante-cinq ans !

— La photo n'est pas récente, maman. Je suis bien certain qu'elle n'a plus du tout cette apparence, répondit une voix flûtée.

— Qu'est-ce que la jeunesse et la beauté ? C'est ce qui passe le plus vite ! Regarde-moi, hein, qui pourrait dire que j'ai été élue Miss Connecticut lorsque j'avais dix-huit ans ? Et ça me sert à quoi, à présent ? Tu veux bien me le dire ?

— Je ne sais pas, maman. En fait je n'ai jamais pensé à toi comme à une femme...

— Merci bien !

— Tu es ma mère, je ne t'ai jamais considérée autrement.

— Il n'aurait plus manqué que cela ! Je me demande quelquefois ce que tu as dans la tête. Sais-tu que tu me surprends de jour en jour ? Il n'y a pas à dire, il t'a manqué un père ! Une femme ne peut pas subvenir à toutes les rigueurs d'une bonne éducation.

— Je ne te reproche rien, maman.

— Non. Pas ouvertement. Mais je sens de l'hostilité dans ta conduite et tes propos depuis quelque temps.

— J'ai trente ans, maman, c'est tout.

— Comment c'est tout ? Est-ce que ton âge t'autorise à me manquer de respect ? Après tout ce que j'ai fait pour toi ! Je suis bien récompensée... La chair de ma chair qui s'insurge contre moi. Si

j'avais su... Quand je pense au mal que je me suis donné, aux plus belles années de ma vie que j'ai laissé filer pour que tu deviennes quelqu'un !

— Et je suis quoi, selon toi ?

— Comment tu es quoi ? Tu es mon fils ! Tu es mon propre reflet sur le plan de la psychologie et de la morale. Je t'ai forgé. J'ai façonné ton âme. Je t'ai donné une élévation d'esprit que peu peuvent se vanter d'atteindre. J'ai fait de toi un homme comme il faut, Herbert. Tu es un homme du monde, quelqu'un de bonne compagnie. À preuve : c'est toi que cette femme a choisi après une dure sélection. Tu n'es pas seulement agréable à regarder, tu es un concentré de milliers d'années de civilisation et de savoir.

— Je ne suis rien, maman. Rien du tout. Un gadget. Un objet suranné. Une image dépassée. Une valeur qui n'a plus cours. Un smoking dans un univers d'épouvantails.

— Tais-toi ! Tu n'as pas le droit de parler comme ça ! On dirait que tu le fais exprès, que tu te plais à me tourmenter !

Puis la conversation s'interrompit soudainement. À ce qu'il semblait, Herbert n'avait pas envie de poursuivre.

Devasco se souvenait du curieux couple. Fugitivement. Il les avait entr'aperçus en s'asseyant. Sur le moment rien ne l'avait choqué et surtout pas la différence d'âge qui les séparait. Elle était une blonde comme on n'en faisait plus, opulente, un tantinet gélatineuse même, avec des bijoux tous azimuts dispensateurs de mille feux ; pas trop mal conservée mais paraissant tout de même la bonne cinquantaine. Son compagnon, son fils en fait, Herbert, se tenait raide sur sa chaise, habillé sobrement, le regard vide, les cheveux soigneusement coiffés, luisants de brillantine. En le voyant, Devasco l'avait comparé aux play-boys de la Belle Époque, aux jeunes hommes fortunés et comblés qui peuplaient les romans genre Gatsby Le Magnifique. Pour être franc il ressemblait tout à fait à un gigolo entretenu. Le pendant de sa mère, en fait. Ce qu'elle avait certainement rêvé d'être sa vie durant. Son ultime ambition.

— Herberrrr ! minauda tout à coup la voix de crécelle. Tu t'isoles ? Tu me rejettes de ta vie ? Tu sais que je ne pourrais pas vivre sans toi ?

— Tu me l'as assez répété ! Je te suis indispensable ! Sentimentalement et matériellement !

— Herberrrr ! Ne me parle pas comme ça... Tu sais bien que je t'aime plus que tout au monde !

— Tu n'aimes que toi, maman, ne t'en défends pas. Tout ce que tu as entrepris à mon endroit n'est pas complètement gratuit ; tu as comme qui dirait fait un investissement à long terme et le temps est venu de passer à la phase rentabilisation !

— Herbie ! Tu penses vraiment ça de moi ? Mon Dieu ! Mon pauvre petit ! Mon pauvre petit !...

— Voyons, maman, ne pleure pas ! Ne te mets pas dans des états pareils pour si peu de chose ! Tu sais bien que je finis toujours par faire ce que tu veux. Je ne supporte pas de te voir malheureuse. Maman, s'il te plaît, souris-moi. Voilà, comme ça ! Mieux que ça ! Tiens, prends ma pochette ! Qu'est-ce que tu dirais d'une petite liqueur ? Une Chartreuse, par exemple ? J'en prendrai une aussi. Garçon !

Et voilà ! Fin d'une tranche de vie. Ces deux-là étaient momentanément réconciliés. En tout cas ils n'avaient rien de commun avec Rambson.

Mais qui pouvait être assimilé à ce cinglé de Rambson ?

Qui ?

III

Deux tables devant, sur la même travée, un Noir buvait café sur café. Il portait des lunettes miroirs qui jetaient des éclairs fugitifs à chaque mouvement de sa tête. Près de lui, un doberman aux poils brillants faisait surface de temps à autre, quémendant une caresse ou plus simplement une marque d'attention.

Devasco se concentra sur ce nouveau personnage. Que pouvait-il bien penser ? Quelles idées s'agitaient dans ce crâne d'aveugle ? Le soleil, quelle importance pour lui ? Un aveugle. Un non-voyant comme on disait pudiquement. Connerie. Subtilités merdiques du langage. Un aveugle restait un aveugle. Ses yeux ternes et morts ne s'accommodaient d'aucune finesse, d'aucun raffinement oral, tournés qu'ils étaient sur un monde qui n'appartenaient qu'à eux. De toute manière, pour ce qu'il restait à voir, à présent ! Des paysages de désolation. Une nature figée, brûlée par le froid, qui n'en finissait pas de mourir. Une interminable agonie. Muette. Désespérée. Dans l'indifférence la plus totale. Un arbre ne représentait plus rien. On n'avait plus le temps de s'apitoyer. Les troncs aux branches décharnées conservaient une seule valeur : celle de combustible. Central Park avait d'ailleurs eu à subir les turpitudes de quelques bûcherons amateurs. Heureusement, la police avait vite mis le holà à ces débordements presque légitimes. L'endroit était maintenant gardé vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Dans le même ordre d'idées, des types avaient dû défendre leur jardin avant de se résoudre, la mort dans l'âme, à sacrifier eux-mêmes des arbres qu'ils tenaient de leurs arrière-grands-parents.

IV

Voilà où on en était. À se battre pour un cerisier qui ne donnait plus de fruits depuis belle lurette. Un cerisier ou n'importe quelle autre espèce.

À l'évocation de ce passé récent, Bert Devasco eut un petit rire. En ce moment, à New York, comme dans toutes les autres grandes villes, il devait s'en passer de belles !

Dans... un peu plus de huit heures, il était présentement 15 h 50, ce serait Noël. Christmas. La fête de toutes les familles. Noël 1999. Un peu plus d'une poignée de jours avant l'an 2000. Le grand passage tant attendu. Le point fixe d'une nuée de futurologues et autres rêveurs.

L'an 2000.

On y arrivait tout doucement. On atteignait la fameuse date.

Ce phare qui avait toujours déchaîné les passions.

L'Ère Nouvelle ou la Grande Apocalypse ?

La controverse n'avait fait que s'amplifier, fortifiée des espoirs et des rancœurs de chacun. Des dizaines de sectes avaient vu le jour, sortant du néant autant de Messies et de Prédicateurs marrons. Les gens avaient besoin de croire, de se raccrocher à n'importe quel lambeau d'éternité. Peu importait ce qu'on leur prédisait, ce qu'on leur promettait dans un avenir imminent, pourvu que l'on fasse l'effort de s'adresser à eux, de s'intéresser à leurs misérables sorts. Des petits malins faisaient leur beurre. Les charognards avaient senti l'affreuse et tenace odeur de la peur et ils en profitaient au maximum. De véritables fortunes s'édifiaient en un rien de temps. Les pauvres n'avaient rien à perdre, ou plus grand-chose, et les autres se faisaient allègrement, dévotement tondre. Chacun y trouvait son compte.

Pour en revenir à la sacro-sainte fête de Noël, la soirée allait certainement se révéler chaude. Les sapins de Central Park allaient avoir chaud aux aiguilles !

Un sacré réveillon en perspective !

Pour eux, les passagers du San Francisco Eldorado, la Compagnie des Pullmans avait prévu un repas ordinaire à l'heure habituelle du dîner et un menu spécial réveillon qui serait servi à partir de dix heures et pour lequel on prenait encore les inscriptions moyennant un supplément coquet.

Présentement, Devasco ne s'était pas encore décidé. Avait-il envie d'un repas alibi, d'un morceau de dinde cotonneux accompagné d'un vin frelaté ou d'un quart Champagne pisse d'âne ?

Noël...

Fallait-il encore s'attacher à des traditions dépassées ? Qu'y aurait-il à y gagner sinon une forte désillusion à l'évocation des Noëls d'antan ? Pourquoi se précipiter dans l'amertume ? D'autant que lui

personnellement n'avait jamais été très porté sur les fêtes traditionnelles.

S'inscrire ou pas, telle était la question.

Au-dehors, le jour commençait à se ramasser sur lui-même, comme en une ultime tentative destinée à percer les vingt kilomètres de nuages stagnant dans l'atmosphère.

« Bon sang ! que cette nuit tombe vite et qu'on en finisse ! » songea Devasco soudain très mal à l'aise. Ça l'ennuyait de devoir prendre cette décision au sujet de cette parodie de réveillon. Et plus le temps passait, plus il devenait irritable. C'était ridicule puisque la décision lui appartenait en propre. Oui et non. Noël existait, de toute façon. Et la soirée se déroulerait, avec ou sans lui. Voilà ce qui le chiffonnait. Ce repas était une corvée mais il ne pouvait pas se faire à l'idée qu'il puisse se passer lui absent. Pour lui plaire, lui rendre sa sérénité, il aurait fallu gommer purement et simplement toutes ces heures de festivités forcées.

Un garçon passa, deux verres et une bouteille de liqueur verte sur un plateau. Les Chartreuses de la réconciliation.

À défaut d'une prise de position définitive pour la parodie de réveillon, Devasco s'inscrivit pour une seconde tournée de cognac. Il fut servi sur-le-champ. Le service était irréprochable. La cuisine passable.

— Jusqu'à quelle heure peut-on s'inscrire pour le petit raout de ce soir ? s'enquit Devasco histoire de se rendre sociable.

— Ça n'a pas grande importance, monsieur. Nous vous servirons même si vous vous décidez au dernier moment.

Cette réponse ravit positivement Devasco. Elle le libérait, lui permettait de repousser loin un choix ennuyeux.

— Merci, répondit-il. Voyager sur votre ligne est un véritable plaisir.

— Nous nous efforçons de satisfaire la clientèle ; c'est notre tâche.

— Oui, évidemment, mais vous êtes tous très aimables et ça devient plutôt rare ; assez pour être souligné.

Puis, sautant du coq à l'âne, Devasco demanda :

— Dites-moi, ces quatre types là-bas, à quoi jouent-ils ?

V

Effectivement, plus loin, mais sur la rangée de droite, un quatuor s'affairait autour d'un carton imprimé sur lequel ils déplaçaient des pions à tour de rôle. À en juger par les éclats qui fusaient à chaque instant, la partie s'annonçait disputée et passionnante. Un des participants en particulier, un homme râblé, le teint mat et les

cheveux coupés court, n'arrêtait pas de vociférer. On aurait dit qu'il jouait sa vie.

Instantanément, Devasco le trouva antipathique. Il n'aimait pas les joueurs, les jugeait futiles, versatiles, creux. Il ne comprenait pas que l'on puisse exister en fonction d'une certaine forme de hasard, que l'on soit assez sot pour s'en remettre au destin, pieds et poings liés.

Bien sûr, chacun ne décidait pas de son existence, loin de là, mais on pouvait tout de même influencer sur son cours et éviter surtout de perpétuellement se trimbaler sur une corde raide.

Bien que, lui et Rambson, au fond...

— Au Strategic Galaxy, répondit le garçon.

Devasco fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un jeu de société qui fait fureur en ce moment. Chaque joueur peut se rendre maître de l'univers, enfin de notre système solaire, selon l'habileté qu'il aura à acheter, à conclure des alliances, à déplacer ses armées.

— Ouais. C'est le moyen de se prendre pour un potentat, quoi ! Encore un biais pour flatter le poil de chacun.

Le garçon eut un sourire.

— C'est une façon de voir les choses mais je crois que peu de gens vont aussi loin que vous dans le raisonnement.

— C'est bien le drame, soupira Devasco pour lui-même.

— Vous voulez que je finisse de débarrasser ? demanda tout à coup le garçon.

Relief du déjeuner, il restait sur la table, en dehors du verre de nouveau plein, quelques miettes de pain et une serviette passablement souillée, notre homme n'ayant jamais su manger très proprement, allant même jusqu'à soutenir, sans sourire, qu'un véritable gourmet ne pouvait prendre plaisir à la table en conservant une attitude guindée.

Devasco secoua la tête en signe de dénégation.

— Non. Merci. J'aime qu'on me laisse ma serviette, et une authentique serviette, pas un agglomérat de papier, jusqu'à ce que j'aie quitté ma place.

— Vous êtes de l'ancienne école, sourit le garçon.

— Je paie, simplement, et à ce titre j'entends être considéré en client et pas en vache à lait.

Debout, la bouteille à la main, le garçon hésitait à regagner son antre.

— Si vous pensez que je suis un vrai casse-couilles, nous serons deux à partager cette opinion, murmura Devasco. C'est plus fort que moi et ce n'est pas à mon âge que je vais me refaire.

— Si tous les clients étaient comme vous !

— Ce serait d'un emmerdant... Allez, vous pouvez filer, je crois que

les flambeurs vont avoir recours à vos services.

VI

Apparemment, la partie avait vécu. L'un de ces quatre lascars venait de se retrouver roi, voire même empereur, des étoiles et autres trous noirs, reléguant du même coup les trois autres au rang de gibier de cul-de-basse-fosse. Les rancœurs n'allaient pas tarder à s'extérioriser.

Le râblé au teint mat ouvrit incontinent le bal. Comme par hasard. Renforçant ainsi le sentiment d'antipathie qu'il inspirait à Devasco.

— C'est de votre faute ! lança-t-il en s'adressant à un jeune homme assis en face de lui. Si vous ne m'aviez pas refusé votre alliance lorsque j'ai voulu investir Pluton nous n'en serions pas là !

— Vous peut-être pas, mais en ce qui me concerne c'était reculer pour mieux sauter, répondit calmement son interlocuteur. J'occupais les cinq satellites d'Uranus et ça me permettait de voir venir.

— Si vous n'aviez pas tergiversé la partie aurait connu une autre issue ! martela l'autre.

— Oui, c'est vous qui auriez gagné, convint le jeune homme sans se démonter. Et je n'avais pas du tout envie de vous voir triompher.

L'autre resta deux secondes comme momifié puis il vociféra :

— C'est une attaque personnelle ! Qu'est-ce que vous avez contre moi ?

— Rien. C'est comme ça, simplement. Une affaire d'impression. Vous ne donnez jamais libre cours à vos instincts ? La pulsion, vous connaissez ?

— Certainement pas ! Je ne suis pas homme à me laisser dominer par des sentiments ! Rien ne me fera désertier mon idéal lorsque je me suis fixé un objectif !

— Je crois que vous allez un peu loin : nous participions à un jeu pas à la bataille de Midway.

— C'est l'esprit qui compte ! Tout engagement demande une complète mobilisation ! Je sais bien que par les temps qui courent tout n'est que laxisme et démission mais...

— La politique ne m'intéresse pas, l'interrompit son interlocuteur. J'ai fait des études d'agronomie, pas West Point !

« Maintenant, si vous voulez prendre votre revanche... »

Immédiatement, la tension baissa. Les comptes pourraient se régler dans la fièvre du jeu.

Attentif, Devasco vit les quatre hommes renouveler leurs consommations, puis son regard glissa jusqu'au fond du wagon, s'arrêta sur un voyageur qui se tenait bien droit sur sa chaise, raide

comme une flèche de marbre, les yeux vides, presque blancs. Un personnage bizarre. Le crâne lisse et poli comme une poignée de porte en cuivre, vêtu très légèrement par rapport aux autres occupants du train qui arboraient tous des fourrures et autres tenues de sport d'hiver, il commandait toutes les trente minutes une théière uniquement remplie d'eau chaude dans laquelle il versait avec componction une mixture connue de lui seul qu'il finissait par avaler après un délai soigneusement minuté. Vraiment le drôle de pistolet !

Pour l'heure, il était ailleurs, semblait planer à des années-lumière de là.

Un certain remue-ménage s'éleva derechef de la table des joueurs. De la partie passée, on avait tiré l'enseignement suivant : les différentes places pouvaient prendre une importance prépondérante dans le déroulement et l'issue du jeu. Donc, après un tirage au sort, on bousculait l'ordre établi et chacun quittait son siège afin de gagner sa nouvelle base.

À ce moment précis, la porte s'ouvrit sur un personnage que Bert Devasco avait déjà repéré sur le quai de Chicago lorsque les voyageurs avaient eu l'occasion de se dégourdir les jambes. Un drôle de citoyen, celui-là aussi !... Mais d'un autre modèle...

Devasco le vit s'approcher, se mêler une seconde au quatuor qui transitait dans l'allée, s'excuser au passage de les déranger, se dégager enfin, puis commander un bourbon à l'un des garçons qui s'affairaient en permanence dans le wagon avant de se glisser de l'autre côté de la table occupée par Devasco, face à lui.

CHAPITRE II

I

— Je peux ? fit-il en tirant une chaise et en s'asseyant dans le mouvement.

— Faites comme chez vous, je vous en prie.

— Dalton Crumbs. Mes amis m'appellent Dalt.

— Que puis-je pour vous, monsieur Crumbs ?

L'autre eut un sourire en coin, voulant démontrer qu'il n'était pas trop susceptible.

— Vous occupez bien le single 8 ?

Il s'agissait plus d'une affirmation que d'une question. Bert Devasco ne s'y trompa pas qui laissa son vis-à-vis poursuivre.

— Je viens de voir un prêtre sortir de chez vous.

Les sourcils de Devasco se froncèrent.

— Un prêtre ?

— Authentique. Avec une soutane. Je ne sais pas bien s'il était de confession baptiste, méthodiste, ou plus simplement catholique. La religion n'a jamais été mon fort, à vrai dire. C'est normal qu'il sorte de votre single ?

— À votre avis ?

— S'il fallait évaluer ça en pourcentage je dirais non à 99 %.

— Et pourquoi êtes-vous venu me prévenir ?

Dalton Crumbs eut une moue.

— Comme ça. Je ne me suis pas posé la question. Je n'ai pas eu à réfléchir.

— Vous agissez toujours de cette manière, aussi spontanément ?

— Ça dépend des circonstances. Il y a un tas de paramètres qui entrent en jeu...

— Par exemple ?

— C'est selon les éléments que j'ai pu recueillir ; selon ce que je ressens aussi...

À ce stade de la conversation, un hurlement rageur secoua l'atmosphère tranquille du wagon.

— Mon portefeuille ! On m'a volé mon portefeuille !

Debout dans l'allée, le râblé au teint mat frisait l'apoplexie. Les yeux exorbités, il se palpait sur toutes les coutures.

— Je l'avais encore il y a cinq minutes, j'en suis persuadé ! psalmodiait-il.

Devasco posa un regard ironique sur son interlocuteur.

— Crumbs, vos paramètres vous ont foutu dedans, murmura-t-il.

Le masque quelque peu figé, Dalton Crumbs lâcha :

— C'était une connerie. Je ne sais pas ce qui m'a pris... Ce n'était pas du tout prémédité ; l'occasion, simplement. Je m'étais pourtant bien promis de ne pas « travailler » dans ce train. Il vaut mieux ne pas exercer dans un lieu clos lorsqu'on est seul...

— Et vous opérez seul ?

— Toujours. C'est plus risqué mais on n'a pas à partager.

Ne tenant pas en place, le râblé au teint mat continuait de se fouiller fébrilement tout en parcourant le sol alentour de ses yeux fous.

— Je n'ai pas pu le perdre ! martelait-il. C'est impossible ! Pas en si peu de temps !

Puis, soudain, il s'interrompit comme frappé par une évidence. Il resta une poignée de secondes secoué par une importante vie intérieure avant que son bras droit se détende, l'index pointé sur la table de Crumbs et Devasco.

— C'est lui ! Ce ne peut-être que lui ! vociféra-t-il. Lorsqu'il s'est mêlé à nous tout à l'heure !

— Merde ! souffla Dalton Crumbs. Une carrière sans tache brisée par un instant d'égarement !

— Vous n'aurez pas à partager, musa Devasco.

— C'est lui ! Je suis sûr que c'est lui ! répétait l'autre pour s'en convaincre autant que l'assistance.

— Je ne vous en propose pas la moitié, fit Crumbs, ce serait injurieux.

— Pourquoi ? s'étonna Devasco.

— Un homme qui se balade avec une arme, comme c'est votre cas, est soit flic soit truand ; l'alternative ne me sert pas.

— Sait-on jamais ?

Ce disant, Devasco souleva discrètement la serviette qui se trouvait entre eux.

Un portefeuille en cuir noir marqué d'initiales en or fleurit soudain littéralement au bout des doigts agiles de Crumbs.

Devasco, qui s'y attendait pourtant, resta confondu devant tant de dextérité.

Le portefeuille glissa sous la serviette sans que les deux hommes aient échangé le moindre regard.

— Nous aurions fait une fameuse équipe, souffla Crumbs aussitôt plus relax.

Puis tout à coup le quatuor fut sur eux, emmené par le rôleur.

Sans prévenir, l'accusateur s'attaqua à la veste de Crumbs qu'il lui rabattit en arrière, lui bloquant les bras, dans la plus pure tradition policière.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes fou ! s'exclama Crumbs cueilli à froid.

Dans la foulée, le volé palpait fiévreusement les poches de Dalton Crumbs en ahanant un chapelet de jurons et de menaces.

Dans le wagon, on n'entendait plus que les respirations courtes et le bruissement des mains contre le tissu.

Bredouille, le volé obligea Crumbs à se lever, entreprit la fouille de son pantalon sous les regards à la fois incrédules et moqueurs de l'assistance.

Estimant que l'affaire avait été assez loin, Devasco jugea bon d'intervenir.

— De quel droit fouillez-vous cet homme ? demanda-t-il calmement.

Tout entier attelé à sa besogne, l'autre l'ignora superbement et redoubla d'efforts jusqu'à ce que l'évidence lui apparaisse dans toute sa désillusion.

— Il ne l'a pas ! marmonna-t-il complètement défait. Il n'a rien sur lui ! Pourtant ce ne peut-être que lui ! Qui d'autre ?

Puis une flamme illumina soudain ses yeux.

— C'est vous ! Vous êtes son complice ! lança-t-il en s'adressant à Devasco.

— Pardon ? fit ce dernier.

— Mon portefeuille ! Il vous l'a passé ! C'est vous qui l'avez à présent !

— Vous vous rendez compte des accusations que vous portez ?

— Je persiste et je signe ! clama l'autre. Monsieur, qui est votre complice, m'a dérobé mon portefeuille et vous l'a remis ! Tous les voyageurs ici présents sont témoins de ce que j'affirme !

— Je vous trouve singulièrement léger dans vos accusations. Le Code qualifie vos assertions de diffamation pure et simple, avec les conséquences que cela peut entraîner au niveau des poursuites... si vos témoins devenaient les miens, par exemple !

— Vous me menacez ? C'est le monde à l'envers !

— Je vous mets en garde, simplement.

— Je suis sûr de ce que j'avance ; ça n'a pas pu se passer autrement !

— Il faut se méfier des raisonnements hâtifs...

Et, ce disant, Bert Devasco plongea la main dans la poche intérieure gauche de sa veste, la ressortit nantie d'une plaque ronde couleur

bronze sur laquelle trois lettres majuscules se détachaient.

La simple vue de l'insigne fit tomber la tension de quelques degrés dans le wagon.

Le volé parut se ratatiner comme une baudruche qui se dégonfle.

— Vous... vous êtes du F.S.C., réussit-il pourtant à bredouiller au bout d'un moment.

— Oui, répondit tranquillement Devasco. Et en temps que tel, je suis assermenté et ma parole ne peut en aucun cas être mise en doute. À moins que vous émettiez des réserves sur l'authenticité de ma plaque ?

— J'ai été stupide, fit l'autre cramoisi. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je n'aurais jamais dû perdre mon sang-froid ; je suis désolé. Vraiment désolé.

— C'est avant qu'il aurait fallu peser le pour et le contre au lieu de nous insulter mon ami d'enfance et moi. Comment vous appelez-vous ?

— Cashmore. Dan Cashmore. Je ne sais vraiment pas quoi vous dire. Je me suis comporté comme un imbécile. Je vous prie de m'excuser.

Devasco le fixa, les yeux mi-clos, comme s'il se demandait quelles sanctions il pourrait bien prendre à son égard.

— Bon. Ça va pour cette fois, Cashmore, mais vous avez intérêt à vous faire tout petit. Que je n'entende plus parler de vous durant le voyage... Pour votre portefeuille, si vous ne le retrouvez pas dans votre single, il sera toujours temps d'en aviser le chef de train. C'est la seule marche à suivre en cas de perte. La seule ! Maintenant, vous pouvez filer.

Douché, Dan Cashmore regagna sa place, penaud, suivi de ses trois partenaires dont l'un au moins semblait ravi, le jeune avec lequel il avait eu une prise de bec.

Puis tout redevint rapidement comme avant, comme si rien n'était venu déranger l'atmosphère feutrée du lieu.

III

— Merci, murmura Crumbs. Vous venez de me sauver la mise. Bien que, entre amis d'enfance...

— Si nous parlions de ce prêtre.

— Il vous intéresse, hein, mon curé ?

— Faut voir.

— Et si c'était une histoire que j'avais inventée comme ça, au pied levé, pour m'asseoir à votre table et me préserver des foudres de ce Cashmore ?

— Vous devenez ennuyeux, Crumbs.

— Bon, d'accord ; qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Parlez-moi de ce prêtre que vous avez vu sortir de mon single.

Crumbs eut une moue.

— Sortir ou entrer, c'est bien difficile à définir. Encore que, à la réflexion, s'il s'apprêtait à entrer il a dû remettre ça à plus tard car il s'est éloigné lorsque je suis arrivé.

— Ouais. Et le pourquoi de votre présence ici, face à moi. Vos paramètres ?

— Dans mon boulot on a l'habitude de cerner la personnalité des gens. D'abord sur leur physique et aussi un tas de petits trucs, des combines propres à chacun.

— En clair ?

— Vous respirez le cossu. Vous pourriez être industriel ou je ne sais quoi. Mais vous portez une arme sous l'aisselle gauche, ce qui restreint le champ des possibilités. Vous ne pouvez plus être qu'un flic ou un malfrat. C'est tout simple !

— C'est logique, en tout cas. Comment savez-vous que je porte une arme ?

— Je vous ai croisé dans un couloir. Vous étiez un client potentiel. Nous nous sommes frottés en passant et j'ai pris votre mesure.

— Je croyais que vous ne travailliez jamais dans un endroit clos ?

— Non. C'est la vérité. Mais on peut difficilement réfréner sa nature. Et puis on peut considérer ça comme un entraînement. Il ne faut pas perdre la main. On se rouille vite.

— Vous ne risquez rien !

— L'occasion était trop belle. Cashmore s'est littéralement jeté sur moi ! Ça s'est fait sans que j'en sois vraiment conscient. Au fait, qu'est-ce que vous comptez faire du corps du délit ?

— À votre avis ?

Crumbs gonfla les joues en signe d'ignorance.

— Les possibilités sont multiples... Vous n'envisagez pas de me le rendre, des fois ?

— Totalement exclu !

— C'est bien ce que je pensais mais ça ne coûtait rien d'essayer.

Malgré lui, Devasco jeta sur son interlocuteur un regard amusé.

— Vous ne doutez de rien, Crumbs.

— Ma mère disait toujours que celui qui ne demande rien a peu de chance d'obtenir quoi que ce soit. Je vis dans son souvenir.

— Et mon prêtre ? Vous devez avoir également pris sa pointure ?

— Oui. Mais alors là, vraiment pour le plaisir. Qui aurait le cynisme de dépouiller un homme d'Église ?

— Ouais. Passons. Alors ?

— Eh bien, notre saint homme porte également une arme, à gauche aussi, mais à hauteur de la ceinture.

— Un curé de choc, on dirait !

— Et puis il porte des boots en croco... L'addition de ces deux détails laisse à penser que nous avons affaire à un curé bidon. C'est indéniable.

— Pourquoi m'avoir prévenu, moi ? Pour vous, nous étions comme qui dirait à égalité, non ? Il portait une arme, moi aussi. Lui aussi pouvait être un flic déguisé et cherchant à me coincer par je ne sais quel biais...

— C'est vrai, ce que vous dites. Je dois reconnaître que je n'ai pas pensé à ça une seule seconde. C'est peut-être la soutane qui a déterminé mon choix. Inconsciemment, j'ai dû me remémorer toutes les atrocités commises au nom de la Religion : l'Inquisition, les Guerres Saintes, et bien d'autres dont je n'ai pas eu connaissance ou que j'ai oubliées.

Un garçon que Devasco n'avait encore jamais vu s'approcha de leur table, un verre rempli d'un liquide ambré à la main. Le bourbon commandé par Crumbs avant l'algarade.

— J'espère que vous n'aurez pas attendu trop longtemps mais vous êtes tombé entre deux services, s'excusa-t-il. Vous voulez de la glace ou vous préférez nature ?

— Deux glaçons. À moins que ça ne vous pose des problèmes ; j'imagine que vos frigos doivent fonctionner au ralenti.

— On ne peut pas dire qu'ils soient mis à contribution mais nous sommes obligés de prévoir...

Crumbs eut un rire de gorge.

— Vous avez raison ! On ne sait jamais : des fois que le thermomètre soit pris de fièvre et qu'il franchisse le cap du zéro !

— Mais c'est prévu, fit le garçon en prélevant des glaçons dans un petit bac isotherme et en les faisant précautionneusement glisser dans le verre. D'ailleurs c'est commencé... Vous ne trouvez pas qu'il fait plus chaud ?

Devasco et Crumbs échangèrent un regard incrédule, apparemment peu convaincus.

— Mais si, insista le garçon devant leur air interdit, tenez, regardez les vitres, le givre fond.

Effectivement, le paysage apparaissait à présent presque net à travers le double vitrage. Presque net mais guère plus folichon pour autant.

— C'est pourtant vrai, approuva Devasco. Le printemps pourrait bien être en avance et nous prendre de court.

— Le printemps, rêva Crumbs. Des bourgeons qui éclatent, des fleurs plein les arbres, de la nonchalance partout dans l'atmosphère, des souffles de vent tiède qui caressent les jambes des femmes les laissant consentantes et alanguies... Ah ! où donc êtes-vous passés printemps

de mes vingt ans ?

— C'est une dépression ou un anticyclone, je ne sais plus très bien, poursuit le garçon dynamiteur de félicité. Mais il paraît que ça ne va pas durer bien longtemps. Un répit. Un simple répit, qu'ils ont dit à la radio.

— Un répit avant quoi ? coassa Devasco. Ils en ont de bonnes à la radio et à la météo. Nous gelons sur pied depuis des mois ! La température n'a pas passé la barre des dix degrés plus de cinq fois dans l'année ! Alors je me demande bien ce qui pourrait nous arriver de terrible à présent !

— De la neige ! répondit le garçon avec l'air suffisant de celui qui sait.

— Quelle nouvelle ! Neiger, il ne fait que ça depuis près de trois mois ! Neige et gel ! Sans discontinuer ! Personnellement je n'ai pas vu un brin d'herbe autrement qu'à la télé depuis des siècles ! C'est tout juste si je me rappelle comment c'est fait ! Nous ne vivons que dans le blanc et la grisaille ! Encore un peu et nous ne saurons plus distinguer les couleurs... Dites-moi, à quel moment commence-t-on à redécouvrir une véritable nature sur votre ligne ?

— Normalement, aux confins du Nebraska le paysage change ; mais les limites ont tendance à reculer ces temps-ci ; on a vu de la neige jusqu'en Utah il n'y a pas si longtemps...

— Si loin que ça ! siffla Crumbs.

— Oui. Avant, ça arrivait de temps en temps, les années exceptionnelles, mais maintenant c'est une chose courante.

— Et en Californie, il fait beau, au moins ? gronda Devasco.

— Très beau. C'est vraiment le paradis sur terre. Du soleil tous les jours, des successions de couleurs, belles comme des symphonies, et puis des parfums, des senteurs...

— Pourquoi vous ne restez pas là-bas ? s'enquit Crumbs un peu agacé par le déferlement lyrique du garçon.

— Parce que la vie y est chère, exorbitante, et qu'on n'y trouve pas un job facilement, voilà pourquoi !

— Boof, avec le soleil, les couleurs, les parfums, on doit être moins matérialiste, non ?

— On n'a pas le choix. La décision ne nous appartient pas. Si on gagne correctement sa vie les autorités nous laissent libres, sinon c'est le refoulement. N'allez pas croire que la Côte Ouest est encore le refuge des transhumants de tout poil. C'est terminé, ça. À présent que le coin recèle plus d'un milliardaire au mètre carré on n'accepte plus les paumés ; ils gâcheraient le tableau.

— Qu'est-ce que c'est que cette fable ? s'inquiéta Crumbs. Je n'ai jamais entendu parler de ça.

— C'est pourtant la vérité. Oh ! tout se passe gentiment, sans heurts,

sans violence, mais le fait est là. Les rues sont constamment sillonnées par des flics officiels et des membres de milices privées qui se chargent de repérer les traîne-savates et de les renvoyer d'où ils viennent.

— Merde, c'est un monde ! gronda Crumbs dépassé. Et les Droits de l'Homme, alors ? On n'a plus le loisir de respirer le même air que les nantis ? On n'a plus le droit de partager le même ciel ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

Le garçon haussa les épaules.

— La Société se défend, renvoya-t-il un peu pincé.

— Et ça vous semble naturel ces procédés ?

— Il faut bien reconnaître qu'on a fait la partie un peu trop belle à une certaine classe de... marginaux ces dernières années. Les mentalités d'assistés et d'irresponsables se sont dangereusement multipliées et il était temps d'y mettre un frein ! Il fallait bien y venir un jour.

— Ça va ! laissa tomber Crumbs.

— Pardon ?

— J'ai tout ce qu'il me faut : un verre, des nouvelles fraîches, une leçon de philosophie... Vous pouvez rompre !

Surpris, le garçon mit un moment à réaliser puis il finit par comprendre que son commerce n'était pas très apprécié et il s'en fut vers ses nobles tâches.

— Quel con ! pesta Crumbs lorsqu'ils furent seuls. Non mais vous l'avez entendu ? Qu'est-ce qu'il croit être avec sa veste déformée par les lavages et son petit esprit conservateur ?

— Vous parlez à un pilier du système, dit Devasco.

— Merde ! J'avais presque oublié... C'est vrai que vous n'êtes pas un flic comme les autres !

— Flic un jour, flic toujours. C'est une maxime du Milieu.

— Le F.S.C. n'a rien à voir avec les truands conventionnels à ce qu'il me semble.

F.S.C. signifiait Fédéral Security Center. Un organisme qui avait pour but de lutter contre les mouvements terroristes, lesquels s'étaient mis à proliférer depuis une dizaine d'années.

Devasco eut une moue évasive.

— Tous ces révolutionnaires que nous traquons ne sont pas forcément dotés du feu sacré. L'idéologie a bon dos. C'est très souvent une sordide histoire de gros sous.

— Pourquoi vous allez en Californie ?

— D'abord, pour me faire plaisir. Ma vieille carcasse est un repaire de rhumatismes et à mon âge il ne faut pas jouer avec sa santé. Ensuite pour tenter de démanteler un réseau de dynamiteurs qui auraient pour visées le Golden Gate et certains barrages de l'arrière-

pays.

— Rien que ça !

— Entre autres.

— Et vous y croyez ?

Devasco grimaça un sourire.

— Mon boulot m'a appris à rejeter la notion d'impossibilité. Les projets les plus insensés sont souvent ceux qui aboutissent ; ou du moins qui prennent corps.

— Vous devez en voir des sévères.

— On s'habitue. L'accoutumance.

Crumbs resta un moment méditatif à contempler son verre puis il lâcha :

— Et le curé, vous croyez que ?...

— Je ne sais pas. Mais le hasard et les coïncidences ne sont pas mon fort.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Y aller. C'est la seule solution.

— Vous... vous voulez un coup de main ? Devasco secoua la tête en signe de dénégation.

— Non. Vous avez déjà assez fait.

Sur ce, il leva son verre, imité par Crumbs, et les deux hommes burent d'un même geste.

Puis Devasco se fouilla à la recherche d'un billet qu'il déposa sur la table en se levant.

— Vous veillez sur ma monnaie, dit-il. Je reviens dès que possible.

— Vous reprenez la même chose ? Cognac ?

— Oui. Et sans glaçon.

— Je ne vous souhaite pas bonne chance...

— Merci. Dites, ce soir, vous... réveillez-vous ?

— Bien sûr ! Pas vous ?

— Je m'interroge. Je déciderai au retour. À tout de suite !

Au moment où il passait près de lui, Crumbs l'attrapa par le bras.

— Eh ! vous n'oubliez rien ? murmura-t-il.

— Quoi ?

— Sous... sous votre serviette !

Rigolard, Devasco se pencha, souleva le carré de tissu d'un geste vif, découvrant la nappe souillée parsemée de quelques miettes de pain.

Rien d'autre.

— Merde ! souffla Crumbs ébahi. Je n'ai rien vu !

— Méfiez-vous des amateurs, Dalt, renvoya Devasco.

Et il s'ébranla.

CHAPITRE III

I

Bert Devasco allait atteindre la porte du wagon-restaurant lorsqu'une voix douce attira son attention. Il s'agissait de l'homme au crâne luisant.

— Faites attention, monsieur, dit-il en fixant Devasco d'un regard à la fois flou et difficilement soutenable. Votre « escorte » n'est pas bonne ?

Instinctivement, Devasco jeta un regard par-dessus son épaule. En vain. Personne ne le suivait.

— Méfiez-vous du « Recueil », monsieur. Méfiez-vous...

Un instant en arrêt, Bert Devasco choisit de continuer son chemin sans prêter crédit aux divagations de ce type dispensateur de phrases sibyllines qui s'adressait à lui le regard réglé sur l'infini.

Il quitta donc le wagon-restaurant après avoir marmonné un « merci » de circonstance et se retrouva bientôt dans une espèce de joint-soufflets qui reliait les différentes voitures entre elles. Là, il faisait bien plus froid et les sifflements du vent couvraient presque le vacarme des roues. Question ambiance, on pouvait rêver mieux. On se serait presque cru à l'intérieur d'une chenille.

Une autre porte. Un autre univers. Une bouffée de chaleur et un silence sourd et feutré.

Devasco traversa ce premier wagon d'un pas égal, sans ralentir. Son single se trouvait dans le suivant et il paraissait comme prématuré de s'entourer de précautions. L'autre, ce type déguisé en curé, n'allait pas lui tendre une embuscade dans un couloir. Tout de même ! Bien sûr, les membres de ces brigades n'étaient pas des anges mais il y avait des limites.

Un nouveau passage éclair dans le soufflet-chenille puis Devasco fut à pied d'œuvre.

Son single était situé à l'autre bout du wagon. L'avant-avant-dernier. L'antépénultième comme on disait chez les fins lettrés.

Là, Devasco s'accorda un moment de répit. Histoire de recharger ses accus. La concentration de l'athlète.

Machinalement, il porta la main à son étui d'aisselle. Évidemment, son arme n'avait pas bougé. Elle était toujours là, comme un oisillon au nid.

Passablement rassuré, il s'interrogea sur la conduite à adopter. Le danger, si danger il y avait, ne pouvait se loger que dans son compartiment. La porte avait peut-être été piégée. Ou bien son lit ou encore sa valise. La porte ou le mobilier. De toute façon cela se jouerait à l'intérieur.

Bon. C'était pas tout ça, il allait falloir y aller. L'attente en fait se révélait néfaste, génératrice d'angoisse.

Devasco respira un bon coup avant de remonter le couloir.

Arrivé devant la porte de son single, il s'interrogea derechef. Entrer directement c'était courir un double risque. D'une part sa clé dans la serrure pouvait provoquer une explosion dévastatrice et meurtrière ; et par ailleurs le faux curé pouvait se trouver à l'intérieur, à fourgonner on ne sait quoi ou à l'attendre tout bonnement.

Que faire, alors ? Attendre ? Attendre quoi ? Il devrait bien pénétrer dans son compartiment à un moment ou à un autre. Il n'allait tout de même pas demander au chef de train ou à un employé quelconque de lui ouvrir sous prétexte qu'il avait oublié sa clé à l'intérieur...

Rambson...

Qu'aurait fait son vieux copain Rambson en la circonstance ?

D'évoquer son ancien coéquipier mit bizarrement Devasco à cran. Soudain décidé, il se fouilla à la recherche de sa clé. On verrait bien. Assez tergiversé.

À cet instant, une gifle de bruit attira son attention. Sur sa droite, par le joint-soufflets, quelqu'un pénétrait dans le wagon.

Immédiatement, Devasco repéra la soutane.

II

Un grand vide s'installa en lui et il suspendit son geste, imité en cela par l'arrivant qui se tenait raide, figé dans l'embrasement de la porte.

Dans un second temps, le regard de Devasco s'accrocha aux mains de l'homme en soutane. La droite était crispée sur la poignée de la porte, l'autre, la gauche renfermait un livre relié, une Bible vraisemblablement.

Rien qui soit dangereux de premier abord.

Puis, calmement, le curé entreprit de refermer la porte et le bruit s'estompa.

Les yeux de Devasco se firent alors fureteurs, inquisiteurs, traquant la faille, le détail qui pourraient trahir, déceler l'imposture.

La soutane était impeccable, propre, empesée, bien repassée ; les boutons bien alignés, tous bouclés ; le col bien blanc. Parfait, l'ensemble éclatait de perfection.

L'homme fit un pas, s'avança.

Les boots. Dalton Crumbs prétendait avoir aperçu des boots en croco. Pour le moment, c'était invérifiable. Le bas de la soutane balayait le sol du couloir et il aurait fallu avoir des yeux au bout des chaussures pour se rendre compte. Et encore !

Alors, Ben Devasco se mit à douter. Après tout, il n'avait que les affirmations de Crumbs à mettre dans la balance. Et si l'autre n'était qu'un affabulateur, un mytho invétéré ? Des boots en croco ! Comment avait-il pu les voir ? En quelles circonstances ? Et cette arme que le prêtre était censé porter... Comment se faire une opinion ?

Sans compter qu'il pouvait y avoir plusieurs prêtres dans ce train...

Bien sûr, statistiquement, c'était hautement improbable. Mais les statistiques, dans la plupart des cas...

Puis le curé fut sur Devasco.

Ce dernier se recula, le dos contre une fenêtre, les reins cisailés par une main courante en alu qui filait tout au long des couloirs.

Les deux hommes se frôlèrent.

Le prêtre avait les cheveux coupés assez court, presque en brosse. Son visage avait la pâleur de l'argile ; ses pommettes saillaient comme deux pointes acérées prêtes à crever la peau qui les recouvrait.

Au passage, Devasco remarqua surtout ses oreilles très décollées et ses yeux presque noirs profondément enfoncés loin au fond de leurs orbites. Un regard dur et vif.

Ils s'excusèrent l'un après l'autre, pas très originaux.

Puis Devasco retrouva ses aises, surpris qu'il ne se soit rien passé, mais toujours sur ses gardes, surveillant le dos du prêtre, attendant une éventuelle volte-face.

En vain.

L'autre semblait se soucier de lui comme d'une guigne, paraissait même soudain pressé de quitter le wagon.

Trop.

Tout juste s'il ne courait pas.

Une sonnette d'alarme se déclencha dans la tête de Devasco. Ce type était bien un curé bidon et apparemment il venait de mettre le feu aux poudres !

Mais comment ?

Tout se passa alors au millionième de seconde.

III

— Eh ! vous ! Attendez un peu ! hurla-t-il en plongeant la main dans sa veste à la recherche de son revolver.

Dans le même temps, il prit la position classique du tireur debout, se tassant sur lui-même, cherchant la meilleure assise des pieds.

Dans sa quête, son talon gauche « attrapa » un corps inconnu, ripa...

Déséquilibré, Devasco se sentit partir en arrière, jura. Ses bras battirent l'air et il se raccrocha incontinent au long tube d'aluminium qui courait sous les fenêtres.

Son regard halluciné enregistra alors mille détails.

Le faux curé qui atteignait l'extrémité du wagon...

La neige... Des centaines de flocons qui venaient éclater sur les vitres parsemées de cristaux...

Puis, entre ses jambes, l'objet qui avait provoqué sa chute...

La Bible du curé !

Un livre épais, une reliure toute parée de peau noire qui dégageait une impression austère presque sinistre.

En un éclair, Devasco comprit. La phrase de l'homme qui l'avait stoppé alors qu'il quittait le wagon-restaurant prit soudainement toute sa signification... « Méfiez-vous du « Recueil », monsieur. Méfiez-vous... »

La Bible.

Le recueil des saintes Écritures...

À n'en pas douter une machine infernale pour la circonstance. Une de ces bombes de fabrication artisanale dont les révolutionnaires avaient le secret que le prêtre bidon avait délicatement laissé tomber en passant après en avoir au préalable pressé la mise à feu.

Un volcan ! Il était quasiment assis sur un volcan !

Maladroitement, il tenta un dégagement ridicule du pied, ne fit qu'effleurer la Bible, la déplaçant latéralement d'à peine cinq centimètres.

Là-bas, loin, inaccessible, l'homme en soutane entrouvrait la porte du boyau de transit.

Écrasé par la fureur, la peur et un immense sentiment d'impuissance, Devasco se mit à hurler.

À s'en faire péter les cordes vocales.

Puis son cri s'étrangla dans sa gorge remplacé par un hurlement strident de ferraille martyrisée.

Dans le même temps, un choc d'une violence inouïe lui secoua les épaules et il eut la sensation que ses bras s'arrachaient de son corps.

Les mains littéralement soudées à la barre d'aluminium, il vit la fameuse Bible quitter le compas de ses jambes et filer à une allure vertigineuse tout au long du couloir, ricocher d'une cloison à l'autre, rejoindre le pseudo-curé dans le boyau de transit.

Le signal d'alarme ! Quelqu'un venait de tirer le signal d'alarme provoquant un arrêt en catastrophe du convoi !

Que se passait-il donc ? Qu'est-ce qui...

Une explosion secoua alors le wagon entier laissant Devasco sur ses questions.

CHAPITRE IV

I

Quelqu'un se mit à pleurer quelque part.

Nerveusement.

Puis il y eut des cris, des gémissements, des portes qui s'ouvraient, des interrogations, des protestations véhémentes.

« C'est drôle, songea Bert Devasco en reprenant ses esprits. Quoi qu'il se passe, il y a toujours quelqu'un pour se plaindre. »

— Vous êtes blessé ? s'enquit un vieil homme surgi de son single seulement vêtu d'une espèce de caleçon long.

— Non, ça a l'air d'aller, répondit Devasco en se relevant précautionneusement, tout courbatu, les oreilles sifflantes.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi s'est-on arrêté ? Qu'est-ce qui a explosé ?

— Je n'en sais pas plus que vous, dit Devasco pas décidé à se lancer dans des explications interminables.

L'air ambiant empestait la cordite.

Toute l'extrémité du wagon avait été soufflée et des paquets de neige s'engouffraient en mugissant dans le couloir.

— Pourvu qu'on puisse repartir, gémit le vieillard en se frottant vigoureusement les bras. J'espère que ce n'est pas trop grave.

— Le train semble toujours sur ses rails, dit Devasco. Ce devrait simplement être l'affaire d'une heure ou deux, le temps de s'organiser et de réparer les dégâts importants s'il y en a.

En fait, il parlait pour ne rien dire, dans le but de rassurer car il n'avait aucune idée de ce qui allait se passer par la suite.

Son interlocuteur, lui, semblait mieux informé. Et dans tous les domaines.

— Je ne partage pas votre optimisme, déclara-t-il sentencieusement. À la radio ils ont annoncé un blizzard et il ne faudrait pas qu'on reste trop longtemps sur place sinon nous risquons de ne plus pouvoir repartir, bloqués par des congères...

À ce moment, une voix nasillarde éclata dans le couloir du wagon, distillée par l'un des haut-parleurs dont le convoi était truffé et qui servaient en temps normal à renseigner les voyageurs sur les différents arrêts prévus sur la ligne.

Ce qui n'était pas le cas présentement, loin de là.

— Mesdames et Messieurs les voyageurs sont instamment priés de rester dans leurs compartiments respectifs. Des employés passeront dans chaque voiture s'informer et répondre aux demandes... S'il y a des médecins, du personnel hospitalier ou des secouristes parmi vous, nous leur demandons de rejoindre le wagon-restaurant, leur présence pourra se révéler précieuse le cas échéant... Mesdames et Messieurs les...

— Il faut que je regagne mon single, fit Devasco histoire de se débarrasser de son interlocuteur. Faites-en autant et calfeutrez-vous ; avec ce froid, il vaut mieux prendre des précautions.

Et il se dirigea vers l'extrémité éclatée du wagon, ignorant les portes entrebâillées sur des visages interrogateurs, refusant de répondre aux brèves questions.

Le boyau de transit n'existait plus. Il s'était littéralement volatilisé. Ainsi que le curé d'opérette, d'ailleurs. Bien sûr, il neigeait à gros flocons mais tout de même !

Les deux portes avaient également souffert mais elles tenaient encore en place. Les rendre à leurs fonctions premières ne devrait pas poser trop de difficultés.

Finalement, les dégâts étaient moins importants qu'ils n'avaient paru. Plus de boyau de transit, des portes quelque peu vrillées, du métal enfoncé et crevé çà et là, mais rien qui soit irréparable.

Pas comme ce prêtre victime du saint Livre !

Après coup, en observant les effets de l'explosion, Devasco se prit à penser que c'était miracle qu'il fût encore vivant, à contempler ces ravages.

Sans cet arrêt providentiel du train...

Une voix le tira de sa rêverie. Face à lui, à travers un rideau de neige, il reconnut Dalton Crumbs.

— J'ai préféré vous ramener votre monnaie, fit ce dernier. On ne sait jamais ; il se passe de drôles de choses dans ce train !

— C'est le moins qu'on puisse dire, renvoya Devasco. Je ne vous remercierai jamais assez ; si je n'avais pas été sur mes gardes il aurait fallu me ramasser à la serpillière.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— L'abbé a voulu m'offrir un livre détonant mais il y a eu un retour bénéfique à l'envoyeur.

— Les voies de la Providence...

— Et vous, de votre côté, vous avez appris quelque chose ?

— Sur quoi ?

— Ce qui a provoqué l'arrêt du train ?

— Je croyais que c'était vous ! Devasco secoua la tête.

— Non. C'est arrivé à pic mais je n'y suis pour rien. Il y a de la casse ?

— Pas mal de blessés légers à ce que j'ai pu comprendre rien qu'en arrivant jusqu'ici. Un cas plus grave dans le wagon-restaurant. La femme qui était assise derrière vous ; je crois bien qu'elle a une fracture des vertèbres cervicales ou quelque chose d'approchant.

— Merde ! souffla Devasco en songeant au désespoir qui devait agiter son fils Herbert.

Puis, sur ces entrefaites, trois employés arrivèrent qui se faufilèrent sur la plate-forme en ferraille pratiquement intacte mais déjà recouverte d'une bonne couche de neige.

— Ça va, monsieur ? s'inquiéta l'un d'eux au passage.

Devasco le rassura en marmonnant puis il rejoignit Crumbs après un dernier regard alentour.

De l'homme en soutane, pas de traces.

Il arrivait que, sous l'action du feu, des victimes éclatent, soient quasiment « vaporisées ». C'est ce qui avait dû se produire présentement. C'était aussi bien. De toute façon la récupération de membres épars n'aurait pas fait avancer l'enquête d'un pouce. Évidemment, en se donnant un peu de mal on aurait pu retrouver une main, un doigt, mais à quoi bon ?

Dans son genre, Bert Devasco n'était pas service-service. Les comptes rendus, les rapports et la paperasserie en général, il préférerait éviter. Dans la mesure du possible. Et là, personne ne viendrait lui chercher des poux dans la tête. Alors pourquoi se créer des complications ?

Sans compter que moins il y aurait de vagues et mieux cela vaudrait. Il fallait penser à l'avenir. Ce pseudo-prêtre n'était certainement pas seul dans le train... Et si on était décidé à avoir sa peau, autant y aller en douceur, laisser venir à soi.

Partout, derrière chaque porte, c'étaient les mêmes faces inquiètes, les mêmes questions souvent informulées.

N'en sachant pas plus, ou si peu, Devasco et Crumbs rejoignirent le wagon-restaurant où les dégâts semblaient surtout matériels en dehors de l'accident qui affectait la mère du malheureux Herbert, laquelle reposait allongée dans l'allée centrale, très entourée.

Crumbs et Devasco s'approchèrent. Un homme était agenouillé près du corps, une valisette ouverte près de lui, stéthoscope aux oreilles.

Debout, les yeux dans le néant, Herbert se triturait les mains.

— Comment vous sentez-vous, madame ? s'inquiéta le docteur. Vous m'entendez ? Vous comprenez ce que je vous dis ?

— J'ai mal, balbutia la blessée. Un mal sourd... Un grand froid qui monte de mes jambes et m'envahit entièrement... Herbert ! Où est Herbert ?

Ce qui se passa alors sidéra l'assistance. Au lieu de répondre aux appels de sa mère, de l'assister de sa présence, Herbert prit ses jambes

à son cou et gagna l'autre extrémité du wagon-restaurant qu'il quitta sans se retourner.

II

— Le petit fumier ! gronda Cashmore. Elle l'appelle et il se tire ! Il n'a même pas le courage de faire face ! Mais qu'est-ce que c'est que cette engeance ?

— Vous êtes toujours aussi délicat, à ce que j'entends, Cashmore, intervint Devasco. Il me semblait pourtant vous avoir appelé à un peu plus de modération...

— Vous n'allez pas le défendre, non ? Sa conduite est inqualifiable ! C'est comme une désertion si vous voulez mon avis !

— Arrêtez de parler comme un manuel militaire ! Apparemment, il y a pas mal de choses qui vous échappent...

— Je ne suis peut-être pas tout en nuance, comme certains, mais je sais prendre mes responsabilités !

— Messieurs ! Messieurs ! Un peu de calme et de décence, je vous prie, demanda l'homme de l'art.

Heureusement, durant ce temps, la victime avait perdu connaissance.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour elle, docteur ? s'inquiéta le Noir aux lunettes réfléchissantes.

Il se tenait juste derrière le docteur son chien près de lui.

— Il faudrait la transporter ailleurs, dans un endroit plus chaud et plus confortable. Vous avez bien un local infirmerie dans ce train ?

Un garçon répondit par l'affirmative.

— Alors c'est là qu'il faut l'emmener, décréta le docteur. Et pour la transporter il faut prévoir quelque chose de rigide ; surtout pas un brancard souple. Cela lui serait fatal. Immédiatement deux garçons se mirent en quête d'un panneau en dur, accompagnés par deux des quatre joueurs.

— C'est grave ? demanda Devasco.

Le toubib eut une grimace.

— Plutôt. À première vue, une fracture des sous-cervicales... Il faudrait l'opérer très vite mais je doute que ce soit possible dans les circonstances actuelles. Et ce n'est pas le genre d'intervention que l'on peut pratiquer à la sauvette.

— Elle souffre ?

— Pas vraiment. Elle perd de la sensibilité, au contraire.

— Comment est-ce arrivé ? demanda Devasco. Pourquoi elle ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un accident stupide, imprévisible, répondit l'étudiant qu'une scène avait opposé à Cashmore. Elle a été rejetée en arrière lorsque le train a stoppé net, le dossier de sa chaise s'est instantanément brisé et elle est partie donner de la tête et du corps contre la chaise de derrière qui a mieux supporté le choc qu'elle.

— La Compagnie de Transports Ferroviaires est responsable, décréta Cashmore.

Sur ces entrefaites, l'on revint avec le brancard de fortune souhaité. Y faire glisser le corps de la victime ne fut pas une mince affaire mais ce fut bientôt fait et la malheureuse fut dirigée sur l'infirmerie du bord sans avoir repris connaissance et sans que son fils Herbert eût reparu.

III

L'atmosphère dans le wagon-restaurant devint tout à coup presque sinistre. L'agitation, en cessant, avait laissé place à un silence épais, compact.

— Eh ! mais vous n'êtes pas aveugle ! s'écria Devasco en réalisant que le Noir regagnait sa table sans hésiter.

— Je ne l'ai jamais prétendu, renvoya le Noir en marquant un temps d'arrêt. Quelle drôle d'idée !

Il s'agissait effectivement d'un raisonnement aberrant. Un chien, des lunettes quelque peu spéciales...

— Je ne sais pas pourquoi je m'étais mis ça en tête, fit Devasco. C'était idiot. Excusez-moi.

— Vous l'êtes. Washington et moi nous n'avons pas le cuir si sensible.

— Washington ?

Du menton, le Noir désigna le doberman.

— Les chiens ne mentent jamais, c'est dans leur nature. Ils ne savent pas feindre. J'ai toujours appelé mes chiens Washington.

À l'énoncé de son nom, le doberman, un mâle magnifique, se dressa sur ses pattes arrière, et colla son museau sous le cou de son maître en poussant de petits gémissements.

— Il est très affectueux, remarqua Devasco. Je croyais que c'était une race de chiens de combat.

Le Noir haussa les épaules.

— Les chiens sont comme les hommes : malléables.

Puis, soudain, abruptement, ce fut de nouveau le silence. On avait épuisé toutes les banalités et il semblait que l'on répugnait à s'attaquer aux réalités guère séduisantes.

Crumbs, lui, s'était rapproché du bar et il attendait que les employés

aient terminé de tout remettre en ordre pour passer sa commande.

Aux fenêtres, des tourbillons de neige masquaient complètement le paysage.

Le regard de Devasco tomba tout à coup sur le type au crâne luisant, celui qui l'avait mis en garde à mots couverts ; il n'avait pas bougé, paraissait toujours en transe.

Près de lui, un garçon s'affairait à ramasser les morceaux de la théière et de la tasse qui avaient été éjectées comme beaucoup d'autres ustensiles lors de l'arrêt brusque du train.

Un instant, Bert Devasco fut tenté de se rapprocher de ce drôle de bonhomme mais il renonça finalement ; l'autre n'était visiblement pas en état de nouer un dialogue. Et s'il parlait continuellement dans son jargon, rien ne pressait.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ? demanda soudain Cashmore.

Il fallut un certain laps de temps à Devasco pour comprendre que l'autre s'adressait à lui. Comme il affichait un air plutôt surpris, son interlocuteur poursuivit :

— Vous êtes bien un agent du gouvernement, non ? En tant que fonctionnaire, vous devez prendre la situation en main, vous informer pour mieux nous renseigner. C'est votre devoir.

— Dans ce train, je ne suis qu'un simple voyageur, comme vous, finit-il par répondre. Et à moins qu'on ne fasse appel à mes services...

— Mais c'est ce que je fais, ce que nous faisons tous... Nous ne pouvons pas rester comme ça, dans l'expectative !

— Je ne peux rien vous dire, lâcha Devasco en s'efforçant de rester calme. Pour plus d'informations, adressez-vous au chef de train ou au conducteur ; eux vous renseigneront.

Cashmore eut un sourire rempli de morgue.

— Vous devriez savoir que ce genre de train n'a pas de conducteur, qu'il est manœuvré automatiquement par ordinateur !

— Alors j'espère que les gars qui ont prévu le programme ont pensé à tout et qu'on ne va pas rester en rade en pleine campagne, au beau milieu d'un blizzard.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de blizzard ? s'inquiéta Cashmore soudain moins arrogant.

— Un bruit qui court... Tenez, demandez donc à ce garçon, lui est au courant.

Ravi, gonflé de l'orgueil de celui qui sait, l'employé ne se fit pas prier pour raconter ce qu'il avait entendu à la radio.

— Ce sera une tempête comme on n'en a pas vu depuis au moins dix ans, déclara-t-il. D'après les prévisions, la température pourrait atteindre jusqu'à moins vingt degrés et les rafales de neige plus de cent kilomètres heure...

— Merde ! coassa Cashmore visiblement ébranlé.

— Et il y en a au moins pour trois jours, poursuivit le garçon. Sur le pays entier ; enfin presque. De la Côte Nord jusqu'aux confins du Nevada.

— Les météorologues ne savent plus quoi inventer, intervint Crumbs. De toute façon ils se foutent dedans neuf fois sur dix !

— En attendant, il neige, et pas qu'un peu, dit Cashmore. On n'y voit pas à dix mètres ! Et on dirait que ça s'est mis à souffler sérieusement : vous entendez ces sifflements ?

— Ça va se tasser, estima Crumbs. Il n'y a pas de quoi se tourner les sangs. Venez plutôt prendre un verre sur mon compte ! Venez, je vous invite tous ! C'est ma tournée ! C'est Noël, que diable !

En dehors de Devasco, personne ne bougea. Apparemment, l'invitation de Dalton Crumbs tombait à plat. Ou bien on n'avait pas envie de boire avec lui, ou alors on jugeait l'instant trop grave. Ou peut-être simplement n'avait-on pas soif...

— Venez donc, Cashmore, insista Crumbs. Nous n'allons pas nous faire la gueule durant tout le voyage. Vous vous êtes trompé à mon sujet mais je ne vous en veux pas. Vous avez été victime des apparences mais c'est déjà oublié.

— Vous m'avez dérobé mon portefeuille, renvoya Cashmore sans hausser le ton. Je sais que c'est vous. Comment vous vous y êtes pris pour vous en débarrasser aussi vite, ça reste un mystère... bien que j'aie ma petite idée sur le sujet, mais vous ne m'avez pas abusé une minute. Vous êtes un voleur, Crumbs, rien d'autre, même si vous paradez dans de beaux costumes et si vous employez un langage de salon. Et à ce titre, je saurai vous faire rendre gorge.

— C'est une obsession !

— Vous êtes prévenu. Maintenant, je vais accepter votre invitation, si elle tient toujours ?

— Bien sûr ! Vous avez l'esprit de compétition et j'adore ça !

— Je suis un battant, simplement. Vous n'avez pas fini de me croiser sur votre route !

— J'en serai ravi, fit Crumbs, j'ai toujours détesté la solitude...

Puis, s'adressant à l'assistance, il lança :

— Vous pouvez tous venir, à présent ! Vous n'allez tout de même pas vous montrer plus royalistes que le roi, non ? Fêtons Noël ! Oublions nos griefs ! Il faut se faire la vie belle si l'on veut qu'elle le soit vraiment !

À ce moment, les deux joueurs qui s'étaient proposés pour aider au transport du brancard réintégrèrent le wagon. Ils semblaient à ce point atterrés que Devasco se méprit totalement.

— Elle est morte ? s'enquit-il.

L'un d'eux, celui qui marchait en tête, secoua la tête.

— Non. Ce n'est pas ça... C'est la radio... Ils viennent d'annoncer

une panne de courant... Une panne générale qui paralyse les trois quarts du pays ! C'est pour ça que nous nous sommes arrêtés !

CHAPITRE V

I

La nouvelle fit l'effet d'une bombe.

D'abord, chacun se confina dans un silence prudent, le temps que l'esprit assimile.

Puis, lorsque l'information fut reçue et digérée, les questions et les remarques ne manquèrent pas de fuser.

Dan Cashmore, toujours incrédule, ouvrit le bal.

— Qu'est-ce que c'est que cette fable ? gronda-t-il. Vous êtes complètement fou de colporter des histoires pareilles ! Pensez un peu à la panique que vous pouvez provoquer !

Devasco, qui ne portait pas Cashmore dans son cœur, n'était pas loin cette fois de partager son opinion. Il y avait des bornes à ne pas dépasser. Le mauvais goût, ou l'humour noir, demandait à être manié avec certaines précautions.

— Mais c'est la pure vérité ! Vous ne croyez tout de même pas que nous irions inventer un bobard pareil, non ?

— S'il n'y avait plus de courant nulle part, comme vous vous plaisez à l'affirmer, les stations de radio ne pourraient pas émettre...

— C'est exact... C'est d'ailleurs ce qui s'est passé ; les transistors sont restés muets durant quelques minutes, le temps que les émetteurs fonctionnent sur groupe électrogène.

De sa place, le Noir intervint à son tour.

— Comment se fait-il que nous ayons de la lumière dans le train ? demanda-t-il fort judicieusement.

Un garçon lui répondit, renseignant l'assistance du même coup.

— L'éclairage du train est assuré par des batteries ; c'est un système complètement indépendant.

— Et le chauffage ?

— Lui fonctionne à l'électricité.

— Merde ! souffla Dalton Crumbs. Déjà qu'il ne fait pas très chaud d'habitude, on va se les geler si ça continue ! Servez-moi vite un bourbon ! Et sans glaçons, surtout ! À boire pour tout le monde, d'ailleurs... Enfin pour ceux qui en ont envie !

Les catastrophes ont ça de bien qu'elles rapprochent souvent des gens qui n'ont rien en commun. Cela dure ce que cela dure mais les esprits se calment momentanément.

Encore qu'il y ait catastrophe et catastrophe et que ce qui arrivait aux voyageurs de San Francisco Eldorado ne prenait pour l'heure qu'une allure de contretemps.

C'est la réflexion que se faisait Devasco en observant les différentes personnes présentes, lesquelles se rapprochaient toutes du bar, exception faite du type au crâne luisant qui s'obstinait à rester dans son coin d'univers.

« Il faudrait tout de même que j'aie lui dire quelques mots, songea Devasco, parler un peu avec lui, le remercier... »

Il changea d'avis aussitôt. Le remercier de quoi ? De lui avoir tenu des propos fumeux ? C'était du plus haut ridicule. Sans compter que l'autre n'aurait peut-être même conservé aucun souvenir de leur dialogue à sens unique.

Évidemment, il l'avait mis en garde, avait attiré son attention par des paroles sibyllines. On ne pouvait pas le nier. Mais ce qui l'avait tiré d'affaire ce n'était rien d'autre que cette coupure de courant providentielle !

Sauté par une panne d'électricité ! C'était à mourir de rire lorsqu'on y réfléchissait d'un peu plus près. Combien de cas semblables au sien pourrait-on recenser ? Pas des masses à coup sûr ! Les victimes seraient certainement plus nombreuses... Chaque panne d'électricité provoquait des tas de morts accidentelles. Pas comme dans les années 70 où la principale incidence d'une coupure s'était traduite par une nuée de naissances neuf mois plus tard ! On n'en était plus là. La dénatalité n'avait jamais été si importante. Des enfants, pour quoi faire ? Pour qu'ils deviennent quoi ?

Devasco se secoua.

Derrière le bar, deux garçons s'activaient à satisfaire les commandes d'une clientèle soudain déserte.

Il se rapprocha.

II

Il s'était écoulé une petite heure.

La fièvre était tombée et chacun ruminait des pensées qu'il pensait n'appartenir qu'à lui.

Des haut-parleurs étaient tombées des informations qui corroboraient celles diffusées précédemment par les transistors.

À savoir qu'à la suite des manœuvres diverses des lignes s'étaient trouvées surchargées et que ça avait sauté à pas mal de points stratégiques entraînant la panne quasi générale que l'on sait.

Pour l'instant, les responsables se penchaient sur le problème,

estimaient l'étendue des dégâts avant de se prononcer sur la durée de cette coupure intempestive.

Voilà ce que crachaient les transistors à intervalles réguliers, au fil des flashes successifs. Mais apparemment on nageait ferme dans les milieux autorisés. La liste des avaries ne faisait que s'allonger et il n'était pas besoin d'être grand clerc pour se faire à l'idée que cette panne « intempestive » risquait de se prolonger un bon moment.

— Eh bien ! on dirait que nous sommes dans de sales draps ! fit soudain Dalton Crumbs après avoir vidé son énième verre de bourbon. C'est bien ma veine ! Me rendre en Terre Promise le jour où le Grand Compteur disjoncte !

En gros, Crumbs venait de traduire ce que tout le monde retournait dans sa tête.

À ce moment, le Chef de Train fit son entrée. Il était flanqué de deux gars en uniforme qui ne le quittaient pas d'une semelle.

Il s'adressa aux garçons :

— Vous allez me dévisser deux lampes sur trois dans tout le wagon, exigea-t-il. Ce sera bien suffisant. Nous devons prendre de sérieuses mesures si nous voulons conserver de la lumière le plus longtemps possible. Il faudra aussi penser à organiser des distributions de boissons chaudes. Heureusement que les cuisines marchent au gaz encore...

« Ah ! Autre chose ! Quelqu'un sait quelque chose sur l'explosion qui a endommagé les voitures 12 et 13 ? »

Les visages se teintèrent d'incrédulité. En dehors de Crumbs et Devasco, personne dans le wagon-restaurant ne semblait s'être aperçu de rien. Il est vrai que le brusque arrêt du convoi, avec tout ce qu'il avait entraîné, avait eu de quoi monopoliser les attentions.

— Quelle explosion ? s'inquiéta Cashmore. Qu'est-ce qui s'est passé ? Il y a des victimes ?

Devant ce flot de questions, le Chef de Train préféra battre en retraite. D'autant que lui-même ignorait le pourquoi du comment.

— On présume qu'il s'agit d'une explosion mais on ne sait pas vraiment, éluda-t-il. En fait c'est trois fois rien, juste quelques dégâts matériels. Pas de quoi fouetter un chat.

Et sur ce, il changea de voiture, toujours escorté de ses deux fidèles.

— Vous savez à quoi il a fait allusion ? demanda Cashmore en s'adressant à Devasco lorsqu'ils se retrouvèrent en comité restreint.

— Je devrais ?

— C'est votre boulot. Et puis tout ça s'est passé juste au moment où vous avez disparu...

— Vous devez faire une fixation. D'abord votre portefeuille, ensuite une soi-disant explosion...

Puis ils se turent car les garçons avaient commencé à escamoter

deux ampoules sur trois et le résultat ne manquait pas d'impressionner.

— Ce sera un réveillon aux chandelles, ironisa Crumbs.

III

Du transistor calé contre un cendrier sur le plateau du bar fusaient des nouvelles qui n'en étaient pas vraiment. On continuait à cerner le problème. Des techniciens de hautes qualifications s'employaient à déterminer les causes de ce que l'on pouvait d'ores et déjà qualifier de sinistre d'ampleur nationale. Bref, on se remuait pas mal mais les conditions atmosphériques déplorables retardaient considérablement l'inventaire des différents dégâts et comme on ne savait pas bien où on en était il y avait impossibilité à se brancher sur des centrales canadiennes proches comme le permettait la technique de peur d'aggraver une situation déjà bien embrouillée. Il était cependant recommandé de ne pas s'affoler, tout étant mis en œuvre pour pallier ce fâcheux incident dans les délais les plus restreints. On rappelait que quoi qu'il arrive c'était Noël quand même et on était invité à se recueillir et à fêter l'anniversaire du plus célèbre nouveau-né de ces deux mille dernières années. Amen ! Quant aux conditions atmosphériques, ça ne s'arrangeait pas. Comme prévu, le blizzard poursuivait sa progression et il touchait présentement les deux tiers du pays. Attention à ne pas se laisser surprendre car la température allait descendre aux environs de moins vingt degrés et cela quarante-huit heures durant, avec neige et vent soufflant à plus de 120 kilomètres-heure.

D'une pichenette, Dalton Crumbs coupa le contact.

— Autant économiser les piles, dit-il. Et de toute façon, pour ce qu'ils ont à nous apprendre.

Bizarrement, personne ne s'était risqué jusqu'au wagon-restaurant. Respectueux des consignes, les voyageurs se calfeutraient dans leur single.

Ce qui était loin d'être idiot si l'on songe que la température était tombée d'au moins sept à huit degrés dans le vaste wagon.

Devasco, qui avait pour la circonstance revêtu un costume traditionnel léger, commençait à sentir le froid engourdir son corps. Il aurait facilement pu aller se couvrir car il ne manquait pas de vêtements plus appropriés mais il ne s'en sentait pas le courage. Cela lui demandait un effort qu'il refusait d'accomplir. Il préférait rester là, à attendre un verre à la main dans une semi-pénombre, mêlé à d'autres silhouettes fantomatiques.

C'était absurde. Comme tout le reste, d'ailleurs. Tout était absurde. Cette situation avait quelque chose de dément. D'irréel, aussi. Ils étaient coincés dans un train de luxe, un jour de Noël, enfin de réveillon, bloqués par la neige, le froid et en une panne d'électricité monstre.

Où étaient donc les bonnes vieilles locomotives à charbon, celles qui faisaient à présent le bonheur des westerns ?

Loin. Trop loin. Découpées au chalumeau et refondues... Ou alors dans les musées. Des vestiges, de toute façon. Des machines qui fonctionnaient au charbon, non mais vous vous rendez compte ! Du charbon, cette chose sale et vulgaire alors qu'il y avait le pétrole, pas très noble non plus mais on le manipulait rarement, et aussi l'atome, cette formidable conquête de l'homme, cette énergie-entité que l'homme de la rue avait bien du mal à situer et dont le maniement se révélait délicat si l'on s'en référait aux incidents répétés de ces dernières années. Pas de grandes catastrophes, pas de syndrome asiatique, mais des surchauffes spontanées, des erreurs de techniciens dans le réglage des barres de contrôles, des fusions du cœur de surrégénérateurs, des incendies de cartouches de combustible, des explosions, des accidents de criticité entraînant des morts, des fuites de vapeurs radioactives, des nuages radioactifs de tritium dans la nature, etc., etc.

Et voilà à quoi on aboutissait. À une civilisation chancelante à la recherche de son énième souffle.

On avait tout bradé pour un mode d'énergie sophistiqué qui s'avérait plus difficile que prévu à domestiquer.

Les cons ! Les sombres cons ! Quelles terrifiantes et monstrueuses magouilles avaient encore présidé à ce choix dément ?

À qui tout cela avait-il profité ? Qui s'était rempli les poches en favorisant une société toute nucléaire ?

Pas lui, Bert Devasco, en tout cas !

Et apparemment personne dans son entourage proche...

Soudain, une hypothèse terrible frappa son esprit : et si on leur cachait la vérité ? Si le réacteur, ou le surrégénérateur, d'une centrale avait « fusé » et s'était enfoncé dans le sol ?... Bert se souvenait qu'un tel accident avait été envisagé par l'A.E.C. et que ses conséquences en fonction d'un gros réacteur avaient donné des résultats si effrayants qu'ils avaient été tenus secrets. Ben voyons ! les citoyens n'avaient pas à savoir ! Ils n'avaient qu'à se laisser guider, gentils moutons ! On pensait pour eux ! Ils n'avaient qu'à prendre la file et suivre les garde-fous ! Des assistés, voilà ce qu'ils étaient tous devenus ! Merde ! il faudrait bien un jour mettre un coup de pied dans la fourmilière et dynamiter cette politique anesthésiante !

Pour un serviteur de l'État, Bert Devasco avait de drôles de pensées.

Il se surprenait parfois en plein vagabondage imaginatif, de plus en plus fréquemment d'ailleurs, ce qui ne manquait pas de le surprendre et de l'irriter. Effectivement, lorsqu'on traquait les membres de groupuscules révolutionnaires ou autres, il valait mieux se faire une autre idée de l'Appareil que l'on servait. Ou alors il fallait rompre avec le quotidien et tenter de se mettre en accord avec les titillations de sa conscience. Mais « mettre des coups de pied dans la fourmilière », comme il disait si bien, ce n'était guère facile. Comment se faire entendre du Pouvoir lorsqu'on avait toutes les peines du monde à communiquer avec son plus proche voisin ? N'y avait-il donc que la violence comme moyen d'expression ? Faire sauter des ponts, des barrages, poser des bombes, abattre des hommes-symboles afin de frapper les imaginations, est-ce que ça restait la seule issue ? Peut-être... Peut-être que c'était l'unique solution. Détruire et tuer pour crier sa révolte et montrer que l'on n'était pas tout à fait comme le reste du troupeau, asservi, zombi du Système. Non, à bien y réfléchir, il devait exister une autre voie, moins fruste... On ne pouvait pas passer la ligne d'un seul coup et d'agneau bêlant se transformer en loup aux dents longues comme des baïonnettes. Ce n'était pas si simple. Avec l'enfant père de l'homme, on trimbalait forcément une éducation et des principes-carcans. Alors, dans ces conditions, balancer une grenade offensive dans un drugstore ou poser une bombe dans un grand magasin, il fallait le faire. Ou alors être un super barjo, un inadapté grand modèle. Un demi-fou. Ou bien un type malheureux. Désespéré. Ouais. Avoir atteint le fond des abysses, n'attendre plus rien qu'une mort en guise de délivrance.

Savoir ce qui se passait dans la tête de tous ces trublions, ce qui avait poussé par exemple ce pseudo-prêtre à tenter cette action démente. Évidemment, lui, Devasco, partait pour la Californie dans le but de situer et démanteler certains réseaux de terroristes mais il n'avait rien d'un surhomme et il ne comprenait pas le pourquoi de cette brusque attaque individuelle. Tout ça n'avait servi qu'à le mettre sur ses gardes. Même s'il s'en était fallu de peu que l'attentat réussisse, le caractère de l'opération n'en demeurerait pas moins étrange. D'autant qu'on aurait pu l'abattre d'une manière plus discrète... Non, décidément, ça ne tournait pas rond. Pourtant ce type en soutane avait bien calculé son coup et seul le sort avait contrecarré ses plans... À moins... à moins qu'on ait voulu faire d'une pierre deux coups et immobiliser le convoi en se débarrassant de lui ?... Non car la charge explosive n'était pas suffisante pour stopper le train définitivement ! Ouais, c'était tout de même bizarre cette agression... Pas complètement gratuit mais étrange parce que pas très rationnel. Un seul enseignement à tirer de tout ce fatras : il était repéré. Ça, c'était indéniable. Il devrait se méfier à l'avenir car il n'était pas exclu que le

pseudo-curé ait des compagnons bien décidés à lui faire passer le goût du pain, le cas échéant.

Méfiance, donc...

Remis en route par Cashmore, le transistor nasilla un bulletin d'infos fadasse qui n'éclaira pas la situation sous un nouveau jour, loin de là. En haut lieu et dans les milieux autorisés, on continuait à patauger ferme. Apparemment, il valait mieux ne pas attendre de miracles et s'installer dans le black-out. Prendre des mesures propres selon les circonstances avant de commencer à prendre aussi des habitudes.

Le blizzard, selon les prévisions météo, sévirait au minimum quarante-huit heures avec des sautes d'intensité et il n'était pas improbable que la panne elle-même dure aussi longtemps et peut-être même un peu plus.

Voilà ce qu'on pouvait écouter entre les ondes.

— Eh bien ! on n'est pas sortis de l'auberge ! commenta Dalton Crumbs l'air faussement contrit. J'espère que les réserves de bourbon sont importantes !

Moins désinvolte, Devasco s'intéressait à ce qui se passait derrière eux. Les doubles vitrages cristallisaient de nouveau et la neige qui arrivait en rafales s'amalgamait à la glace formant un rideau opaque.

— Inquiet, Bert ? demanda Crumbs en surprenant le regard de l'homme du F.S.C.

Devasco eut une moue.

— Je ne sais pas grand-chose des trains, je n'ai aucune idée de l'énergie qu'ils peuvent développer, mais j'ai bien peur que deux jours de tempête de neige nous bloquent ici irrémédiablement.

— Précisez votre pensée, intervint le Noir.

— Nous allons quasiment être ensevelis sous de monstrueuses congères. Le train ne sera plus qu'une espèce de longue chenille blanche caparaçonnée de neige et de glace, et même une fois le courant revenu nous ne serons pas en mesure de repartir.

— Où voulez-vous en venir ? demanda Cashmore.

— Je suis en train de me demander si nous ne ferions pas mieux de nous remuer un peu.

— Mais encore ?

— Le terrain alentour est encore praticable, alors si nous devons avoir à chercher du secours à un moment ou à un autre, autant le faire maintenant, pendant que les conditions de marche ne sont pas trop pénibles, et pendant aussi que nous sommes tous en pleine possession de nos moyens.

Contrairement à ce que Devasco escomptait, sa proposition ne fut pas accueillie par un tollé quasi général. Au contraire, il s'installa un silence méditatif.

Le Noir au doberman fut le premier à se manifester.

— Nous marchons avec vous ! déclara-t-il avec enthousiasme. Washington et moi nous sommes partants ! Vous pouvez compter sur nous !

Dans la foulée, les deux brancardiers d'occasion votèrent leur confiance.

L'étudiant en agronomie donna également son accord et, finalement, l'inévitable Cashmore tint une fois de plus à se singulariser.

— Votre raisonnement se tient, dit-il, mais je trouve que vous allez un peu vite en besogne, vous tous ! C'est bien beau de vouloir partir chercher du secours mais où voulez-vous aller ? Nous ne savons même pas où nous sommes ; comment voulez-vous dans ces conditions tenter une sortie ?

Cashmore était peut-être un empêcheur de tourner en rond mais présentement ses remarques étaient frappées au coin du bon sens.

Devasco le reconnut qui précisa :

— Vous avez raison mais ma proposition ne tendait qu'à recueillir un accord de principe ; il est bien évident que nous ne nous embarquerons pas comme ça, en suivant notre nez.

— Alors je serai des vôtres, lâcha Cashmore. Et vous, Crumbs, vous ne vous prononcez pas ? C'est vrai qu'il n'est pas facile de subtiliser des portefeuilles en plein blizzard et qu'il y aura sûrement à faire dans le train ces prochaines heures...

— J'adore votre humour, Cashmore, rétorqua Crumbs nullement affecté par les insinuations de son interlocuteur. À tel point qu'il me serait pénible de rester, ne serait-ce qu'une heure, sans vous écouter distiller vos fines plaisanteries. Je serai du voyage, évidemment !

IV

Le Chef de Train disposait pour lui seul d'un demi-wagon aménagé en deux parties séparées par une porte coulissante, un côté appartement et un côté bureau.

C'est évidemment dans ce dernier coin qu'il reçut le petit groupe qui avait manifesté l'intention de sortir chercher du secours.

— Avant tout, je me dois de vous tenir un langage dont je ne partage pas le sens mais que ma qualité de responsable implique... Vous émettez le désir de tenter une sortie afin de venir en aide à tous les autres voyageurs, c'est une initiative qui vous honore mais je dois vous prévenir qu'à partir du moment où vous mettez un pied en dehors du train alors que le besoin ne s'en fait pas sentir immédiatement, qu'il n'existe aucun caractère d'urgence, la Compagnie décline toutes responsabilités quant aux incidents dont

vous pourriez être victimes...

— Avec la tempête qui règne à l'extérieur un incident prendrait probablement des allures définitives, fit remarquer Crumbs. Dans ces conditions ceux qui en seront victimes n'auront pas le loisir de vous réclamer quoi que ce soit !

— Je partage votre opinion, je vous l'ai dit, mais les gens qui m'emploient ont un autre point de vue. Je me devais donc de vous prévenir, et dans la même optique ceux qui persisteront dans leur décision devront me signer un avis de décharge de responsabilité afin, qu'éventuellement, leurs familles ne s'en prennent pas à la Compagnie.

— Charmant, ironisa Crumbs.

Le Chef de Train eut un haussement d'épaules.

— J'ai conscience de la stupidité du procédé, pour ne pas dire plus, mais je devais vous mettre en garde. Simplement. Mais je ne pense pas que cette petite mise au point ait changé quoi que ce soit au plan que vous avez arrêté... Je me trompe ?

De fait, personne ne revint sur son engagement. Chacun avait tranché et de toute façon il était plus judicieux de sortir maintenant que dans vingt-quatre ou quarante-huit heures, lorsque le froid aurait diminué les organismes et la neige complètement déformé le paysage. La Compagnie du Rail avait pondue des règlements qui pouvaient passer pour stricts et intelligents dans le cadre d'un bureau ou dans une salle d'ordinateurs, mais qui se révélaient inefficaces et incongrus en situation.

La porte s'ouvrit sur un homme d'environ quarante ans qui portait un cahier sous le bras. Un technicien en informatique. Tout ce qui touchait de près ou de loin à l'électronique le passionnait. Dans le train, il s'occupait de superviser l'ordinateur de bord, cette machine entité qui remplaçait le conducteur traditionnel.

Pour l'heure, il venait de la cabine de commandes pourvu des renseignements destinés à faire le point.

Le groupe s'écarta devant lui et tous s'approchèrent d'une table bureau parfaitement dégagée.

— Nous nous trouvons pratiquement à la limite du Wyoming, du Colorado et du Nebraska, déclara le nouvel arrivant en posant son cahier sur la table.

Et, dans un silence quasi religieux, il déplia une carte assujettie à son drôle de cahier, pointa l'index de sa main droite sur un point précis.

— Ici, exactement, entre Pine Bluffs et Kimball. En fait, nous sommes encore en Nebraska, à quelques *miles* près.

— C'est pas vrai ! lança alors l'étudiant en agronomie, incrédule. Ce n'est pas possible !

— C'est certain, assura le technicien apparemment froissé que l'on puisse mettre sa parole en doute. Les instruments de bord sont d'une fiabilité à toute épreuve.

— Il ne s'agit pas de ça mais c'est simplement que c'est un coin que je connais parfaitement pour y être venu en stage il y a trois ans... C'est une fantastique coïncidence !

— Vous êtes venu où, exactement ? intervint Cashmore.

L'étudiant se pencha sur la carte, fébrile, mais sa fièvre tomba rapidement.

— Je ne reconnais pas les lieux, bredouilla-t-il au bout d'un moment. Pourtant je suis sûr de moi. D'ailleurs, il manque un village entre Pine Bluffs et Kimball sur votre carte !

— C'est vrai, reconnut le technicien. Bushnell ne figure pas sur ces parcellaires parce que ce village n'existe plus ; un incendie l'a complètement ravagé l'année dernière et il a été abandonné de fond en comble. Vous connaissiez des habitants de Bushnell ?

L'étudiant secoua la tête.

— L'endroit où j'étais s'appelle Merritt... Il s'agit d'une toute petite bourgade d'à peine cent personnes. C'est situé à cinq *miles* de Bushnell. En montant vers le nord, pratiquement en ligne droite. Mais ça ne figure pas non plus sur la carte.

Jusque-là en retrait, Bert Devasco se rapprocha à son tour de la carte. Son œil accrocha un nom qui éveilla sa curiosité.

— Harrisburg, ce n'est pas l'ancienne centrale atomique arrêtée il y a une dizaine d'années à la suite d'une surchauffe compliquée de fausses manœuvres et transformée en centrale solaire par rayons à haute fréquence ?

— C'est bien cela, approuva le technicien.

Du coup, tout le groupe se pressa autour de la table. Si le nom d'Harrisburg n'était pas dans toutes les oreilles, le projet par lui-même n'était inconnu de personne, aussi bien aux États-Unis que partout ailleurs dans le reste du monde car il s'agissait d'une entreprise gigantesque et utopique à la fois, la plus folle de ce dernier quart de siècle, à coup sûr.

Effectivement, le charbon et le pétrole avaient vécu ; l'énergie hydro-électrique était au maximum de ses possibilités ; la géothermie n'avait pas tenu ses promesses et l'atome n'offrait qu'une énergie plutôt précaire si l'on en jugeait par tous les « incidents » qui éclataient au grand jour sans compter ceux que l'on passait sous silence histoire de ne pas paniquer la population.

Quant au solaire, il avait eu pour ainsi dire le souffle coupé par l'apparition de nuages quasi permanents et le refroidissement dramatique de la terre.

Alors les scientifiques avaient eu l'idée démente d'aller chercher le

soleil là où il était, au-delà des nuages. Pour ce faire, on avait satellisé en orbite géostationnaire quelques milliers de kilomètres carrés de plastique métallisé afin que cet immense champ de réception constamment exposé renvoie le tout sur une station centrale qui transformerait la chaleur en un flux continu de micro-ondes ; lequel flux serait alors dirigé vers la Terre en un faisceau étroit et précis qui devrait atteindre le récepteur de la centrale d'Harrisburg. Là, les micro-ondes seraient traitées et transformées en électricité avant d'être redistribuées sur le réseau.

On pouvait considérer le projet comme parfaitement « hénaurme » et les critiques n'avaient d'ailleurs pas manqué, mais c'était en quelque sorte l'une des dernières chances de la planète et il aurait été ridicule de ne pas la tenter d'autant que l'ensemble se tenait bien sur le papier, chercheurs, savants, mathématiciens, enfin scientifiques de tout poil vibrant à l'unisson.

À l'origine, l'entreprise devait voir le jour le premier janvier 2000, l'homme ayant toujours quelques faiblesses pour les dates-phares.

Mais rien ne s'était passé comme prévu. Des politiques avaient vu là un moyen de quitter leur anonymat et avaient tenté de saborder un projet qui leur semblait, à eux comme à beaucoup d'autres, complètement délirant. Des crédits avaient alors été bloqués, débloqués, puis enfin libérés, créant des contretemps difficiles à rattraper. Et puis il y avait également eu quelques attentats sans grandes conséquences et depuis l'armée défendait la centrale d'Harrisburg, en faisant une véritable forteresse dans laquelle il était impossible de pénétrer sans y avoir été invité.

Aux dernières nouvelles, les travaux se poursuivaient dans le plus grand secret et on faisait le maximum pour en finir au plus vite afin que la date initiale ne subisse pas un trop large dépassement.

— Quelle distance jusqu'à Harrisburg ? demanda Cashmore.

— En gros, une trentaine de *miles*, estima le technicien.

Cashmore eut une grimace. Trente *miles*, dans les conditions atmosphériques présentes, ça ne se faisait pas d'une jambe !

D'un autre côté, en y regardant d'un peu plus près les autres possibilités n'étaient guère folichonnes.

De Bushnell, il ne restait qu'un amas de cendres. Pine Bluffs perchait à au moins quinze *miles*. Pareil pour Kimball.

Restait l'hypothétique Merritt. La bourgade connue de l'étudiant. Cinq *miles*, c'était tentant.

— Votre bourgade, Merritt, vous pensez qu'on y trouverait de l'aide ? demanda Devasco.

— Bien sûr ! Ils sont civilisés à Merritt, qu'est-ce que vous croyez ? Ils ont une mairie, des boutiques, des bars, un corps de sapeurs-pompiers...

Devasco hochait la tête.

— Il faut comprendre qu'on ne peut pas se lancer dans ce blizzard comme ça, sur votre bonne mine. Qu'étiez-vous venu faire dans ce coin ?

— Préparer ma thèse. Ça vous satisfait comme réponse ?

— Ne le prenez pas mal ; c'est simplement que je voudrais qu'aucun de nous ne garde d'arrière-pensées.

— Il me semble que je vous accompagne, non ?

— Ça ne prouve rien ; l'orgueil et l'entêtement ont mené plus d'un homme à sa fin.

L'étudiant eut un soupir de lassitude.

— Bon, qu'est-ce que vous voulez savoir encore ?

Imperturbable, Devasco continua :

— Pourquoi avoir spécialement choisi Merritt ?

— Parce qu'à l'époque je fréquentais une fille, une étudiante comme moi qui habitait ici et c'était le coin rêvé pour traiter le sujet que nous avions choisi ! Vous êtes content ?

— Moi, oui, répondit Devasco. À savoir si tout le monde partage mon opinion...

Un assentiment s'inscrivit sur tous les visages. On avait envie de croire. C'était sécurisant ce havre à deux ou trois portées d'une balle de fusil. Alors autant adhérer. Il serait toujours temps de déchanter une fois sur place et de faire face.

— Bon, eh bien, je crois qu'on va pouvoir y aller, ponctua Devasco. Puisque nous sommes tous d'accord il vaut mieux ne pas perdre de temps et sortir avant que la nuit tombe vraiment.

— Une fois de plus, l'assistance opina et chacun fut invité à gagner son single afin de se couvrir convenablement.

Au moment de quitter le bureau, le Chef de Train revint à la charge avec une certaine gêne et tous les membres du petit groupe durent signer la fameuse décharge.

Lorsque les sept hommes eurent apposé leur paraphe, le technicien se présenta à son tour, au grand étonnement de toute l'assistance.

— Vous aussi, Sharp, mais vous n'y pensez pas ? s'indigna le Chef de Train.

— Si, justement, renvoya l'autre d'un ton calme. Ce qu'ils vont tenter est généreux et j'entends m'y associer.

— Mais il n'en est pas question ! Votre place est ici, dans ce train ! Imaginez que le courant revienne d'un seul coup... vous savez bien que nous ne pourrions rester là à vous attendre !

— Le convoi partira aussi bien sans moi, vous le savez bien. Je ne suis rien d'autre qu'une espèce de surveillant, une doublure dont on n'aura jamais besoin. Alors rien ne m'empêche de les accompagner... Vous voulez ma signature, oui ou non ?

— Non, bien sûr que non, Sharp. Vous pouvez y aller. Et vous pouvez prendre tout ce dont vous pensez avoir besoin. Je vous souhaite à tous de réussir !

Tout ça pouvait sembler pompeux, voire même emphatique, mais il ne fallait pas s'y tromper : une fois le train perdu de vue, tout pourrait arriver.

Et le pire n'était pas à exclure.

CHAPITRE VI

I

Le wagon-restaurant semblait plus petit.

C'est la réflexion que se fit Bert Devasco en y pénétrant. Cela tenait au fait que chacun des hommes qui s'apprêtaient à sortir avaient revêtu une tenue appropriée au froid. Certains portaient aux pieds des après-ski délirants, hérissés de longs poils de chèvres sauvages qui leur conféraient une démarche de plantigrade.

Le principal c'était de se sentir bien au chaud, de pouvoir affronter la tempête dans les meilleures conditions. Au diable les apparences.

Du regard, Devasco fit l'inventaire. Tout le monde semblait présent.

Avant de se séparer, ils s'étaient tous présentés estimant à juste titre qu'il valait mieux se connaître nommément.

L'étudiant en agronomie s'appelait Luke Zanquel. Le Noir au doberman, Just Griffith. Les deux brancardiers d'occasion, Dave Nichols et Ed Talmadge. Nichols était petit, replet, les cheveux blonds légèrement crantés ; Talmadge n'était pas plus grand mais il devait peser entre cinquante et soixante kilos et il avait le poil fourni et noir comme du jais.

La revue s'arrêta là car Devasco connaissait déjà bien Dalton Crumbs qui présentement dégustait son énième bourbon de la journée toujours très décontracté.

Devasco le rejoignit et commanda un grog avant de demander :

— Cashmore et Sharp ne sont pas encore prêts ?

Crumbs opina du menton.

— Si. Ils sont partis chercher du matériel. Des torches électriques entre autres. Quant à Cashmore, il a tenu à faire un relevé topographique sur la carte afin de se repérer au-dehors. C'est à peu près ce que j'ai compris. C'est un garçon très précieux, il a aussi parlé de marche d'orientation avec une seule boussole. Ça vous dit quelque chose ?

— Ça confirme ce que je pensais : à savoir que Cashmore est un ancien militaire de métier.

— Militaire un jour, militaire toujours, récita Crumbs. Vous êtes armé ?

— Pourquoi ?

— Parce que je me méfie des militaires comme de la peste. Et

Cashmore n'a pas l'air d'un tendre. Au fait, vous avez toujours son portefeuille ?

La conversation se faisait sur le mode du murmure et la fébrilité qui régnait alentour couvrait les propos des deux hommes.

— Oui, répondit Devasco. À vrai dire je ne sais pas bien quoi en faire.

— Vous l'avez inventorié ?

— Non. Je n'y ai même pas pensé.

— Vous avez eu tort : un portefeuille c'est un peu comme un sac de femme, ça cerne bien la personnalité de son propriétaire. Sans compter que Cashmore pourrait être un complice de ce faux curé...

— C'est exclu. Cashmore n'a pas le profil du terroriste. Il n'est pas dans le coup !

— Vous pensez à quelqu'un en particulier ? Je veux dire parmi nous ?

— Non. Pas spécialement. En dehors de Cashmore, n'importe qui pourrait faire l'affaire alors j'ai décidé de laisser venir.

— Pas moi, tout de même ! Vous semblez oublier que vous me devez la vie...

Devasco eut un sourire.

— Les apparences vous mettent sur la touche, mais allez savoir ! Tout ça est peut-être bien plus compliqué que ça en a l'air à première vue...

— Il faudra m'expliquer quand le moment sera venu, fit Crumbs en terminant son verre.

— Je n'y manquerai pas, dit Devasco en l'imitant.

Puis Cashmore et Sharp firent leur entrée. Le technicien distribua une torche à chacun sous le regard inquiet du Chef de Train arrivé derrière eux.

Quant à savoir s'il se faisait du mouron pour les hommes ou pour son matériel ?...

Il leur souhaita néanmoins une nouvelle fois bonne chance, les accompagna jusqu'à la sortie qu'ils avaient choisie.

Là, ils se glissèrent un à un hors du wagon, dans une nuit déjà noire traversée de milliers de pointillés blancs.

II

Dans un premier temps, les huit hommes se resserrèrent en un noyau presque compact, histoire de prendre la mesure des éléments, de s'accoutumer au froid et à l'obscurité.

Il n'y avait que Washington, le doberman, pour sombrer dans la

fantaisie et courir alentour, s'enlever en des bonds étonnants la gueule ouverte sur des flocons insaisissables.

Puis il fallut s'organiser.

Dan Cashmore tint absolument à ouvrir la marche. Nanti des renseignements, pourtant maigres, de l'étudiant Zanquel, il se faisait fort d'emmener le petit groupe à bon port. Une prérogative que personne ne songeait à lui disputer.

Sharp et Zanquel se tiendraient à ses côtés, et derrière on s'arrangerait pour suivre.

Quant à Devasco il préférerait rester en queue, de manière à avoir une vue d'ensemble du groupe, place qu'on lui abandonna volontiers, l'être humain n'aimant pas trop s'exposer.

Après ces ultimes mises au point, ils s'ébranlèrent enfin.

Ils commencèrent par longer le convoi en remontant vers la tête car il leur fallait contourner le convoi afin de piquer droit vers le nord, en plein contre le blizzard, malheureusement.

Dans les couloirs du train éclairés par une lumière blafarde, quelques voyageurs mis au courant de leur tentative les observaient, à la fois curieux, admiratifs et reconnaissants.

À l'arrière, Devasco se faisait la réflexion que bien peu d'entre eux s'étaient offerts à les accompagner. Aucun, pour dire vrai. Bien sûr, ils n'avaient pas fait beaucoup de publicité à leur projet mais cela avait tout de même transpiré. À preuve ces têtes qui les contemplaient derrière les doubles vitrages. Et malgré ça, personne ne s'était proposé. L'Homme aime bien vivre des aventures, mais le plus souvent par procuration...

Devasco en était là de ses considérations lorsque soudain il eut conscience d'une présence à son côté.

Il tourna la tête et reconnut le type au crâne chauve, celui qui l'avait si étrangement mis en garde.

III

L'autre marcha un moment à sa hauteur sans rien dire, et, curieusement, Devasco n'osa pas se manifester. Comme si le fait qu'il se trouvât tout à coup près de lui n'offrait aucun caractère insolite.

Ils cheminèrent ainsi une bonne minute avant que le nouvel arrivant prit la parole.

— Shango est sur vous... Shango vous guette, déclara-t-il sur le ton de la conversation. Alors je suis venu !

Devasco ne trouva rien à rétorquer. Voilà que ça recommençait, les dialogues ésotériques !

— J'espère que je ne dérange pas, poursuivait l'autre.
— Non, pas du tout ; au contraire. Je... je ne vous ai pas remercié pour...

— Ce n'était rien ! Je m'appelle Carl Dragna.

— Bert Devasco. Vous êtes sûr que vous êtes assez couvert ?

Effectivement, Dragna, puisque c'était son nom, les avait rejoints tel qu'il était dans le wagon-restaurant, c'est-à-dire vêtu plutôt légèrement, sans gants et sans bonnet ou autres coiffures de son choix.

Dragna se confina dans le silence. Devasco n'insista pas. Après tout chacun s'habillait comme il l'entendait. Pour l'heure, le convoi les protégeait presque complètement du vent mais il n'en serait pas toujours de même. Il serait toujours temps pour Dragna de faire demi-tour !

Ils allaient atteindre la motrice lorsque, n'y tenant plus, Devasco demanda :

— Qui est Shango ?

Dragna lui jeta un regard torve.

— Shango est Shango, répondit-il.

Le groupe se reforma une dernière fois avant de se lancer dans la véritable tourmente.

— Nous avons du renfort, prévint Devasco. Carl Dragna. Il tient à être du voyage.

Personne ne trouva à redire. Il y eut des paroles de bienvenue prononcées du bout des lèvres, des coups d'œil inquisiteurs, d'autres complices, et le nouveau venu fut adopté sans autre forme de procès. Cashmore détailla longuement Dragna mais il s'abstint de tout commentaire rejoignant Devasco dans son analyse et ses conclusions. Après tout, si l'autre tenait à geler sur pied !

Définitivement parés, ils s'ébranlèrent.

IV

Immédiatement, ils eurent l'impression de se heurter à un mur de glace.

Le vent arrivait par sautes fantasques et il fallait se laisser aller en avant, déplacer son centre de gravité, pour ne pas être jeté au sol.

De plus, la neige, mêlée aux rafales, collait au visage et formait rapidement une espèce de masque compact qui faisait rapidement suffoquer.

C'était véritablement l'enfer !

Certains, en voulant se détourner pour reprendre leur souffle, étaient entraînés dans un demi-tour qui les renvoyait dans le sens

opposé.

Devasco rattrapa Crumbs alors qu'il passait près de lui après l'une de ces imprévisibles volte-face.

— Quelle vacherie ! pesta Crumbs complètement dépassé par les événements. À ce train-là, on n'est pas arrivés !

Dans ces éléments déchaînés, il fallait carrément hurler pour se faire comprendre.

Devasco échangea un geste de connivence avec Crumbs mais il ne chercha pas à nouer un dialogue.

Très vite, tous les membres du groupe durent s'emmitoufler derrière leur col relevé gardant tout juste une fente dégagée pour leurs yeux.

Washington, le doberman, progressait sur le côté, flanc offert, en de longs zigzags, seule manière pour lui de lutter contre l'étouffement.

Dans la lumière fantomatique des torches, le sol semblait mouvant.

Le petit groupe évoluait péniblement depuis trois quarts d'heure lorsque Washington, qui se tenait à l'écart sur la gauche, stoppa et se mit à aboyer furieusement tout en grattant fébrilement la couche de neige sur laquelle ils avançaient.

Immédiatement, Just Griffith, son maître, qui devait connaître son comportement, quitta le gros de la troupe et le rejoignit. Là, il marqua un temps d'hésitation, le pinceau de sa torche qu'il venait d'allumer braqué sur le sol, puis il s'agenouilla et, du bras, enjoignit ses compagnons à faire le détour.

Il y eut un moment de flottement puis tous se dirigèrent vers Griffith qui achevait de dégager un corps inanimé.

V

Il ne leur fallut pas longtemps pour identifier celui que Cashmore avait baptisé « petit fumier » lorsqu'il s'était enfui alors que sa mère le réclamait.

Herbert !

— Il est mort ? s'inquiéta Crumbs.

Ils se tenaient tous en rond, accroupis autour du corps à demi dégagé.

— Je ne sais pas, mais il est tout froid et il n'a pas l'air de respirer, fit Griffith.

— Il vit encore, assura soudain Carl Dragna en se rapprochant.

— Comment pouvez-vous le savoir ? s'étonna Cashmore.

— Je le sens, c'est tout.

Dragna avait lâché sa réponse comme une évidence ; tant et si bien que nul ne songea à mettre son affirmation en doute.

Alentour, rien n'avait changé, et le vent et la neige surgissaient des ténèbres avec la même intensité.

— Qu'est-ce qu'on va en faire ? s'inquiéta Cashmore en désignant le corps. Vous êtes bien sûr qu'il n'est pas mort ?

Dragna lui jeta un regard dépourvu de la moindre chaleur. Puis il s'adressa à Nichols et Talmadge, leur demanda de saisir Herbert sous les bras et le tirer à eux afin de le mettre sur son séant. Après quoi, il se glissa derrière le corps, s'assit à son tour, se colla tout contre et plaça ses deux mains sur les tempes d'Herbert.

— Il faut prendre une décision, insista Cashmore, on ne va pas rester là cent sept ans ! Personnellement, je ne ferai rien pour sauver la mise à ce type : j'ai vu de quoi il était capable et ça m'a suffi ! Maintenant, si quelqu'un veut s'occuper de lui et le ramener au train...

Les regards se croisèrent, interrogateurs. On cherchait la vérité dans les yeux de l'autre. Retourner au train avec ce type un peu déboussolé, Herbert, c'était la planque. D'autant qu'il faudrait être au moins deux pour le transporter. D'un autre côté, il fallait être sûr de retomber en plein sur le convoi, ce qui était loin d'être évident. Effectivement, la neige s'agglomérait sur le flanc exposé des wagons et il était quasi impossible dans ces conditions d'entrevoir la moindre clarté de l'extérieur.

Pendant ce temps, Dragna s'affairait. Les yeux fermés, le masque figé, ses mains enserrant toujours les tempes d'Herbert, il semblait statufié.

C'était plutôt irréel comme tableau tous ces hommes groupés en rond qui en assistaient un autre à la lumière livide des torches sous ce déchaînement des éléments.

Cashmore allait revenir à la charge lorsque Devasco le stoppa d'une pression des doigts sur l'épaule. Il se passait du nouveau.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, compte tenu des circonstances très particulières, le crâne entier de Carl Dragna venait de se couvrir d'une pellicule de sueur d'où se dégageaient des filaments de vapeur blanche aussitôt emportés par le vent.

Puis ce phénomène gagna les mains de Dragna, mais là le spectacle fut plus hallucinant encore car on les aurait dites refermées sur une éponge gorgée de liquide...

Elles ruisselaient de sueur !

Dans le groupe, personne n'en croyait ses yeux !

Cela dura encore deux bonnes minutes, puis Dragna sortit tout à coup de sa torpeur, changea la position de ses mains, en laissa une sur le front et déplaça l'autre sur la nuque.

— Il était en hypothermie avancée, expliqua-t-il d'un ton neutre. J'ai réussi à remonter sa température interne mais ce n'est pas encore très brillant.

« Serrez-vous bien autour de lui, il faut le protéger le plus possible de ce vent glacial. »

— Comment faites-vous ça ? Qui êtes-vous donc ? demanda Cashmore incapable de tenir sa langue.

Dans le cas présent, il traduisait l'étonnement général et on lui savait gré du manque de tact qui le caractérisait.

— Qui croyez-vous que je sois ? De quoi ai-je donc l'air ? Est-ce que je vous ferais peur ?

— Ne jouez pas au plus fin, s'énerva Cashmore, vous savez très bien de quoi je veux parler !

— Je ne suis rien d'autre qu'un homme qui s'est penché sur les possibilités que lui offraient son corps et son cerveau... Ça vous satisfait comme réponse ?

— Vous êtes un de ces satanés guérisseurs ?

Un hoquet secoua Dragna.

— On peut voir les choses comme ça ! C'est un peu simpliste comme définition mais j'en ai entendu d'autres.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? intervint Devasco en désignant Herbert.

— Un transfert d'énergie... Il était très bas et il fallait absolument stopper la chute de chaleur interne sinon c'était la mort à brève échéance.

— Et maintenant, insista Cashmore, où en est-on ? Qu'est-ce qui va se passer ?

— Vous l'abandonneriez ici ?

— Je ne me sens pas concerné ; vous faites ce que vous voulez. Moi, quoi qu'il arrive, je continue !

— Vous ne vous remettez jamais en cause ?

Cashmore eut un sourire méprisant.

— Jamais lorsque j'ai pris une décision ! Mais je ne vous retiens pas, vos facultés supériorisées vous mèneront à coup sûr à bon port !

— Je pourrais effectivement rejoindre le train sans vous, renvoya Dragna inentamable, mais il vaut mieux pour vous que je vous accompagne...

— Vous êtes bien bon ! ironisa Cashmore. Mais si vous tenez à être des nôtres je vous demanderai de presser un peu le mouvement !

Et l'affrontement s'arrêta là.

Carl Dragna eut recours aux bonnes volontés. Nichols et Talmadge se proposèrent pour le transport d'Herbert toujours inconscient. D'autres les relaièrent le moment venu.

Et la marche reprit dans les mêmes conditions.

Dragna avançait quasiment soudé au corps d'Herbert, une main toujours collée à sa nuque, au prix d'une gymnastique insensée.

Devasco, qui se trouvait derrière le curieux équipage, allait de

surprise en surprise. Lui qui pensait avoir tout vu en était tout dérouter. Le spectacle auquel il venait d'assister le laissait pantois. Il avait souvent entendu parler de faits troublants, de sciences ésotériques, de connaissances supranormales, mais ne s'était jamais trouvé confronté à des faits patents. Comment un homme pouvait-il posséder de tels dons ? Ou plutôt, comment pouvait-il les développer ? Et jusqu'où s'étendaient ces fameux pouvoirs ?

Ils progressaient depuis près d'une heure lorsqu'ils tombèrent soudain sur un poteau télégraphique.

Cette apparition d'un caractère plus que banal en temps ordinaire leur mit du baume au cœur et cela fut prétexte à une courte halte durant laquelle Griffith, abondamment vêtu, se défit d'un gros pull en laine au profit d'Herbert qui n'avait toujours pas repris connaissance.

Ensuite, Crumbs et le Noir se chargèrent à leur tour du corps et l'on repartit en suivant les lignes qui couraient entre les poteaux, lesquelles devaient normalement mener tout droit à Merritt.

Au fur et à mesure de leur avance, le vent pourtant déjà violent redoubla d'intensité et les flocons de neige prirent la consistance de minuscules billes glacées un peu plus grosses que des têtes d'épingles qui s'infiltraient partout, picorant la chair tendre des paupières, tambourinant contre les vêtements molletonnés.

Dans ces conditions, leur progression se compliqua et devint rapidement plus qu'éprouvante. Les chutes se multiplièrent, provoquées le plus souvent par des maladresses ou de l'inattention dues à la fatigue et au froid grandissant.

Plus question de s'adresser la parole.

Le vent mugissait comme cent mille sirènes.

Cinq *miles*.

Luke Zanquel avait assuré que Merritt se trouvait à cinq *miles*. Cinq *miles* de Bushnell, ce village détruit par un incendie, nuance ! Où étaient-ils présentement ? À la dernière halte, Cashmore et Zanquel avaient été formels : Bushnell avait été dépassé, laissé sur la gauche, et ces fils qu'ils suivaient menaient tout droit à Merritt. Il ne pouvait en être autrement.

On l'espérait, on le souhaitait de toute son âme, mais est-ce que cela serait suffisant pour coller à la réalité ?

Puis soudain, la pluie de billes glacées cessa et il ne resta que le vent.

Presque simultanément, le faisceau des torches accrocha une masse sombre, celle des premières maisons d'une localité.

CHAPITRE VII

I

Instinctivement, le petit groupe se resserra, forma un noyau compact. Les premiers avaient éprouvé le besoin de s'arrêter tandis que ceux de derrière accéléraient cédant à un instinct obscur.

— C'est bien Merritt ? s'inquiéta Cashmore.

La masse imposante de la bourgade détournait quelque peu les rafales de vent et ils pouvaient à présent converser sans être obligés de hurler.

Zanquel acquiesça du chef puis il se dirigea vers un bloc de neige, une espèce de bonhomme renversé sur lequel il assena une tape et qui se révéla être, une fois rendu à sa fonction initiale, un panonceau indicateur dans lequel s'encadrait un nom : Merritt.

Ils avaient donc réussi la première partie de leur plan.

Restait maintenant à prendre contact avec la population et à organiser les secours.

Après s'être soi-même réchauffé et avoir donné les premiers soins à Herbert.

— On vous suit, fit tout à coup Cashmore en s'adressant à Zanquel. C'est à vous de jouer à présent !

Un moyen comme un autre de faire remarquer que lui s'était acquitté de la tâche qu'il s'était fixée !

— On va aller directement chez Loren, dit Zanquel. Ce sera plus simple. Son père est le maire du village, il prendra immédiatement les mesures qui s'imposent !

Ils se remirent en marche et pénétrèrent dans la bourgade proprement dite.

C'était une localité de facture traditionnelle. Une rue principale, des maisons de chaque côté. Une place au beau milieu de l'agglomération avec trois arbres dépouillés et un monument aux morts. Un bled en temps normal, qui prenait présentement des allures de petit paradis.

Zanquel à leur tête, ils remontèrent l'artère principale.

Sous l'action du vent, des plaques de neige se détachaient des toits et s'éparpillaient en bourrasques poudreuses.

Ils allaient atteindre le centre du hameau, concrétisé par la place au monument, lorsqu'une évidence s'imposa à tous : l'endroit baignait dans une totale obscurité !

Bien sûr, il y avait cette panne géante d'électricité mais dans les maisons il était facile de pallier cet incident en ayant recours à des lampes à huile ou à pétrole, ou plus simplement encore à la traditionnelle bougie.

— Vous êtes sûr qu'il est habité, votre village ? s'inquiéta Dalton Crumbs traduisant ainsi le malaise général qui planait sur le groupe.

Zanquel haussa les épaules.

— Tous les volets sont tirés, les maisons ont l'air parfaitement entretenues, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise de plus ?

— Mais il n'y a de lumière nulle part !

La découverte sur le sol d'empreintes de pneus désamorça la controverse naissante.

Les traces apparaissaient comme très nettes, ce qui tendait à prouver que le véhicule qui les avait laissées n'était pas passé là il y a très longtemps.

Donc, l'endroit n'était pas désert !

C'est ce que fit immédiatement remarquer Luke Zanquel en suivant de sa lampe-torche le dessin des pneus qui contournait la place pour repartir en sens inverse.

Crumbs restait plutôt circonspect, il le fit savoir. On circulait désormais très rarement en voiture ou en camion et il avait certainement fallu une circonstance exceptionnelle pour que l'on en arrive à cette extrémité.

— Et si tout le monde était parti dans ce véhicule, justement ? argumenta-t-il en définitive.

— Pour aller où ? renvoya Zanquel irrité par cette dernière éventualité. Un exode, vous n'y allez pas avec le dos de la cuiller !

Puis la discussion cessa car l'étudiant bifurqua soudain vers une demeure que rien ne distinguait des autres.

Apparemment, on touchait au but.

II

La porte s'enorgueillissait d'un lourd heurtoir en bronze que Zanquel agita à plusieurs reprises.

Sans résultat.

Il insista avant de reculer, le regard fixé sur les fenêtres du premier étage.

— Monsieur Elmwood ! Monsieur Elmwood ! Ouvrez-nous ! C'est Luke Zanquel !

En vain.

Pendant ce temps, Crumbs s'était rapproché de la fenêtre du rez-de-

chaussée. Il frappa aux volets clos, tenta de les ouvrir sans succès lui non plus.

Devasco, lui, gagna la maison voisine, frappa avec force et n'eut pas plus d'écho.

— On dirait bien qu'il n'y a plus personne, conclut-il en rejoignant le groupe. Les habitants sont peut-être bien partis dans ce véhicule ; Crumbs pourrait bien être dans le vrai...

— Non, intervint Cashmore. Nous n'avons remarqué aucune trace de pas ; regardez les trottoirs devant les maisons, ils sont vierges de toute empreinte... Personne n'est sorti de ces habitations depuis un moment.

Démonstration éclatante qu'il semblait difficile d'attaquer.

Quoi qu'il en soit, cela ne faisait pas évoluer la situation d'un pouce.

Ce fut Crumbs qui mit en quelque sorte le feu aux poudres en actionnant la clenche de la porte d'entrée des Elmwood. Il l'avait fait machinalement et fut le premier surpris en voyant le lourd battant s'ouvrir.

L'instant n'étant pas aux politesses, ils s'engouffrèrent tous à la queue leu leu dans la première pièce qui s'offrait à eux.

À la lueur de leurs lampes, ils découvrirent une grande salle qui devait faire office de cuisine, décorée de manière fonctionnelle, sans luxe tapageur.

Sharp, qui avait remplacé Crumbs, et Griffith portèrent Herbert sur une longue table de bois, l'y allongèrent, traînant toujours Dragna dans leur sillage, lequel demanda à Zanquel :

— Il y a une baignoire dans cette maison ?

Pris de court, l'étudiant mit un certain temps à faire le point.

— Oui, enfin autant que je me souviens, finit-il par bredouiller. Pourquoi ?

Dragna désigna le corps sur la table.

— Pour lui. Il faut absolument lui faire prendre un bain à 43°,5 et aussi lui faire absorber des liquides chauds très sucrés. Et cela le plus rapidement possible !

Revenu de sa surprise, Zanquel donna les renseignements indispensables puis chacun se mit en devoir de fouiller la maison afin, de se faire une idée de la situation.

D'abord, on s'occupa à des tâches domestiques de première urgence. En fouillant dans les placards et autres buffets, on découvrit des lampes à pétrole, des liquides plus ou moins alcoolisés parfaits pour confectionner des boissons chaudes, du chocolat, des gâteaux secs et bien d'autres denrées.

Ensuite, en suivant Zanquel qui remplaçait en quelque sorte le maître de maison, ils s'intéressèrent aux autres pièces.

Passèrent dans une salle-living dans laquelle trônaient une immense cheminée, et aussi un téléphone.

Cashmore s'en empara aussitôt. C'était un réflexe ridicule car il était bien évident qu'avec ces conditions météo personne ne se risquerait à leur porter secours. Enfin on pouvait toujours donner signe de vie, prendre des nouvelles, voire même se renseigner.

Après deux ou trois essais, Cashmore raccrocha.

— Pas de tonalité, expliqua-t-il. La ligne doit être coupée quelque part.

C'était un moindre mal. Pour l'heure, il y avait mieux à faire qu'à épiloguer sur un téléphone en dérangement.

Poursuivre l'investigation de la maison, par exemple. Chercher des signes de vie. Tenter d'en apprendre un peu plus.

Rien au rez-de-chaussée ne vint éclairer leur lanterne. Il semblait évident que l'endroit n'avait pas été abandonné depuis longtemps car il y régnait une propreté rigoureuse. Mais en dehors de cela, c'était la grande brasse.

À l'étage, ils ne furent pas plus heureux. Les chambres ne recelaient aucun détail révélateur. Les lits étaient faits, les armoires pleines de linge.

Zanquel s'attarda pourtant dans l'une d'elles.

— Du nouveau ? s'informa Devasco en le rejoignant.

Par-dessus l'épaule de l'étudiant il aperçut une photo, l'image d'une jeune femme blonde pas jolie au sens strict du terme mais pourtant terriblement séduisante. Son regard pétillait de malice et d'intelligence.

— Loren ? fit Devasco dans un souffle.

Zanquel acquiesça d'un dodelinement du chef.

— Elle est très belle... Vraiment très belle...

— Encore plus que ça, fit Zanquel en reposant le portrait près d'une pendulette à quartz.

— Des fois, on cherche toute sa vie ce qu'on a près de soi...

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde ! cracha alors Zanquel en bousculant son interlocuteur et en gagnant le couloir.

Étonné de cette réaction plutôt vive, Devasco s'apprêtait à sortir lui aussi quand un détail frappa son esprit à contretemps.

La pendulette !

Il revint en arrière et s'assura de l'heure que marquaient les cristaux à quartz.

23 heures et 55 minutes.

Sa montre-bracelet, elle, indiquait 21 h 20. Rien à voir avec la pendulette ! Inquiet, il la porta à son oreille – c'était une montre ancienne – mais elle avait l'air de fonctionner normalement. Le froid ne l'avait pas détraquée. Et d'ailleurs leur marche en plein blizzard n'avait pas pu durer si longtemps. C'était donc lui qui avait la bonne heure. Cette pendulette avançait. Non, mieux que ça, elle était

carrément arrêtée. Les piles devaient être mortes.

En sortant de la chambre, Devasco se heurta à Crumbs que suivait Cashmore.

— Il ne me lâche pas d'une semelle, dit Crumbs en désignant Cashmore. Il a peur que j'emmène les petites cuillères !

— Quand on connaît ses saints ! ricana Cashmore.

— Quelle heure avez-vous ? leur demanda Devasco agacé par ces enfantillages déplacés.

À cinq minutes près, les deux hommes avaient la même heure que Devasco.

— Pourquoi, s'inquiéta Crumbs toujours rigolard, vous avez un train à prendre ?

Irrité, Devasco les planta là et redescendit au rez-de-chaussée. Une fois en bas, il regretta d'avoir cédé à un mouvement d'humeur imbécile, surtout en la circonstance où toute forme d'humour visait à décrisper une atmosphère tendue, mais quelque chose lui trottait dans la tête qu'il n'arrivait pas à bien appréhender.

Ce fut dans la salle living aménagée en quartier général qu'il finit par mettre le doigt sur ce qui le tracassait.

Accroupi devant le foyer de la cheminée, Ed Talmadge mettait le feu à un agrégat de papier chiffonné et de petit bois. Les flammes jaillirent instantanément jetant une lueur dansante dans la vaste pièce.

Voulant se rendre utile, Devasco se rapprocha d'un coffre à bois rempli de bûches à ras bord, fit deux voyages les bras chargés avant de s'accroupir à son tour près de Talmadge afin de sentir la chaleur lui cuire les mains et le visage.

C'est là que son regard se posa sur une grande horloge en bois du siècle dernier que la clarté de l'âtre disputait à la pénombre.

Le cœur de Devasco fit un bond. Les aiguilles, sur le cadran en chiffres romains, marquaient elles aussi 23 h 55 !

Alors, il comprit ce qui lui taraudait l'esprit depuis peu...

Tel un dément, il quitta la pièce et passa dans la première salle. Et là, sur un buffet, il tomba en arrêt sur un combiné réveil radio électrique, lequel, bien qu'il fût raccordé au secteur, indiquait lui aussi 23 h 55 minutes.

Voilà. La boucle était bouclée. Ce réveil, il l'avait aperçu comme tout le monde en pénétrant dans la maison mais sans y prêter plus d'attention.

Et c'était seulement une fois dans la chambre que les rouages de son cerveau avaient commencé à tourner. Deux mouvements qui affichaient la même heure, fausse, alors qu'ils fonctionnaient chacun sur un mode d'énergie différent !...

Déconcerté, il revint dans la salle living. Le feu dans la cheminée ronflait comme un chat satisfait.

Indifférent, Devasco s'approcha de l'horloge. Une belle pièce comme on n'en faisait plus.

À travers le hublot, le disque de cuivre du battant luisait, immobile. Là aussi le mouvement s'était arrêté sur 23 h 55.

Curieux, Devasco ouvrit l'avant de l'horloge et vérifia ce qu'il subodorait : à savoir que les poids qui actionnaient le mécanisme avaient été décrochés, condamnant toute possibilité de bon fonctionnement.

Alentour, on se déplaçait ferme. Des mots fusaient à chaque passage, échanges gratuits qui traduisaient une certaine complicité et la joie de se retrouver à l'abri même si tout n'était pas parfait.

— Elle vous plaît ?

Devasco sursauta. Luke Zanello l'avait rejoint sans qu'il l'entende. Il semblait calmé.

— C'est une belle pièce mais je ne suis pas acheteur, renvoya-t-il. Vous avez fini par découvrir quelque chose ?

— Rien. Et vous ?

— L'heure.

— Pardon ?

— Quelle heure avez-vous ?

— 21 h 25, pourquoi ?

— Parce que toutes les pendules de la maison marquent la même heure : 23 h 55 !

— Et alors ?

— Alors rien ; je trouve ça bizarre, c'est tout.

Sans que les deux hommes s'en rendent compte, Cashmore et Crumbs s'étaient rapprochés à leur tour.

— Vous croyez pas qu'il y a plus pressé que de s'inquiéter de la bonne marche des pendules du coin ? intervint Cashmore. Nous sommes venus chercher de l'aide, pas demander l'heure !

Encore une remarque frappée au coin du bon sens. Décidément, Cashmore n'avait rien d'un doux rêveur.

Sur ce, Just Griffith fit son entrée. Le Noir semblait désespéré.

— Washington refuse de franchir le seuil de la maison, expliqua-t-il. J'ai eu beau le tirer, rien à faire. Il couine à fendre l'âme et je crois même qu'il aurait été jusqu'à me mordre.

— Les animaux ont de l'instinct, fit Devasco, ils sentent des choses qui nous échappent.

— Entre un chien désobéissant, vous qui fixez sur les pendules et l'autre charlatan guérisseur à la graisse de chevaux de bois, nous sommes drôlement bien encadrés ! ricana Cashmore.

— Vous êtes trop terre à terre, ça vous jouera des tours, fit Devasco. Rien n'est jamais si simple qu'il paraît...

— C'est vous, un flic, qui tenez un langage pareil ?

— Il est toujours temps de reconnaître ses erreurs.
— Il est vrai que vous avez de drôles de fréquentations...
Cette dernière remarque amena un sourire sur le visage de Devasco.
— Je ne veux pas tomber dans votre piège, dit-il. Vous faites de la provocation dans le but de tirer la couverture à vous ; c'est une bonne tactique. Diviser pour régner. Vous n'aimez pas jouer les seconds rôles, Cashmore. Je me trompe ?
— Je suis né pour servir !
— Vous êtes surtout né trop tard. C'est triste d'être militaire en temps de paix durable. Tout pour la parade. Pas le moindre petit conflit à se mettre sous le brodequin. Il ne reste que les révolutions de palais...
— Je ne suis pas un mercenaire ! s'indigna Cashmore. J'aime mon pays, ce n'est pas interdit, non ?
Comme la conversation risquait de durer et qu'elle n'était pas de mise, Devasco préféra battre en retraite.
— Nous aimons tous notre pays et nos contemporains, décrocha-t-il ; c'est d'ailleurs pour ça que nous sommes tous présents ici, dans ce village fantôme.
— Il doit y avoir une explication logique à l'absence des Elmwood, fit Zanol. Après tout ils ont le droit de se déplacer, non ?
— Par ce temps ! ironisa Cashmore.
Là-dessus, Nichols battit le rappel et tous passèrent dans la cuisine pour avaler un petit en-cas. Sur une cuisinière mixte gaz-électricité deux énormes fait-tout en aluminium remplis d'eau attendaient la température requise. Dragna et Sharp manquaient à l'appel ; ils s'occupaient de regonfler Herbert dont le corps avait été transporté dans la salle de bains.
En reprenant des forces, ils s'entretenaient, firent le point de la situation et décidèrent de poursuivre leurs investigations dans le village entier.

III

Ils s'intéressèrent d'abord à la maison voisine.
En groupe.
Plutôt que de se séparer, ils avaient préféré rester ensemble. Unis dans leur quête. Nichols était demeuré derrière ses fourneaux et c'est donc à six qu'ils commencèrent leurs recherches.
Pénétrer chez les voisins ne présentait aucune difficulté. La porte s'ouvrit à la première sollicitation, comme chez les Elmwood.
Là, dédaignant le décor, ils allèrent au plus pressé.

Découvrirent un téléphone qui ne fonctionnait pas plus que celui d'à côté.

Puis ils s'aperçurent que toutes les pendules du lieu étaient également figées sur 23 heures et 55 minutes.

Aucune trace des locataires mais la maison était elle aussi parfaitement entretenue.

Décontenancés, ils sortirent impatients de visiter les autres habitations.

IV

Ailleurs, ce fut à peu près le même dessin. Pas de tonalité au téléphone et partout des pendules arrêtées sur cette heure mystérieuse : 23 h 55.

Puis les choses changèrent.

Le monde bascula.

D'abord, ils découvrirent un chat mort. Raide. Preuve que cela datait d'un bon moment.

Il y eut d'autres chats. Aussi raides.

Des chiens. Figés eux aussi dans une mort tranquille. Sans cette rigidité on aurait pu les croire endormis.

Puis il y eut des oiseaux dans leur cage, des cochons d'Inde.

Des animaux de basse-cour.

Des lapins dans des clapiers.

Au fur et à mesure de cet inventaire dément, l'angoisse montait au sein du groupe. Le mystère s'épaississait et rien ne venait apporter un début de solution à cette situation hors du commun.

Ils avaient beau s'interroger, émettre des hypothèses, rien n'y faisait.

Pourtant, ils n'avaient encore rien vu !

V

L'épouvante les toucha d'autant plus qu'ils avaient, si l'on peut dire, pris l'habitude de ne découvrir que des cadavres d'animaux.

C'est alors qu'ils tombèrent sur un spectacle qui leur fit dresser les cheveux sur la tête.

On pouvait, sans être discourtois, qualifier la femme de grand-mère. C'est ce qu'elle était, le berceau près duquel elle se trouvait assise en faisait foi.

D'abord, ils ne voulurent pas en croire leurs yeux.

Cette femme, ses lunettes sur le bout du nez, ce tricot sur les genoux, bien calée dans une berceuse... Non ! C'était impossible ! Elle dormait ! Il ne pouvait en être autrement !

Hésitants, ils finirent par s'approcher et la réalité s'imposa alors à eux dans tout ce qu'elle avait de sordide.

La grand-mère était bien morte.

Et le bébé qu'elle veillait aussi. Il reposait dans son berceau les traits détendus. Apparemment la mort l'avait fauché dans son premier sommeil.

Dans la petite chambre, une pendule était arrêtée sur 23 h 55.

— Vous la connaissiez ? demanda Devasco à Zanquel dès qu'ils furent sortis de la pièce.

L'étudiant eut une moue.

— De vue, il me semble... C'est affreux !

Cela tournait effectivement au cauchemar.

Dans un premier temps ils avaient pensé le village déserté par ses habitants, et voilà qu'au fil de leurs investigations ils découvraient des dépouilles d'animaux domestiques et puis, en dernier lieu, les corps quasi statufiés d'une vieille femme et d'un nouveau-né.

Dehors, il s'était remis à neiger.

Ils retrouvèrent le chien Washington qui les attendait calmement, refusant toujours d'entrer dans aucune des habitations.

— Ils sont morts depuis combien de temps, à votre avis ? demanda soudain Crumbs.

— Aucune idée, répondit Devasco. Et vous, Cashmore ?

— C'est difficile à dire avec précision mais on peut évaluer ça à une vingtaine d'heures, au moins ; pas tant à cause de la rigidité cadavérique qui survient relativement vite mais parce que les maisons sont glacées et qu'il a quand même fallu du temps une fois les chauffages éteints pour que la température descende si bas.

À partir de là, on pouvait tout imaginer. On n'avait que cette possibilité, d'ailleurs !

— Et ces pendules, risqua Devasco, il faut quand même bien en parler, non ?

Effectivement, cela faisait partie d'un tout et il aurait été stupide de négliger cette facette du problème.

— Elles marquent toutes la même heure sans exception, reprit Devasco. 23 heures et 55 minutes, qu'elles soient à piles, électriques ou bien mécaniques. Dans la grande horloge des Elmwood, les poids ont été retirés ; ça ne s'est tout de même pas fait tout seul !

Cashmore gonfla les joues en signe d'ignorance.

— Quel intérêt aurait-on à stopper toutes les pendules sur une heure définie ?

— Je n'en sais pas plus que vous, avoua Devasco, mais c'est un fait

que nous ne pouvons nier.

« Jetez tous un coup d'œil à vos montres et dites-moi si nous avons tous la même heure ? Non ! bien évidemment ! Il y aura toujours quelques minutes de décalage d'un côté ou de l'autre, alors que là tous les cadrans sont unanimes.

« Conclusion : tout cela a été orchestré ! Reste à savoir par qui et dans quel but ! »

Chacun s'imprégnait des arguments de Devasco lorsque Just Griffith eut une question qui fit que tous les regards se braquèrent sur lui.

— Et si tous ces gens-là et ces animaux n'étaient pas morts ? lança-t-il.

VI

— Enfin pas *vraiment* morts au sens où nous l'entendons, se reprit-il rapidement.

Et comme personne n'avait l'air de vouloir lui donner la réplique, il poursuivit :

— Je pense à un décalage... Un décalage temporel... Ce village pourrait bien avoir glissé dans une faille et toute vie s'en être trouvée figée jusqu'à un moment précis qui pourrait éventuellement correspondre à ces 23 h 55. Ce qui fait que dans deux heures tout repartirait normalement. Ce serait comme une espèce d'éveil.

C'était tellement énorme qu'il n'y eut aucun écho.

Seul, Cashmore trouva bon d'apporter une molle contradiction.

— En admettant votre postulat, dit-il. C'est parfaitement con comme hypothèse mais admettons. Bien. Comment expliquez-vous les traces de pneus sur le sol ?

— Évidemment, souffla le Noir. En fait, je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. C'est ridicule. Ça m'est venu d'un seul coup ; pourtant, je ne suis pas amateur de récits de science-fiction.

Là-dessus, le silence s'installa. Chacun donnait libre cours à ses pensées.

Bert Devasco, lui, se souvenait des paroles de Dragna lorsqu'il les avait rejoints : « Shango est sur vous... » Il serait peut-être temps d'aller au fond des choses... D'en apprendre plus sur ce Shango.

Mais les événements se précipitèrent sous la forme de Washington, lequel se mit tout à coup à couiner comme un bataillon de souris avant de partir comme une flèche dans une direction connue de lui seul.

Machinalement, ils se lancèrent sur ses traces, le rejoignirent bientôt, tapi devant l'entrée de l'église où il couinait de plus belle.

Ils se concertèrent un instant du regard puis finirent par pousser la porte du saint lieu.

VII

Le porche franchi, ils eurent l'impression qu'il faisait encore plus froid.

Sur la droite, la lumière d'une lampe-torche accrocha un râtelier à cierges de différents calibres.

Ils remontèrent la nef l'un derrière l'autre, écrasés par un silence presque palpable.

Puis ils s'arrêtèrent net, le souffle coupé.

Devant eux, à genoux, dans la position classique du prier s'échelonnait à coup sûr toute la population de Merritt !

Les femmes à gauche, les hommes à droite.

Tous figés comme le bébé et la grand-mère, une expression paisible sur la face. Certains avaient les yeux ouverts, fixes mais pas vitreux, d'autres les paupières closes.

C'était un tableau d'un caractère si ahurissant que personne dans le petit groupe n'arrivait à proférer le moindre son.

Puis Luke Zanquel se mit à hurler. Il venait de reconnaître Loren, la jeune fille avec laquelle il avait, entre autres, préparé sa thèse trois années auparavant.

Devasco le ceintura au moment où il voulait s'infiltrer dans la rangée, rejoindre son amie.

— Lâchez-moi ! hurla-t-il. Mais lâchez-moi, bon sang ! Laissez-moi y aller ! Je veux y aller ! Il faut que je la touche ! Que je la sorte de là ! Elle ne peut pas être morte ! Non ! Ce n'est pas possible ! C'est trop horrible ! Pas elle ! Pas Loren ! Mon Dieu ! Si j'avais su...

Devasco dut alors le soutenir. Il n'avait plus entre les bras qu'un homme vidé.

Comme sa présence ne s'imposait pas, Griffith et Talmadge le prirent en sandwich et le remmenèrent à la maison des Elmwood tandis que les trois autres s'attardaient sur les lieux poursuivant les recherches.

En atteignant le transept, puis l'autel, ils découvrirent le prêtre et les enfants de chœur, tous parés dans la mort des vêtements de cérémonie.

Dans la cure, la seule et unique pendule marquait 23 h 55.

Tout cela était tellement inattendu, bien qu'en fait il y ait peu d'éléments nouveaux mais une sinistre continuité dans cette situation fantastique, que les trois hommes en restaient sans voix.

Il vint pourtant un moment où le silence ne fut plus supportable.

— Qu'est-ce qui a pu provoquer ça ? fit Dalton Crumbs en se laissant aller à penser tout haut. Ils ne sont tout de même pas morts sans raison !

À ce stade, on pouvait juste faire des constatations, toutes supputations entraînant fatalement des hypothèses délirantes.

— On peut simplement parler de ce qu'on voit, dit Devasco. De ce qui est raisonnable, si tant est qu'il y ait seulement une once de rationalité dans tous ces événements.

Ils en étaient là de leur réflexion lorsque la porte d'entrée claqua derrière un nouvel arrivant en les faisant sursauter comme un seul homme.

VIII

Soulagés, ils reconnurent la silhouette caractéristique de Carl Dragna.

— Ils m'ont tout raconté, expliqua-t-il, alors je suis venu.

— Il n'y a pas grand-chose à voir, fit Cashmore acide.

Pas concerné, Dragna jeta un long regard alentour, s'attarda sur ces drôles de fidèles.

Puis il monta jusqu'à l'autel, fit le tour du déambulatoire avant de revenir à son point de départ où l'attendaient ses compagnons.

— Alors ? l'attaqua Cashmore.

— Alors rien. Je vous ai dit qu'Herbert avait repris connaissance ?

— Comment va-t-il ? s'inquiéta Crumbs.

— Assez bien compte tenu des circonstances. Il s'est alimenté uniquement en liquides. Pour l'instant, il dort.

— Et sa mère, il en a parlé ? demanda Cashmore avec ironie.

— Non.

— Quelle petite ordure !

Dragna lui décocha un coup d'œil chargé de mépris.

— Vous devriez une fois pour toutes concevoir d'autres lignes de conduite et de pensée que les vôtres. La tolérance est aussi une forme d'intelligence.

— Je ne me sens aucune forme d'indulgence pour un homme qui fuit ses responsabilités !

— J'ai bien peur que vous ne ressentiez de la faiblesse que pour votre propre personne.

— Certainement pas ! J'ai pris pour habitude de ne jamais m'écouter ! Je suis dur mais juste !

Dragna se contenta d'acquiescer par petits coups de tête. Manifestement, il était édifié en ce qui concernait Cashmore et ses

intimes convictions.

— Et de tous ces morts, vous en pensez quoi ? demanda-t-il soudain en sautant du coq à l'âne.

— Rien, répondit Cashmore désorienté. Nous en parlions justement avant votre arrivée. Mais vous avez peut-être une idée ?

— Je crois qu'il serait plus sage de reléguer nos petites querelles personnelles au second plan, intervint Bert Devasco. Il y a des choses plus importantes à traiter, non, si je m'en réfère à la situation ?

Et, s'adressant directement à Dragna, il demanda :

— Pourquoi avez-vous tenu à nous accompagner ?

— Parce que je sentais que vous auriez besoin de moi.

— Et maintenant ?

— Je ne peux rien vous dire de plus. Il est évident que ce qui se passe dans ce village sort de l'ordinaire mais pour le moment je ne perçois rien d'autre que ce que vous pouvez appréhender vous-même.

Sur ce, ils s'intéressèrent de plus près aux différents corps figés dans le recueillement, en tirèrent des enseignements divers.

D'abord les montres des morts, selon qu'elles fussent mécaniques ou à quartz, ne marquaient pas la même heure.

Tous les modèles électroniques affichaient 23 heures et 55 minutes.

Rien de neuf de ce côté-là.

Les autres, par contre, celles à remontoirs, avaient deux particularités.

Primo, elles fonctionnaient.

Secundo, elles annonçaient toutes, enfin à une ou deux minutes près, 22 h 45.

Alors que celles de Devasco et autres ne marquaient que 21 h 45.

Mais il y avait pire, si l'on peut dire.

Les corps, s'ils ne portaient aucune blessure apparente, avaient en quelque sorte été « forcés » de manière grossière et brutale.

Certains membres, en particulier au niveau des genoux, étaient carrément déboîtés.

Ce qui revenait à dire que tous ces gens n'étaient pas morts dans cette position pas plus que dans cet endroit.

Qu'on les y avait amenés après leur décès et dans un but bien déterminé...

Restait à savoir qui et pourquoi.

De toute façon, on sombrait dans l'épouvante.

CHAPITRE VIII

I

Au-dehors, la neige tombait à présent à très gros flocons tandis que le vent semblait presque nul.

Sur le sol, toutes les traces avaient disparu, même celles de Carl Dagna qui venait pourtant d'arriver depuis peu.

— Heureusement qu'on sait où on va, fit Dalton Crumbs en promenant le faisceau de sa torche devant lui. Qu'est-ce qu'il descend ! À ce rythme-là on ne pourra plus sortir de la maison sous peu !

Ils avaient effectivement décidé de regagner la demeure des Elmwood, le temps de faire le point. Une mesure qui s'imposait, si l'on s'en rapporte à l'atmosphère insolite qui baignait le village.

Ils allaient toucher au but, rejoindre leurs compagnons, lorsque Devasco exprima à vive voix ce qui lui trottait dans la tête.

— Ces empreintes de pneus que nous avons découvertes en pénétrant dans le village, il y aurait peut-être à creuser de ce côté, non ?

Et, ce disant, il s'écarta du groupe et marcha vers la place que le véhicule avait contournée.

Il s'ensuivit un moment de flottement, puis les trois autres lui emboîtèrent le pas machinalement.

Tombant toujours très dru, la neige formait un véritable rideau et il fallait véritablement arriver sur les obstacles pour les deviner.

Ils parvinrent bientôt à destination et les pinceaux mêlés de leurs torches accrochèrent les arbres squelettiques et les grilles qui protégeaient le monument aux morts.

Apparemment, ce n'était pas encore là qu'ils trouveraient leur vie !

Ils s'apprêtaient à rebrousser chemin lorsque Devasco, voulant aller au bout de son idée, entreprit le tour de la place.

Ses trois compagnons avaient déjà parcouru quelques mètres sur le chemin du retour lorsqu'une exclamation les figea.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

En l'espace d'une seconde, ils furent aux côtés de Devasco, lequel éclairait, bien calé contre la maçonnerie du monument, une sorte de cube nanti de quatre pieds d'environ un mètre de hauteur.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? répéta Devasco.

Fascinés, ils se rapprochèrent.

Le drôle de cube se trouvait derrière la grille qui cernait le monument.

La porte qui en facilitait l'accès en temps ordinaire ne leur offrit aucune résistance.

Merritt méritait bien l'appellation de « ville » ouverte !...

Ils furent bientôt tout près de l'engin. À le toucher.

D'apparence, cela ressemblait vraiment à un cube. Une boîte carénée d'acier noir surmontée de deux courtes antennes verticales.

— Drôle de truc ! siffla Dalton Crumbs.

— Ça ressemble à quelque chose que j'ai déjà vu, lâcha Cashmore le front ridé par la concentration.

Intrigués, ils commencèrent à l'examiner sur toutes les coutures, finirent par découvrir un minuscule bouton noir également sous la base de l'appareil, lequel manœuvrait un volet de la dimension d'un paquet de cigarettes qui devait donner accès aux commandes de l'étrange engin.

— Qu'est-ce qu'on fait, demanda Devasco, on l'ouvre ou quoi ?

Accroupis, la tête à l'envers, ils devaient faire des prodiges pour garder les yeux ouverts sous l'avalanche des flocons.

Un peu en retrait, Carl Dragna les considérait avec grandeur. Les machines l'avaient toujours laissé froid et il ne comprenait pas que l'on puisse se mettre dans tous ses états pour une mécanique, si sophistiquée soit-elle.

— Et si c'était une bombe à retardement ? risqua Crumbs.

Les trois hommes se regardèrent circonspects.

— Je ne vois pas à quoi elle pourrait servir cachée derrière ce monument, dit Cashmore. Et puis une bombe dans ce village... Non, à mon avis il s'agit plutôt d'un appareil électronique quelconque.

— Si on l'emmenait à l'abri, proposa Crumbs. Sharp doublait l'ordinateur du train ; il doit s'y connaître en électronique !

Il y eut une nouvelle concertation des yeux puis les trois hommes se saisirent précautionneusement de l'engin.

II

Dans la cheminée, le feu ronflait comme un moteur de formule I.

Il régnait à présent dans la pièce un cinq-six degrés qui faisait figure de douce chaleur.

Tous les membres du petit groupe se pressaient autour de Sharp, lequel avait installé la trouvaille de Devasco au beau milieu d'une table basse.

Tous, sauf Dragna qui se tenait toujours à l'écart.

— Alors ? s'impacienta Crumbs traduisant ainsi la fébrilité quasi générale.

— Ce n'est pas une bombe, répondit Sharp. C'est la seule chose dont je sois sûr.

— On s'en doutait bien, merci, maugréa Cashmore.

Insensible aux railleries, Sharp tournait longuement autour de l'engin, l'observait millimètre par millimètre.

Enfin il se décida à taquiner le bouton qui verrouillait le volet d'accès aux commandes.

Il y eut un déclic qui prit la proportion d'un coup de canon dans le silence relatif du lieu.

— Alors ? répéta Crumbs.

Sharp haussa les épaules.

— Alors rien, fit-il agacé. Je peux juste vous dire que cet appareil est en fonctionnement, c'est tout.

— En fonctionnement, en fonctionnement, bougonna Crumbs, ça nous fait une belle jambe puisqu'on ne sait pas à quoi il sert !

— Trouvez-moi un tournevis ! commanda Sharp.

Il fut satisfait sur-le-champ par Ed Talmadge qui lui passa un couteau à lames multiples.

Tirant la langue, Sharp entreprit de démonter le cache des commandes. Lorsque ce fut fait, il se plongea dans la contemplation de ce qu'il venait de mettre à jour.

— Ce truc marche sur un circuit d'alimentation de grande puissance en continu, lâcha-t-il au bout d'un moment. Il peut alimenter un oscillateur ou n'importe quoi d'autre.

— Pourquoi précisez-vous un oscillateur s'il peut s'agir de tout autre chose ? intervint Griffith.

— À cause des deux antennes verticales ; elles sont directionnelles et peuvent être les antennes d'un émetteur.

— Donc nous avons affaire à un émetteur ?

Sharp eut une moue dubitative.

— Pas obligatoirement. Il faut y regarder de plus près...

Ce disant, il contourna la table, s'affaira à l'arrière de l'appareil, commenta :

— Tout le fond s'enlève ; ça tient avec des carrés aimantés, c'est ingénieux.

Aussitôt, le groupe se tassa derrière lui, chacun braquant le faisceau de sa torche sur les entrailles de l'engin.

Deux boîtes grises aux marques de l'U.S. Army apparurent en premier.

— Ce sont des batteries de l'armée, annonça Cashmore, je les reconnais !

— Et alors ? s'enquit Luke Zanquel qui n'avait pas prononcé la moindre parole depuis la funeste découverte dans l'église.

— Ça signifie que c'est un appareil appartenant à l'armée et qu'il répond très certainement à une fonction déterminée ; et que par conséquent il faut éviter d'y toucher.

— Si nous voulons y voir plus clair, il faut absolument les débrancher, argumenta Sharp en désignant les batteries.

— Allez-y ! trancha Bert Devasco. J'en prends l'entière responsabilité.

— Vous ne devriez pas, protesta Cashmore, c'est un grand risque que vous prenez !

— Allez-y ! répéta Devasco. Ce qui se passe par ici nous investit de tous les pouvoirs !

Sharp ne se le fit pas répéter et bientôt les deux accumulateurs furent déconnectés et démenagés permettant au technicien une exploration plus complète.

Laquelle fut rapidement menée à son terme.

— C'est bien ça, constata Sharp, c'est bien un émetteur. Une grande puissance. Il est relié à des quartz minutieusement calés.

— Ce qui veut dire ? demanda Devasco.

— En gros, c'est une balise. On s'en sert d'ordinaire pour diriger quelqu'un ou quelque chose sur un point très précis. Les deux antennes émettent une fréquence parfaitement contrôlée, dans une bande très étroite, pratiquement indécélable sauf évidemment par celui qui possède le récepteur.

— Mais encore ?

— C'est un procédé de téléguidage. On cale l'émission en plein centre du système de repérage et on n'a plus qu'à laisser aller ; on arrivera forcément entre les deux antennes émettrices.

— Et pratiquement, ça nous mène où ?

— Pratiquement ?... Ça sert à guider les avions par mauvais temps ou dans des conditions défavorables.

Cette révélation jeta la consternation sur l'assistance.

— Un avion, bredouilla Crumbs, mais ça ne tient pas debout ! Que viendrait faire un avion ici ?

C'était effectivement dément mais dans le contexte on pouvait désormais s'attendre à tout.

— Ça ne s'applique qu'aux avions ? insista Devasco.

Sharp prit le temps de réfléchir avant de répondre :

— Non. Il y a bien d'autres utilisations mais cette application reste la plus classique.

Devasco s'accorda à son tour un instant de réflexion avant de demander :

— Cette balise, elle ne pourrait en aucun cas être à l'origine de ce

qui frappe le village, je suppose ?

— Non ! fit Sharp avec véhémence. Aucun rapport ! C'est totalement exclu !

— Vous ne croyez pas que vous pourriez la remettre en état, à présent ? intervint Cashmore. Elle a certainement une utilité sinon l'armée ne se serait pas préoccupée de la placer là.

— Pas question ! renvoya sèchement Devasco. On la laisse comme ça.

— Vous vous immiscez dans les affaires de l'armée, en agissant de la sorte, et vous allez contre les intérêts des citoyens et du pays. Personnellement, je refuse de m'associer à une décision que je considère comme arbitraire et...

— Vous ferez ce que je vous dirai, Cashmore ! Ma qualité d'agent du gouvernement me confère certains droits dont j'entends user.

— C'est anticonstitutionnel ! Nous sommes en démocratie et je ne vous reconnais pas le droit de m'entraîner dans une aventure dont je ne connais ni les tenants ni les aboutissants ! D'ailleurs, vous ne pouvez pas prendre de décision sans que chacun ait émis sa propre opinion ! Nous devons voter !

Devasco secoua longuement la tête.

— Non. La situation est trop grave. Il s'est passé dans ce village des événements insensés. Toute la population est morte d'on ne sait quoi et quelqu'un est venu qui a réglé une mise en scène hallucinante dans un but qui m'échappe complètement mais dont j'aimerais bien saisir le sens.

« Et pour ce faire, nous ne disposons que d'une possibilité : cette balise. En la déconnectant, nous bousculons un plan préétabli et ceux qui l'ont placée là n'auront plus qu'une seule solution lorsqu'ils se seront rendu compte qu'elle n'émet plus : revenir ! À ce moment-là, nous saurons à qui demander des comptes... »

III

La grande porte du garage municipal était à demi enfouie sous la neige qui tombait toujours à tout va.

Sous la conduite de Luke Zanquel, ils se glissèrent le long du bâtiment, atteignirent bientôt une petite porte qui résista à leurs sollicitations.

— Merde ! Il manquait plus que ça ! jura l'étudiant en insistant de l'épaule.

En vain.

— Si je peux me rendre utile, intervint Dalton Crumbs en se

rapprochant. Cette serrure n'a pas l'air bien rébarbative.

Et, muni d'une espèce de cure-pipe, il se mit au travail.

Ils étaient quatre, Devasco et Cashmore en plus des deux autres, qui participaient à une mission de reconnaissance.

Effectivement, ils avaient un peu perdu de vue ces dernières heures le mobile de leur sortie, c'est-à-dire venir en aide aux autres voyageurs, et à présent qu'ils avaient à peu près cerné le problème ils revenaient à leur projet initial et cherchaient un moyen de locomotion qui d'après Zanquel ne pouvait se trouver que dans le garage municipal.

Comme il était ridicule de se geler à plusieurs, le petit groupe s'était scindé en deux et les quatre hommes que nous connaissons avaient été plus ou moins volontaires.

— Et voilà ! clama soudain Crumbs en s'écartant devant le battant béant.

Sans rien dire, ils pénétrèrent à l'intérieur de la remise l'un derrière l'autre.

L'endroit n'avait rien d'un palace. Ils découvrirent successivement des vestons de peau pendus sous une étagère sur laquelle reposaient autant de casques en plastique de couleur, une table-établi qui courait le long du mur, des fûts métalliques et, enfin, la masse imposante d'un immense camion rouge.

Un General Motors Redfire. Une antiquité des années quatre-vingts. À l'origine un véhicule d'incendie transformé pour l'heure en chasse-neige.

Une espèce de monstre hybride, affublé de chenillettes, d'un cracheur et d'un large soc à l'avant.

Un engin pas très esthétique mais certainement très efficace.

Restait à s'assurer de son état.

— À mon avis, la batterie est morte et nous devons avoir recours à la manivelle pour lancer le moteur, émit Zanquel.

— Pourquoi ça ? fit Crumbs. Il a l'air parfaitement entretenu ce camion.

— Une idée... Une simple déduction... Tout ce qui touche à l'électricité est hors service, dans ce village. Les montres et pendules à quartz, le téléphone, les postes à transistors...

— C'est discutable ; certaines de ces défaillances peuvent sûrement s'expliquer.

L'étudiant secoua longuement la tête.

— Non. Je suis même prêt à parier que le village était privé de courant avant cette panne qui paralyse le pays entier...

— C'est bien possible, admit Devasco en se mêlant à la conversation, mais ce n'est pas le moment de perdre du temps en folles hypothèses.

Le débat remis, ils s'occupèrent du camion, lequel refusa de

démarrer. Le contact mis, le tableau ne s'anima en rien. Aucune lampe témoin, aucun voyant. La batterie était effectivement déchargée.

— On pourrait peut-être s'arranger avec les accumulateurs de la balise ? risqua Crumbs.

Le seul à conserver le silence était Cashmore. On le sentait hostile à tout. Systématiquement. Il refusait toute participation et n'avait suivi le mouvement que pour surveiller les agissements de Devasco et Crumbs.

— Ça doit être possible, acquiesça Zanquel. En attendant, on ne perdra rien à dégommer le moteur !

Et après s'être assuré qu'aucune vitesse ne restait enclenchée il s'apprêtait à jouer de la manivelle lorsqu'un grondement le figea.

Un bruit de moteur.

CHAPITRE IX

I

— Les torches ! jeta Devasco. Éteignez-les !

Ils se retrouvèrent aussitôt dans l'obscurité, le souffle soudain court.

— Ça n'a pas traîné, fit Crumbs, ils ne devaient pas être bien loin ! En tout cas, ça prouve que leur satanée balise a l'air de leur tenir à cœur...

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'inquiéta Zanel.

De fait, ils étaient un peu pris de court. Ils avaient bien escompté une réaction mais pas si rapide.

— On observe sans se découvrir, dit Devasco.

C'était en effet ce qu'ils avaient de mieux à faire vu les circonstances.

Les yeux accoutumés aux ténèbres, ils rejoignirent la porte, sortirent en progressant doucement le long du mur.

À présent, le grondement du moteur annonçait le véhicule comme tout proche.

Ils virent bientôt le décor sortir d'une nuit gommée par la lumière crue de deux phares blancs.

Puis ils aperçurent le véhicule proprement dit, un tout-terrain muni de chenillettes qui avait l'air de glisser sur la neige sans la toucher.

L'engin atteignit bientôt la place, stoppa de manière à prendre le monument dans le faisceau de ses phares.

Une silhouette vêtue d'un parka blanc foula le sol poudreux, s'arrêta net, manifestement surprise. Une autre la rejoignit bientôt marquant elle aussi sa stupéfaction.

— Ce sont bien des soldats, murmura Devasco. Je reconnais les tenues.

— Ils n'ont pas l'air d'en revenir ! fit Crumbs amusé.

Effectivement, là-bas, les deux silhouettes avaient entrepris le tour de la place, visiblement décontenancées.

Un troisième homme glissa soudain du tout-terrain. Le bras tendu, il désignait la maison des Elmwood.

— Nom de Dieu ! jura Zanel. Ils ont repéré quelque chose !

— La cheminée, chuchota Devasco, on n'y a pas pensé.

Du conduit s'échappait une épaisse fumée grise mêlée d'escarbilles brûlantes que des sautes de vent rabattaient dans la rue principale.

— Et maintenant ? s'inquiéta Crumbs.

Le moment semblait venu de passer à l'action, quelle qu'elle soit. Ils avaient fait exprès de ne pas replacer la balise au-dehors, histoire de tester les réactions de ceux qui l'avaient déposée là et de réagir en conséquence. Seulement tout se passait plus vite que prévu et pas exactement comme sur le papier.

Près du tout-terrain, les trois silhouettes se concentraient longuement en jetant de fréquents regards sur la demeure des Elmwood. La fumée paraissait les fasciner. Ils devaient s'interroger ferme sur la conduite à adopter. Plus de balise, une cheminée en action, il y avait de quoi se poser des questions.

Le dernier arrivé se sépara des deux autres et revint au tout-terrain où il s'entretint avec un sien compagnon resté à l'intérieur du véhicule.

— Ils sont au moins quatre, constata Crumbs. L'autre doit être le conducteur.

Par la vitre abaissée de la portière, notre homme s'empara du combiné d'un émetteur-récepteur dans lequel il ne tarda pas à exposer la situation.

Ce fut vite expédié.

Le combiné abandonné, celui qui devait commander le détachement rappela ses compagnons et tous trois se dirigèrent vers l'arrière du véhicule.

— On perd du temps, déclara soudain Cashmore en se rapprochant de Devasco. Ceux du train nous attendent ; ils comptent sur nous alors que vous nous faites jouer une ridicule partie de gendarmes et voleurs. Qu'est-ce que vous attendez au juste ? Qu'ils repartent en nous laissant seuls avec un camion antédiluvien que nous ne sommes pas sûrs de mettre en route ?

Devasco lui jeta un regard au vitriol.

— Et tous ces morts dans l'église, cette atroce parodie de messe, c'est tout l'effet que ça vous fait ?

— Rien ne dit que ces hommes soient responsables ; au contraire, ils seraient plutôt là pour arranger les choses. Ce sont des militaires, pas une bande organisée.

— En ce moment, je me méfieraï de mon propre reflet dans une glace, renvoya l'homme du F.S.C.

Cashmore haussa les épaules.

— Vous vous plaisez à entretenir un climat de suspicion.

— Libre à vous de le penser mais c'est comme ça.

— Vous pourriez prendre contact avec eux, votre fonction vous le permet. Je ne vois pas ce qui vous retient.

— La prudence. Je suis toujours prudent lorsque je ne comprends pas. C'est ce qui fait que je suis toujours vivant.

— Vous dramatisez. Vous épatez peut-être les autres mais pas moi !
— Vous êtes un roc, Cashmore, tout le monde le sait.
— Et si je décidais de passer outre vos « recommandations » en rejoignant ces hommes ?

Bert Devasco ne répondit pas immédiatement. Il se contenta de rentrer un objet dur dans le flanc gauche de son interlocuteur.

— Qu'est-ce qui vous prend ? bredouilla Cashmore.
— Vous m'avez posé une question, non ?
— Vous n'oseriez pas... Et puis ça attirerait l'attention !
— Je vais toujours jusqu'au bout de mes convictions ; quant au bruit, désolé mais mon arme est nantie d'un silencieux.

— Vous avez des manières de gangster, gargouilla Cashmore. Ce n'est pas pour rien que vous fréquentez un pickpocket crocheteur de serrures !

— Ne vous occupez pas de mes façons de faire, ni de mes fréquentations, Cashmore. Regardez plutôt devant vous et dites-moi ce que vous voyez...

De la porte hayon relevée du tout-terrain, les trois militaires en parka sortaient du matériel dont ils harnachèrent l'un d'eux. Cela tenait en une bonbonne réservoir à laquelle était relié une espèce de flexible terminé par un canon rigide avec poignée et détente.

— Alors ? insista Devasco.
— On dirait... On dirait bien un lance-flammes, hésita Cashmore.
— Vous croyez que c'est avec ça qu'ils vont « arranger les choses » ? Drôle de médecine !

Les deux autres se saisirent de deux fusils à pompe au mufle court dont ils vérifièrent le chargement.

— Des armes antiémeutes, constata Devasco. Des spéciales Brigades de Choc. Ça tire des projectiles plastifiés qui éclatent à l'impact, libérant un liquide qui, lorsqu'il se trouve en contact avec la peau, passe instantanément dans le sang provoquant une syncope bleue. Théoriquement, c'est sans danger. Une sensation d'étouffement passagère suivie d'une perte de conscience. Pratiquement, il y a eu des tas de bavures et ces armes ont été mises au rancart...

— Qu'est-ce que ça veut dire ? éructa Cashmore. Qu'est-ce qu'ils ont l'intention de faire ?

Devasco eut un rire de gorge.

— À votre avis ?

Puis, s'adressant à Crumbs :

— Il faut à tout prix rejoindre les autres et les mettre au courant ; ils ont certainement entendu le tout-terrain et doivent se tenir sur leurs gardes mais on ne sait jamais. En passant par-dérrière, ça ne devrait pas prendre trop de temps...

— Je pourrais y aller, intervint Zaque, je connais mieux le coin !

Devasco fixa son regard dans celui de l'étudiant.

— Non. Vous serez plus utile ici... Allez -y, Crumbs, et évitez de vous faire repérer !

Ils se retrouvèrent bientôt à trois.

— Je ne peux pas le croire, chuinta Cashmore. Pourquoi feraient-ils ça ? Ils ne savent même pas à qui ils ont affaire ! C'est complètement fou ! C'est...

Puis il se tut car les phares du tout-terrain venaient de s'éteindre plongeant le village entier dans les ténèbres.

II

Du coup, on n'entendit plus qu'un silence pesant.

— Qu'est-ce qu'ils mijotent ? souffla Zaniel. Qu'est-ce qu'on fait, on y va ou quoi ?

À l'heure de l'action, Devasco hésitait. Dans cette nuit à présent noire, ils n'avaient pas la part belle. À la moindre alerte les autres feraient la lumière et ils pourraient les tirer comme à la parade.

C'est alors que les phares resplendirent à nouveau éclairant la rue sous un jour nouveau.

Les militaires avaient mis à profit le court moment d'obscurité pour se rapprocher de la façade des Elmwood. Les deux hommes armés d'un fusil à pompe se tenaient de chaque côté de la porte tandis que l'autre attendait, bien campé sur ses jambes, face à l'entrée, à hauteur approximative du caniveau histoire d'avoir assez de recul.

Le soldat de droite pesa sur la clenche de la porte qui résista. Il tira alors une arme plus conventionnelle d'un baudrier de ceinture, visa longuement la serrure et pressa la détente.

À trois reprises.

Tout se déroula alors très vite.

Son vis-à-vis le rejoignit en décochant au passage un violent coup de botte à la porte qui s'ouvrit à la volée.

Un long trait de feu sortit alors de l'orifice du lance-flammes et disparut à l'intérieur de la maison dans un souffle sibilant.

On se serait cru dans les forges de l'enfer.

Le feu giclait à jet continu, comme une barre compacte, fait d'un amalgame liquide et gélatineux qui finissait par coller à l'impact en continuant à brûler de plus belle.

Les deux militaires aux fusils en avaient profité pour disparaître entre les constructions afin de surveiller l'arrière de la maison. Surveiller et « stopper » ceux qui sortiraient, bien évidemment !

— *Votre arme, c'est quel calibre ?* demanda tout à coup Devasco à

Luke Zanquel.

L'étudiant ne chercha pas à finasser.

— 357 Magnum, répondit-il en exhibant un magnifique Colt Police Python.

Sous le regard médusé de Cashmore complètement dépassé !

— Le réservoir ! Visez le réservoir ! tonna Devasco.

Les deux bras tendus, Zanquel équilibra son corps, chercha sa cible, bloqua sa respiration, tira.

Il lui fallut quatre essais avant de transformer.

Le cinquième projectile arriva droit au but.

Sous la force de l'impact, le réservoir s'éventra littéralement, libérant dans un chuintement sourd un mélange d'air comprimé et de pyrogels qui s'enflammèrent instantanément, le porteur du lance-flammes ayant boulé au sol sous le choc, le doigt toujours soudé à la détente de son arme diabolique.

Dans un deuxième temps, le réservoir explosa.

Sous l'onde de choc, le porteur fut précipité contre la façade des Elmwood, véritable torche humaine, heureusement mort, la tête éclatée lors du heurt.

Un drôle de « bouquet » s'éleva à hauteur des toits avant de retomber en une invraisemblable pluie incendiaire.

C'était l'Apocalypse !

Les arbres de la place flambaient par endroits, sinistres sapins de Noël !

Un peu partout, des foyers avaient pris naissance, le long des murs, sur les toits, à même le sol.

La neige brûlait !

Des dizaines de feux follets crépitaient dans la nuit piquetée de milliers de flocons qui continuaient à tomber inlassablement.

— Le tout-terrain ! hurla soudain Cashmore.

Le véhicule s'ébranlait. Dans le vacarme ambiant, personne n'avait entendu le moteur relancé.

Simultanément, une fusillade éclata. Plusieurs détonations couvrirent le grondement du tout-terrain. Du gros calibre. On se battait derrière chez les Elmwood.

— Allez-y ! commanda Devasco à Zanquel, lequel rechargeait vite fait le barillet de son 357 Magnum. Allez leur donner un coup de main tous les deux ! Je m'occupe du tout-terrain !

Incontinent, Zanquel et Cashmore se fondirent dans la nuit.

Là-bas, le véhicule militaire terminait son demi-tour, revenait vers le garage municipal.

Sans s'affoler, Devasco évalua la situation. Ils étaient tombés, lui et ses compagnons, dans un traquenard grand modèle. Une magouille dont il était difficile de mesurer les tenants et aboutissants mais dont

l'importance ne faisait aucun doute. À preuve : les militaires n'avaient à aucun moment cherché à nouer le dialogue, adoptant sur-le-champ une solution expéditive. Sans rien connaître de leurs identités, de leurs intentions. Les condamnant par leur simple présence.

À ce stade, il devenait vital de savoir. D'en apprendre plus long.

Rapidement, Devasco amputa le canon de son .38 Détective Spécial du silencieux dont il l'avait affublé. La discrétion, dans les circonstances présentes ! Et puis il allait avoir besoin de toute la puissance de ses projectiles.

Il y eut trois nouvelles salves. Zanzuel faisait parler la poudre, à ce qu'il semblait. Bien.

Devasco laissa le tout-terrain approcher. C'était indispensable pour ce qu'il avait en tête. Il attendit de le voir arriver à sa hauteur avant de passer à l'action.

Il bondit alors de sa cachette.

III

En quelques enjambées, il fut à l'arrière du véhicule, dans une obscurité que paraissait traîner le tout-terrain.

Heureusement, l'engin ne se déplaçait pas très vite. Devasco le contourna, courut à côté jusqu'au moment où il put sauter sur le marchepied.

La vitre de la portière n'avait pas été remontée, faute de temps, et il put se pencher à l'intérieur de la cabine, son Colt pointé sur le conducteur qui pilotait tout en vociférant dans le combiné-radio.

— Stop ! hurla Devasco en brandissant son revolver.

L'autre eut du mal à en croire ses yeux. Il resta une seconde paralysé par la surprise.

— Arrêtez ! gronda Devasco. Arrêtez ou je tire !

Nullement intimidé, le conducteur prit le temps de reposer le combiné puis il braqua d'un seul coup à fond sur la droite, un mauvais sourire aux lèvres.

Le véhicule se souleva, avalant un accident de terrain, secouant quelque peu Devasco qui, instinctivement, détourna son regard pour voir arriver sur lui un poteau en béton contre lequel l'autre cherchait manifestement à l'écraser.

L'homme du F.S.C. se dégagea alors en catastrophe tout en écrasant à trois reprises la détente de son arme.

Puis une gifle de ciment le décrocha de son perchoir. Un coup d'une violence inouïe. Malgré l'épaisseur de ses vêtements, il en ressentit une douleur immense. Ses côtes craquèrent. Un flot de bile inonda son

palais, gicla hors de sa bouche. Il roula dans la neige, mélangeant ciel et terre, et fut tout surpris de se retrouver allongé sur le ventre, son .38 Détective Spécial prolongeant sa main droite.

À dix mètres de là, le cul du tout-terrain...

Ivre de rage, les yeux remplis de papillons blancs, Devasco pressa furieusement la détente de son arme jusqu'à ce que le chien claque à vide.

Une réaction à chaud de laquelle on ne pouvait raisonnablement rien attendre.

Le hasard voulut pourtant que ses projectiles groupés crèvent un jerrican dont le contenu s'enflamma en coulant sur le pot d'échappement.

Il n'y eut d'abord que quelques flammes dansantes, puis tout s'embrasa dans un souffle et le tout-terrain ne fut plus qu'un brûlot mobile duquel sauta bientôt son conducteur.

— Restez où vous êtes ! hurla Devasco en braquant sur lui son arme vide. Si vous essayez de vous enfuir, je tire !

Menaces superflues. L'autre n'eut aucune velléité. Il resta allongé dans la neige, plié en deux, se tenant la cuisse gauche.

L'accélérateur manuel bloqué, le tout-terrain poursuivait son avance. Privé de conducteur, il progressait sur sa lancée, véritable véhicule fantôme.

Il avait dépassé l'église, sortait pratiquement du village, lorsqu'une explosion le secoua. Le réservoir venait de sauter, l'immobilisant à jamais.

Précautionneusement, Devasco entreprit de se relever. Il se sentait glacé, les tempes bourdonnantes.

— Ça va ? s'enquit soudain la voix de Luke Zanquel.

L'étudiant s'agenouilla près de lui, le souffle court. Il venait de piquer le sprint de sa vie.

— Pas de bobos ? redemanda-t-il.

— Juste un peu secoué, renvoya Devasco. Et de votre côté ?

— Rien. Talmadge et Nichols avaient dégotté deux fusils de chasse. Tout était presque terminé quand je suis arrivé.

— On s'en sort bien. Enfin pour le moment car je ne pense pas que nous soyons au bout de nos peines...

— On dirait que nous avons mis le nez où il fallait pas, non ?

— Un véritable guêpier, fit Devasco.

Puis son regard tomba sur le Police Python que Zanquel tenait dans sa main droite.

— Mais ça ne devrait pas vous faire peur, souligna-t-il.

Zanquel ne se déroba pas.

— Vous me soupçonnerez depuis longtemps ?

Devasco secoua la tête.

— Non. C'est seulement dans l'église, lorsque je vous ai retenu... J'ai senti que vous portiez une arme... Le reste coulait de source.

— Je n'ai rien contre vous personnellement. Simplement, nous évoluons vous et moi de chaque côté de la barrière. Enfin, en temps normal, parce qu'ici...

— Ce faux prêtre, dans le train, il faisait bien équipe avec vous ?

— Harris ? Oui. Comme ça. Quand l'occasion se présentait. Au fil de nos différentes missions. C'était un spécialiste en explosifs.

— Pourquoi s'en est-il pris à moi directement ?

Zanquel haussa les épaules.

— Par pure connerie ! Il vous avait reconnu depuis le début, dans le hall de la gare Centrale. J'ai cru qu'il allait devenir fou.

Pas moyen de le raisonner. Il voulait votre peau à tout prix. D'après lui, vous étiez responsable de la mort de deux de ses amis ; une affaire vieille de deux ans, à Pittsburgh. Il s'était juré de les venger. Devasco eut une grimace.

— Un impulsif, déclara-t-il. Il n'aurait pas fait long feu de toute façon !

— C'est également mon avis, fit Zanquel.

Puis, sur cette oraison funèbre à l'emporte-pièce, ils se dirigèrent vers le conducteur du tout-terrain qui geignait doucement.

CHAPITRE X

I

Le visage du conducteur avait une sale teinte crayeuse. Il était plus blanc que son parka. Surtout par rapport à sa jambe de pantalon gauche littéralement imbibée de sang.

— C'est l'artère fémorale, diagnostiqua Carl Dragna qui l'examinait.

Ils étaient tous réunis dans le living, autour du blessé que Zanel et Devasco avaient ramené jusque-là.

L'air ambiant empestait la fumée et les produits chimiques. La cuisine des Elmwood était entièrement détruite et il s'en était fallu d'un rien que la maison entière brûle. Heureusement, les efforts conjugués de Griffith, Sharp, et Dragna avaient fait merveille et l'incendie pourtant virulent avait été rapidement circonscrit.

— Il faut lui faire un garrot, estima Dragna, sinon il est perdu.

Entre les mains crispées du blessé, le sang bouillonnait par intermittence. Le tir de l'homme du F.S.C. s'était finalement révélé meurtrier.

— Pas question de le soigner tant qu'il refusera de parler ! laissa tomber Devasco alors que Dragna s'affairait déjà à la confection d'un garrot.

Jusque-là, il leur avait effectivement été impossible de tirer une parole de celui qu'ils pouvaient considérer comme leur prisonnier.

— C'est qu'il a déjà perdu beaucoup de sang, objecta Dragna visiblement désapprobateur.

— C'est son sang, dit Devasco, à lui de voir.

En dehors de Dragna, personne ne semblait vraiment choqué par l'attitude de Devasco. Ce qui s'était passé, cette violence aussi soudaine qu'incompréhensible, tous ces morts dans le village, ça blindait quelque peu les sensibilités.

Il se passa une trentaine de secondes puis le blessé craqua.

— Je vais parler, souffla-t-il. Je vous dirai tout ce que vous voulez savoir mais je vous en supplie, arrêtez ça !

Ça, c'était ce liquide chaud et rouge qui lui pissait entre les doigts ; sa vie qui foutait le camp.

Des yeux, Devasco donna son assentiment à Dragna qui n'attendait que cela. Puis il s'adressa au blessé :

— Nous vous écoutons... Qu'est-ce qui s'est passé ici ? Pourquoi

tous ces morts, cette mise en scène dans l'église ? Et pourquoi vouloir nous supprimer tous ?

— Les ordres, chuinta-t-il. Ce sont les ordres... Nous ne faisons qu'obéir... Nous n'y sommes pour rien... De toute manière, vous ne vous en sortirez pas... Ils ne vous laisseront pas la moindre chance... Ils ne peuvent pas se le permettre...

Le caractère définitif de ce qu'on pouvait considérer comme un simple préambule jeta un froid sur toute l'assistance. Malgré les vêtements épais et le feu qui ronflait dans la cheminée, chacun se sentit soudain glacé jusqu'aux os.

— Qui, « ils » ? s'inquiéta Devasco.

— Ceux qui nous téléguident... Les Hautes Instances... Le Gouvernement... C'est l'État... La Raison d'État... Vous n'avez aucune chance... Mais d'abord, d'où sortez-vous ?

Ignorant l'interrogation, Devasco poursuivit sa quête de vérité.

— Vous voulez dire que vous êtes en service commandé ? Que tout ce que vous faites, vous le faites en accord avec les dirigeants de ce pays ?

L'autre acquiesça des paupières, économe de ses efforts.

Dragna avait achevé ses travaux de premier secours en créant deux points de compression. L'hémorragie avait cessé mais c'était une mesure à court terme. Une intervention chirurgicale s'imposait dans un délai rapproché.

— Qu'est-ce qui s'est passé, ici ? Toute la population de Merritt, ce n'est quand même pas vous ?

— Non, bien sûr ! C'est un accident...

— Un accident ?

— Une fausse manœuvre... Je ne sais pas exactement. Je ne fais que répéter ce qu'on nous a dit... Ce qu'on a raconté à tous mes compagnons...

— Continuez !

— Ça s'est passé hier, au cours d'une séance d'essais à la centrale d'Harrisburg...

— L'ancienne centrale atomique reconvertie en centrale solaire par rayons à haute fréquence ? intervint Sharp intéressé.

— Oui. Il s'est passé quelque chose de grave au cours des essais et le village a été balayé par le faisceau de rayons haute fréquence, provoquant une véritable hécatombe...

— Les micro-ondes n'ont aucun effet nocif sur la personne humaine, protesta Sharp. Il y a eu de nombreux tests. C'est aussi inoffensif qu'un réseau hertzien !

— N'essayez pas de nous raconter n'importe quoi ! tonna Devasco. Le blessé ouvrit de grands yeux.

— Je vous assure que c'est la vérité, hoqueta-t-il. C'est certainement

un peu plus compliqué que ça mais c'est la vérité. Enfin c'est ce qu'on nous a dit.

Devasco se tourna vers Sharp.

— À votre avis ? L'autre eut une moue.

— Je ne vois pas pourquoi il nous mentirait...

— Ce qu'il raconte, c'est plausible ?

— Ça peut l'être... En fait, on est à la merci de quantités de facteurs. Le faisceau de micro-ondes par lui-même n'est pas dangereux mais il faut peu de chose pour bousculer un processus établi, a fortiori lorsqu'il s'agit d'énergie que l'on apprend à manier. Dans le cas présent, les chercheurs ont sans le vouloir inventé ce fameux rayon de la mort dont les romanciers nous envahissent les rétines depuis des lustres.

« Ceci peut alors expliquer cela... »

— Allez au bout de votre pensée, exigea Devasco. Vous parlez à des primates !

Sharp eut un sourire.

— Je voulais évoquer la conduite des militaires. Elle devient limpide : Harrisburg est un gros morceau ; on en attend beaucoup. Trop, certainement, mais des tas de gens haut placés ont joué leur avenir sur ce projet. Alors il ne faut pas s'étonner qu'en cas de « bavures » on joue la carte silence à tout prix. Ce qu'on ne sait pas ne peut pas nuire... Je me trompe ?

Le blessé eut une mimique approbative.

— C'est tout à fait ça, murmura-t-il. Une fois la catastrophe arrivée, on s'est ingénié à étouffer l'affaire.

— Et cela pour deux raisons, reprit Sharp. D'abord, pour le projet énergie par rayons haute fréquence ; et deuxièmement et surtout pour ne pas porter à la connaissance du public la découverte d'une arme totale. Une arme propre qui foudroie littéralement tout ce qui vit sans endommager l'environnement, exception faite de ce qui touche à l'électricité si l'on s'en réfère aux exemples que nous avons tous eus sous les yeux. Toujours d'accord ?

— Toujours, confirma leur prisonnier. À notre première visite dans Merritt, après l'accident, nous avons découvert toute la population anéantie, le village privé d'électricité et de téléphone.

— L'heure que marquent les pendules et les montres à quartz, 23 h 55, c'est l'heure de l'accident, non ? émit Sharp.

— C'est bien ça. Et c'est finalement cette heure précise qui a déterminé le plan qui devait servir à camoufler la catastrophe. L'heure et la date. Le 24 décembre. La veille de Noël. Il devenait facile de regrouper toute la population du village dans l'église à la faveur de la traditionnelle messe de minuit. Ce qui a été fait à quelques exceptions près pour soigner la vraisemblance.

— Un véritable travail de bouchers ! ne put s'empêcher de clamer Zankel.

— Nous avions des ordres...

— La belle excuse !

— Nous n'étions pas responsables... Ils étaient déjà morts... Nous devions obéir aux ordres, ça n'avait plus d'importance... La partie se jouait à un autre niveau.

— Qu'est-ce qui devait se passer à 23 h 55 ? intervint Devasco histoire de remettre la conversation sur ses rails.

Le blessé se racla longuement la gorge avant de répondre.

— Un avion ravitailleur plein de trois cents tonnes de kérosène devait s'écraser sur le village, lâcha-t-il enfin.

Cette nouvelle révélation amena l'incrédulité sur tous les visages. Des choses pareilles, il fallait de l'estomac pour les digérer !

— La balise, c'était pour guider l'avion ? demanda Sharp.

— Oui. L'équipage devait placer le ravitailleur sur la bonne route puis sauter en parachute une fois les repères bien calés. Ça ne pouvait pas rater.

L'interrogatoire s'interrompit momentanément. Un répit s'imposait. Le temps de bien mesurer l'horreur de la situation, de prendre du recul.

— Si je comprends bien, en déconnectant la balise, nous avons stoppé votre opération de camouflage ? reprit Devasco une fois le point fait.

— Non. Ne croyez pas ça, fit le blessé en jetant un coup d'œil à sa montre. Rien ne peut venir enrayer l'action engagée. Pas durablement, en tout cas. Il est actuellement 23 h 15, ce qui signifie qu'il reste quarante minutes avant l'heure H. C'est plus de temps qu'il n'en faudra pour vous déloger.

Le visage de Devasco se figea, devint un masque d'incompréhension.

— Quelle heure avez-vous ? s'enquit-il en regardant sa propre montre.

— 23 h 15.

— La mienne marque une heure de moins !

C'était un phénomène qu'ils avaient déjà remarqué dans l'église par rapport aux montres mécaniques.

Leur prisonnier resta un instant interdit puis la solution lui apparut.

— Vous avez l'heure de la côte Est, c'est pour ça ; il y a un décalage d'une heure !

Personne n'y avait pensé. Ça n'avait pas grande importance mais c'était au moins un mystère d'éclairci. Une pièce du puzzle qui prenait sa place.

Merritt touché la veille par un faisceau d'énergie inconnue à 23 h 55. La population entière anéantie. Plus de courant. Plus de

téléphone. Toute l'électronique mise hors service. Partant de là, les Hautes Autorités concevaient un plan d'urgence qui visait à purement et simplement réduire le désastre à une catastrophe aérienne. Pour ce faire, on montait une hallucinante mise en scène. On habillait les morts, on les installait pour la plupart dans l'église pour la messe de minuit. Ensuite on fignolait les détails. Les montres mécaniques, par exemple, qu'il était impossible de bloquer, étaient toutes remontées pour fonctionner en temps réel jusqu'à l'heure fatidique de 23 h 55. Aucun problème de ce côté-là. Ensuite, on plaçait une balise destinée à guider un avion ravitailleur bourré de kérosène qui ne manquerait pas de s'écraser sur le village, et l'affaire était faite. Enveloppée. Menée de main de maître. Orchestrée au millimètre. Le temps lui-même se faisait complice. Un blizzard, c'était inespéré. La bonne aubaine. L'explication toute trouvée à ce malheureux scratch !

Une mécanique de haute précision, vraiment.

Un plan en uranium enrichi.

Sans cette panne générale d'électricité qui avait précipité Devasco et ses compagnons dans la tourmente pour les mener à Merritt...

Le fameux grain de sable qui bloquait les combines les plus sophistiquées.

Vu la conjoncture, il n'y avait pas à hésiter une seconde sur la conduite à adopter.

— Je ne sais pas ce que vous en pensez, dit soudain Devasco mais il me semble que nous avons tout intérêt à plier bagage !

Opinion largement partagée.

On se répartit alors les tâches. Talmadge, Nichols et Sharp filèrent au garage municipal. Ils ne seraient pas trop de trois pour ranimer les ardeurs du General Motors Redfire indispensable à leur fuite.

Cashmore les accompagna, chargé de veiller sur leur sécurité, armé d'un fusil de chasse à répétition et d'un Colt 38 Spécial Trooper MK III récupéré sur l'un des deux militaires abattus derrière chez les Elmwood.

Just Griffith et son chien Washington remontèrent vers l'entrée du village pour surveiller les alentours. Le Noir trimbalait une carabine Winchester Centennial 66 de calibre 30-30 WCF, une arme de toute beauté qui valait son pesant d'or, trouvée chez les Elmwood, dont il paraissait plutôt encombré qu'autre chose.

Crumbs et Zanel sortirent eux aussi en patrouille volante, si bien qu'il ne resta bientôt en présence que Devasco, Dragna, et le conducteur du tout-terrain blessé.

— Vous avez beau faire, vous ne vous en tirerez pas, les prévint ce dernier.

— On peut toujours essayer, rétorqua l'homme du F.S.C. De toute façon, votre avenir ne s'annonce pas plus brillant que le nôtre !

— Vous me tueriez de sang-froid ?
Devasco eut un sourire.
— Il ne s'agit pas de ça, bien que vous n'ayez guère montré de scrupules à notre endroit.
— Nous obéissions à des ordres venus de nos supérieurs...
— Je sais. C'est d'ailleurs à cela que je faisais allusion en vous parlant de votre avenir...
— Comment ça ?
— Vous n'êtes que des exécutants, des pions sur un échiquier ; vous ne jouez pas, on vous manœuvre. La partie terminée, vous ne serez plus d'aucune utilité. Mieux, vous deviendrez encombrants.
— Vous dites n'importe quoi ! Vous essayez de me faire peur !
— Dans quel but ? Votre sort ne m'intéresse pas le moins du monde. Simplement, s'il vous prenait l'envie de partir avec nous, il y a de la place. À vous de décider !
Puis, dans la foulée, il s'adressa à Carl Dragna qui se tenait près de la cheminée.
— Je ne vous demande plus qui est Shango, dit-il. J'ai compris.
— Ce n'est pas si simple, répondit l'autre. Tout ça n'est rien. Je n'ai été d'aucune utilité...
— Et Herbert, alors ?
— Un « accident » de parcours. Tout ça n'a rien été.
— Je ne sais pas ce qu'il vous faut ! sourit Devasco.
— Je ne suis pas venu pour des choses si... apparentes.
Cette fois encore, le dialogue virait au plus que subtil.
Mais Devasco n'eut pas à approfondir car à cet instant Nichols fit son entrée.
— Ça y est, annonça-t-il en cherchant son souffle, le camion a démarré ! C'est dans la poche !
Devasco jeta un coup d'œil à sa montre. Il était 22 h 25 au méridien de New York.

II

Battre le rappel ne prit qu'une poignée de secondes.
Ils furent bientôt tous prêts à embarquer.
Le moteur du General Motors Redfire cognait comme un battant de cloche mais il tournait et sa musique était la plus douce que chacun ait entendue depuis longtemps.
Sharp était au volant. Impatient, il donnait des coups d'accélérateur rageurs qui faisaient vibrer la carrosserie entière et noyaient l'arrière du véhicule dans des panaches de gaz d'échappement.

Il neigeait toujours autant mais le vent restait pratiquement nul.

Talmadge et Nichols hissaient sans grand ménagement Mel Masterson, c'était le nom du conducteur du tout-terrain qui avait finalement choisi de les accompagner, à l'intérieur du véhicule.

Zanquel et Crumbs attendaient le moment d'embarquer Herbert qu'ils venaient de porter jusque-là sans parvenir à le réveiller. Encore un peu et il se réveillerait à San Francisco sans le moindre souvenir !

Devasco surveillait son petit monde, encourageait l'un et l'autre à se presser, lorsque son regard tomba sur Carl Dagna.

Ce dernier se tenait à l'écart, raide comme un piquet, les yeux révulsés, le corps agité de longs tremblements.

L'homme du F.S.C. en resta pétrifié.

Dans le même temps, Washington, le doberman, se mit à couiner crescendo jusqu'à émettre une plainte continue tandis qu'il s'aplatissait au sol comme pour s'y intégrer.

Devasco n'eut pas le loisir de s'interroger.

Un cri lui déchira les oreilles.

Un son haché, mi-grave mi-aigu qu'il identifia immédiatement. Un vagissement. Quelque part, un bébé s'était mis à pleurer.

CHAPITRE XI

I

Le cœur de Devasco fit un bond dans sa poitrine et ses côtes malmenées se rappelèrent à son bon souvenir en lui cisaillant le flanc droit.

La douleur le fit hoqueter et il eut du mal à sauter dans la foulée de sa respiration.

Près de lui, les autres s'affairaient aux tâches qu'ils s'étaient assignées, superbement indifférents.

— Un bébé ! éructa soudain l'homme du F.S.C. en retrouvant l'usage de la parole. Un bébé vivant ! Vous l'entendez ?

Tous les visages se braquèrent sur lui, incrédules. Apparemment, on ne voyait pas bien ce qu'il voulait dire.

Dans le crâne de Devasco, les vagissements avaient redoublé d'intensité. Ses tempes vibraient sous les aigus, comme prêtes à céder.

Il poussa un hurlement et tomba à genoux, la tête entre les avant-bras pour l'empêcher de s'éparpiller aux quatre vents.

Puis le cri de l'enfant diminua, se modula jusqu'à devenir supportable, presque doux.

C'est alors que Just Griffith se manifesta.

— Je l'entends ! hurla-t-il. Je l'entends aussi ! Un bébé ! C'est bien un bébé !

Le cri se propagea alors comme une traînée de poudre et chacun l'entendit successivement.

— Un bébé, vivant, on ne peut pas l'abandonner ici ! affirma Zanquel. Ce serait monstrueux !

Restait à le localiser.

Tendus à l'extrême, le regard agrandi, ils prêtèrent l'oreille. Au niveau de l'ouïe, Cashmore semblait imbattable.

— C'est par là ! rugit-il en désignant une direction en même temps qu'il s'élançait.

Les autres lui emboîtèrent le pas comme un seul homme en dehors de Masterson et Sharp. À l'exception aussi de Dragna toujours figé.

Toujours guidé par Cashmore, le petit groupe s'engouffra dans une maison. Dans leur hâte, Zanquel et Crumbs n'avaient même pas songé à abandonner Herbert et ils le traînaient entre eux deux comme une poupée de son.

Ils pénétrèrent bientôt dans une chambre.

Les vagissements n'avaient jamais été si intenses.

Et pour cause.

Les faisceaux de leurs torches, mêlés, éclairaient un joli berceau tout recouvert de dentelles.

Un berceau près duquel veillait une vieille dame bien calée dans un rocking-chair.

Un décor qui leur était familier.

Ils étaient déjà venus plus d'une heure auparavant. C'était là qu'ils avaient fait leur première horrible découverte.

Ce bébé mort veillé par sa grand-mère...

Dans leur précipitation, ils n'avaient pas reconnu l'endroit.

Et même s'ils s'étaient rendu compte, il y avait ce cri...

Le cœur battant, ils s'approchèrent du berceau et crurent que leur raison vacillait.

C'était toujours le même bébé.

Figé dans la mort.

Qui criait !

II

Un bébé mort qui pleurait ! Instinctivement, ils reculèrent, cherchant autour d'eux une explication rationnelle.

En vain.

Les vagissements sortaient bien des lèvres bleuies du nouveau-né.

— Bon Dieu ! jura Griffith le premier à pouvoir s'exprimer. Mais qu'est-ce qui nous arrive ? Qu'est-ce que c'est que ce village ?

— Il faut filer vite ! affirma Cashmore. Tout ça n'est destiné qu'à nous retarder pour mieux nous coincer !

— Pourtant, ces cris sortent bien de son corps ! chevrotait Zanol.

— C'est un truc ! renchérit Cashmore. Vous voyez bien qu'il est mort ! Tout le monde est mort dans ce bled ! Restez si vous voulez mais moi je m'en vais avant qu'il soit trop tard !

D'une main timide, Zanol saisit le poignet potelé du bébé. Il était raide et glacé.

— Alors, insista Cashmore, convaincu ?

C'est à ce moment que s'éleva une voix douce, aux inflexions langoureuses. Elle couvrit peu à peu les vagissements du bébé qui se calma progressivement, charmé.

La voix susurrant une berceuse universellement connue. Une comptine qui avait endormi des millions d'enfants.

L'organe coulait des lèvres de la grand-mère.

III

— Ils ne sont pas morts ! tonna Zanquel. Ils ne peuvent pas être morts ! Les morts ne parlent pas !

— Mais bon sang, ils sont tous raides comme des blocs de marbre ! s'insurgea Cashmore.

— Ça ne prouve rien ! s'entêta l'étudiant.

— Je vous dis que ce sont des tours de passe-passe montés par les militaires dans le but de nous égarer !

— C'est impossible !

— Tout est possible avec des magnétophones et des micros directionnels !

La discussion risquait de s'éterniser. Zanquel et Cashmore avaient à la fois tous les deux tort et raison. Le bébé et la grand-mère étaient morts et pourtant ils venaient bel et bien de se manifester chacun à leur manière !

La situation n'était pas banale et pourtant il fallait opter, prendre une décision, trancher dans le vif. Quoique, à bien y réfléchir, la voie était toute tracée. Rejoindre le train semblait la solution la plus sage.

Devasco, qui était resté sur la touche depuis leur arrivée dans la chambre, décida de précipiter les choses. Au fond, il était un peu responsable de cette équipée et de ce fait comptable de la vie des hommes qui l'avaient suivi. Il se devait donc de les ramener à bon port sains et saufs. Ou, du moins, de tout tenter dans ce sens.

Il allait donc donner le signal du départ lorsque la berceuse mourut comme elle était née, laissant place à un silence sépulcral.

— Vous voyez, reprit Cashmore, triomphant, c'est fini ! Fi-ni ! Ils sont bien morts ! Quelle preuve vous faut-il de plus ?

— Nous ne connaissons rien de la mort ! protesta Zanquel. Nous ne savons même pas de quoi tous ces gens sont décédés ! Ils n'ont rien, aucune blessure ! On pourrait les croire endormis !

Cashmore eut un ricanement.

— Ils ne respirent plus, ils sont froids et raides comme un pain de glace ; libre à vous de les croire endormis !

Une rumeur naquit soudain qui monopolisa toutes les attentions. La majorité d'entre eux pensa aux grondements sourds de certains blindés en marche. Puis cela se transforma en une succession de claquements secs qui n'étaient pas sans rappeler les vols massifs de chauves-souris. Ensuite, ils eurent l'impression de se trouver sur le passage de milliers de chevaux fous martelant un sol asphalté de leurs sabots luisants.

Et, abruptement, de nouveau le silence.

Bientôt troublé par un bruit de pas.

La respiration bloquée, les sept hommes n'eurent pas la plus petite réaction.

Ils semblaient tout à coup prêts à accepter le pire.
Deux silhouettes s'encadrèrent dans le chambranle de la porte.
Sharp et Dragna.

IV

Allant au-devant de la question qui devait brûler toutes les lèvres, Sharp exhiba la clé de contact du General Motors Redfire. Rien à craindre de ce côté-là. Masterson, bien qu'il fût mal en point, ne pourrait pas filer avec le camion.

— Nous allons descendre, fit Devasco.

Carl Dragna étendit sa main devant lui, signe qu'il avait quelque chose à dire.

— Nous ne pouvons pas partir tout de suite, dit-il. Pas avant d'avoir *tout* entendu.

C'était tellement inattendu que nul ne songea à le rembarrer.

— J'ai bien fait de vous accompagner, poursuivit-il. Je sentais qu'on aurait besoin de moi et je ne m'étais pas trompé. Pour bien comprendre ce que je vais vous dire, il faut que vous me considériez comme une espèce de relais-récepteur-réémetteur. Les pleurs du bébé, c'est moi qui les ai d'abord reçus avant de vous les renvoyer. Au début, j'ai eu du mal à canaliser toute cette puissance et ma réémission a été pour ainsi dire anarchique. Après, j'ai réussi à maîtriser le flux et tout vous est devenu parfaitement audible. Il a fallu commencer par ce qu'on peut considérer comme un « jeu », pour piquer votre curiosité. Ça a été le bébé, puis la berceuse chantée par sa grand-mère. À présent, le moment est venu de passer à des choses plus sérieuses.

« Quoi que vous en pensiez, je dois d'abord vous prévenir que je ne suis qu'un instrument. Je possède plusieurs facultés que tout le monde n'a pas, en particulier un pouvoir médiumnique qui me permet de communiquer avec les entités qui désirent entrer en contact avec moi.

« C'est le cas présentement. On m'a en quelque sorte demandé de servir d'intermédiaire. Aussi vais-je me mettre en état de transe afin de recevoir et vous répercuter le message que l'on veut vous faire parvenir. Herbert me servira de diffuseur. Il est en sommeil profond et ne court aucun risque. Je vous demande de garder le plus profond silence dans la minute qui va suivre... »

Et, instantanément, Dragna fit comme il avait dit sous les regards médusés de ses compagnons.

Rapidement, il atteignit un état de raideur extrême. Ses yeux se révélsèrent et son corps se mit à trembler.

Exactement comme Devasco l'avait aperçu quelques instants plus tôt près du camion.

— Luke ! clama soudain une voix cristalline. Luke ! tu me reconnais ? C'est moi, Loren !

— Loren ! rauqua Zanquel n'en croyant ni ses oreilles ni ses yeux.

Effectivement, la voix sortait des lèvres d'Herbert, ajoutant encore à l'atmosphère insolite qui baignait les lieux.

— C'est bien moi, Luke ! Il faut que tu écoutes soigneusement ce que j'ai à te dire.

— Tu n'es pas morte ? J'en étais sûr ! Pas toi !

— Écoute, Luke. Écoutez tous. Je ne pourrais pas vous parler longtemps, c'est très difficile pour nous, nous sommes complètement perdus...

— Nous vous écoutons, fit Devasco subjugué comme tous les autres.

— Nous ne sommes pas morts... Personne n'est mort... Nous existons sous une autre forme, invisible pour vous, mais nous sommes bel et bien en vie !

— Qu'attendez-vous de nous ? demanda Devasco.

— Vous devez nous aider... Il faut empêcher qu'on détruise Merritt... Il faut surtout empêcher qu'on détruise nos corps car sans ce que l'on peut considérer comme nos enveloppes nous serons alors irrémédiablement réduits à errer durant des éternités. Alors que si nous disposons d'un délai, si on nous laisse le temps, nous serons en mesure de réintégrer nos corps et nous pourrions renaître à la vie...

— De quel ordre, ce délai ? demanda Devasco pratique.

Comme tous ses compagnons, l'homme du F.S.C. avait toutes les peines du monde à réaliser. Cependant, il ne voulait pas laisser ses propres sentiments prendre le dessus et s'efforçait de donner du rythme à ce curieux dialogue. Il serait toujours temps de réfléchir après.

— Chaque minute compte, répondit la voix de Loren. C'est une chance de plus... Nous avons du mal à émerger... C'est comme si nous sortions d'un coma... Nous sommes tout engourdis... Nous devons apprendre, nous redécouvrir, cerner nos nouvelles possibilités et tenter de les discipliner...

— Vous souffrez ?

— Non. Simplement, nous nous sentons gauches, maladroits... Oppressés aussi à l'idée de ne pouvoir rentrer en nous...

— Vous savez ce qui s'est passé ?

— Nous l'avons appris petit à petit, un peu comme vous.

— Et si vous vous trompiez ?
— Non ! Nous sommes sûrs de nous ! D'ailleurs nos corps ne se dégradent pas, ils se conservent intacts !
— Ça peut facilement s'expliquer... Avec le froid qu'il fait et la proximité de l'accident.
— Je sais que tout cela est difficilement crédible mais il faut absolument que vous nous croyiez... Vous êtes notre seul recours, notre seule chance... Nous ne vous demandons qu'une chose : du temps ! Aidez-nous, je vous en supplie !
— Loren ! hurla alors Zaniel. Je viens te chercher ! Je te rejoins ! Tu peux compter sur moi ! Je t'attendrai le temps qu'il faudra !
Et, sans attendre, sans explications, il quitta la pièce en courant comme un fou.
— Aidez-nouuuuus, répéta la voix.
Et ce fut tout.
La liaison s'interrompit aussi soudainement qu'elle s'était établie et la réalité reprit le dessus.
La chambre. Le bébé. La grand-mère.
Le froid.
Herbert, figé dans son sommeil profond.
Dragna, de nouveau « présent ».
Et les autres.
Tous les autres. Encore frappés de stupeur. Abasourdis.

VI

— Je ne sais pas ce que vous comptez faire, mais personnellement, je pars ! aboya abruptement Cashmore toujours vif à reprendre ses esprits. Et pas dans cent sept ans ! Tout de suite ! De toute façon, nous ne pourrons jamais composer avec les autorités ; on ne nous croira jamais ! Et en admettant même que l'on prête une oreille attentive à nos élucubrations, cela finirait inmanquablement par se retourner contre nous !
— On ne nous demande que de gagner du temps, intervint Devasco. Vous avez entendu comme moi.
Cashmore balaya l'argument de la main.
— J'ai entendu, j'ai entendu ! Je ne sais même pas si tout ceci n'était pas qu'une hallucination ! J'ai cru entendre quelque chose mais rien ne peut me prouver que cela s'est réellement produit ! Et surtout pas le caractère des propos tenus !
— C'est facile comme excuse, intervint Crumbs.
— Pensez ce que vous voudrez ! Qu'est-ce que vous préconisez ?

Qu'on transforme l'église en camp retranché ? Tenir pour tenir ? C'est ridicule car même si ce que nous avons entendu est vrai, même si tous les habitants de Merritt ressuscitent, ce dont je doute fortement, eh bien ! même dans ce cas la Raison d'État l'emportera ! La décision prise, ils ne reviendront pas en arrière ! Ça leur créerait trop de problèmes !

« C'est pour ça que je choisis de partir avant qu'il soit trop tard. Et vous ne pouvez rien faire pour m'en empêcher parce que c'est la meilleure solution. »

— C'est ce qu'il y a de plus raisonnable, admit Devasco. Rester serait effectivement une folie. Le tout est de savoir qui se sent raisonnable et qui se sent fou ?

VII

Sharp opta pour le départ.

Talmadge et Nichols également. Ces deux-là ne faisaient rien l'un sans l'autre. Ils se chargèrent d'Herbert.

Just Griffith, quant à lui, hésita un bon moment. Son chien, en sautant dans le camion, lui montra en quelque sorte la route à suivre.

Et, bientôt, le General Motors Redfire s'ébranla.

Ne restèrent que Devasco, Crumbs, Dagna, et bien évidemment Zanquel.

Le seul qui fût vraiment motivé.

Devasco était resté par paresse. Au fond, Rambson avait toujours été dans le vrai. On ne pouvait pas continuellement courir après son ombre. Il fallait bien finir par jeter son sac à terre un jour ou l'autre. Une nuit, en l'occurrence...

Crumbs, lui, se contenta de calquer sa conduite sur celle de Devasco, un homme qui avait la baraka. On ne quitte pas les traces d'un homme qui danse avec la chance.

Quant à Carl Dagna, il savait de longue date qu'il y a des rendez-vous qu'on ne peut pas remettre. Rappelez-vous de Samarkand...

CHAPITRE XII

I

Ils se dirigeaient tous les trois vers l'église.

La neige tombait toujours aussi serrée et le vent revenait à la charge en bourrasques intermittentes et glacées.

Luke Zanquel les attendait sous le porche. Il tenait le corps de Loren dans ses bras. Elle semblait légère car on ne lisait aucune trace d'effort sur son visage.

Apparemment, il comptait sur eux, ne parut pas surpris de les voir arriver.

Ils le rejoignaient tout juste lorsqu'une explosion les fit se retourner.

Un champignon de feu embrasait le ciel au-dessus des toits à l'autre bout du village. Puis les ténèbres reprirent leur place et ce fut tout. Rien d'autre. Pas un coup de feu. Pas un cri.

— Ils sont morts comme des imbéciles, décréta Zanquel.

— Encore faudrait-il qu'il existe une manière intelligente de mourir, fit Dragna.

Ils n'avaient pas encore échafaudé la plus petite parcelle d'un plan que des silhouettes blanches apparurent à hauteur de la carcasse du tout-terrain qui achevait de se consumer.

Ils s'engouffrèrent dans l'église. De toute manière, c'était le but de leur quête. Tenir pour tenir. Gagner le plus de temps possible. Sans savoir où cela pourrait les mener. En réalité, ils avaient atteint leur point de non-retour. Qu'ils soient restés ou pas ne changeait rien. Enfin si puisqu'ils étaient encore de ce monde alors que leurs compagnons avaient déjà payé de leur vie le lourd tribut de ceux qui en savent trop.

Ils s'affairaient à boucler la porte découpée dans le haut vantail lorsque la rosace située au-dessus d'eux éclata littéralement, chauffée à blanc par la langue de feu d'un lance-flammes.

Une pluie de fer, de verre, des paquets de combustible incandescent s'abattirent sur eux et ils durent battre en retraite.

— Il faut filer d'ici ! tonna Devasco. Nous ne pourrons pas tenir ! C'est impossible ! Et puis ça ne servirait à rien, qu'à précipiter la destruction de l'église et de tous ceux qui sont à l'intérieur ! Alors qu'en sortant, nous cristallisons l'intérêt sur nous ! Ils nous suivront et ce sera toujours autant de temps de gagné !

Ils traversèrent la nef au beau milieu des corps cassés dans la prière, rejoignirent la sacristie à la lueur papillotante de leurs torches qui commençaient à décliner.

De là, ils avaient la possibilité de se perdre dans la nature. Le terrain alentour n'était pas exagérément mouvementé mais ils auraient l'avantage de la nuit et de l'espace.

Ouvrant la marche, Crumbs entrebâilla la porte de sortie de la sacristie, se faufila à l'extérieur, fit un pas, deux... Tout semblait normal, la voie libre.

Un trait de feu jaillit tout à coup de l'obscurité.

Il le vit arriver sur lui, hurla de frayeur, se réfugiant instinctivement derrière ses mains, remparts dérisoires.

En une seconde, il s'embrasa des pieds à la tête.

Fou de douleur, paniqué, il fit demi-tour et réintégra la sacristie, se jetant contre les murs, contre les meubles.

Dans la pièce, on y voyait soudain comme en plein jour.

Le cœur au bord des lèvres, Devasco se rapprocha de lui et le délivra de deux décharges de chevrotines en pleine tête.

Puis il retourna dans la nef.

II

Le piège s'était refermé sur eux.

« Nous sommes faits comme des rats, songea Devasco en se retrouvant seul dans la nef, Dragna et Zanquel s'étant dissous dans les ténèbres environnantes. Si on m'avait dit que je finirais mes jours dans une église, moi qui n'y ai jamais mis les pieds ! »

L'oreille tendue, il gagna le déambulatoire. Là, il prit le temps de recharger les deux canons jumelés de son fusil de chasse tout en s'interrogeant sur ce qu'il allait bien pouvoir faire.

Le plus impressionnant dans tout cela, c'était le silence. Tout se passait sans une parole. On ne leur demandait rien, on n'exigeait rien, on les traquait puis on les tuait.

Lui qui avait souvent été dans des situations périlleuses ne se souvenait pas d'un tel détachement dans l'accomplissement de l'acte de mort.

Soudain, il se raidit. On venait. Des bruits de pas étouffés sur sa droite. Il retint son souffle. Ami, ennemi ? Il avait bien sa torche mais n'était pas décidé à s'en servir. Dans ce genre d'affrontements, l'obscurité pouvait se révéler un atout.

Il en était là de ses pensées lorsqu'il entendit un bref chuintement.

Simultanément, il eut la sensation que sa pommette gauche éclatait,

que du sang giclait partout, le long de son nez, sur sa joue, dans son cou.

Puis il comprit que ce n'était pas du sang mais le contenu d'un de ces projectiles plastifiés destinés à provoquer des syncopes bleues ou pires. Et alors qu'il attendait, embusqué, on le prenait en plein dans la ligne de mire d'une arme à air comprimé équipée d'un viseur à infrarouges.

Un débutant ! Il s'était fait rouler comme un débutant !

Instantanément, l'air se raréfia autour de lui. Il ouvrit la bouche, dilata sa cage thoracique au maximum, pensa qu'il avait au moins trois côtes fracturées puis s'écroula, mort avant d'avoir touché le sol.

III

— Loren, je t'en supplie, ne me fais plus attendre, murmurait Zanquel à l'oreille de son amie.

Après la fin tragique de Crumbs, Zanquel, nanti de son précieux fardeau, avait trouvé refuge dans la chaire du saint lieu. Et là, dans cet abri relatif, il exhortait Loren à reprendre place dans son corps.

— Loren, je t'en prie !

Soudain, elle lui sembla plus lourde dans ses bras. Puis sous ses doigts, il sentit la chair se réchauffer, reprendre son élasticité d'antan.

Incrédule, il chercha son souffle, le mouvement de son cœur, découvrit un écho qui s'amplifiait.

Un vide immense s'installa au creux de sa poitrine. Sa gorge se resserra à lui faire mal. Des larmes roulèrent sur ses joues.

C'était tellement extraordinaire qu'il ne pouvait y croire.

Ainsi, c'était vrai ! Ils n'étaient pas restés pour rien ! Crumbs n'avait pas trouvé cette mort affreuse pour rien ! Les autres, Devasco, Dragna, il fallait qu'ils sachent, qu'ils apprennent l'incroyable nouvelle ! Les gens de Merritt n'étaient réellement pas morts ! D'ailleurs, eux aussi devaient avoir réintégré leurs corps ! Encore un peu et ils pourraient tous se relever ! Dès lors, tout redevenait possible... Tout ! Les militaires et ceux qui les commandaient seraient obligés de reconsidérer le problème dans son entier, il ne pourrait en être autrement !

Une épouvantable odeur tira soudain Zanquel de ses considérations.

Simultanément, il s'aperçut que la nef entière palpitait d'une lueur vive qui découvrait jusqu'aux arcs-doubleaux.

L'église éclairée a giorno, cette abominable senteur...

Zanquel risqua un œil en dehors de son refuge et ce qu'il vit le glaça.

Sous lui, tout brûlait !
Les bancs, les prie-Dieu...
Non ! Impossible ! Pas ça !
Les corps !

Tous les corps brûlaient noyés sous des jets de pyrogels !

Assommé par l'hallucinant spectacle, Zanquel se laissa retomber en arrière, le cœur au bord des lèvres.

Ils l'avaient fait ! Ils avaient été jusqu'au bout ! Au moment précis où tout pouvait s'arranger !

Anéanti, Zanquel se mit à pleurer. La gorge déchirée par les sanglots.

Comment expliquer ça ? C'était vraiment la fin d'un monde. Les derniers soubresauts d'une nation moribonde. La Raison d'État ! C'était à vomir ! Il avait bien fait de combattre ce système corrompu, cette société tout entière aux mains des prévaricateurs, même si son choix l'avait éloigné de Loren à l'époque, la jeune femme ne partageant pas ses convictions.

Dans ses bras, le corps de Loren fut soudain pris de convulsions si fortes qu'il craignit un moment le voir lui échapper.

— Loren, c'est moi, Luke ! lui murmura-t-il. N'aie pas peur, je suis là, je suis venu te chercher, nous ne nous quitterons plus...

Les convulsions avaient fait place à de véritables coups de boutoir. Zanquel devait tenir le corps de la jeune femme à pleins bras afin de la protéger des chocs qu'elle aurait pu encourir.

— Loren, calme-toi, je t'en supplie ! je ne t'abandonnerai pas ! Je ne te laisserai plus ! Nous resterons ensemble, quoi qu'il arrive ! Tu m'entends ? Dis, tu m'entends ?

Aussi brusquement qu'il s'était déclaré, le phénomène cessa. Et le raz de marée devint vague, puis mer étale.

— Loren, tu m'entends ? s'enquit Zanquel.

Dans la pénombre, il distinguait nettement sa bouche, ses yeux ouverts.

— Tu m'entends ?

Les lèvres bien pleines frémirent, puis s'entrouvrirent.

— Parle-moi, Loren ! Dis-moi que tu me pardonnes !

Les lèvres s'écartèrent, la bouche s'ouvrit toute grande sur un cri inarticulé qui résonna comme un coup de canon.

— Non ! hurla Zanquel. Non, Loren, non !

Le cri redoubla.

— Loren ! hoqueta Zanquel de l'horreur plein les yeux. Ce n'est pas possible ! Pas ça ! Pas ça !

Et, la secouant comme un forcené, il se releva.

Désormais indifférent.

IV

Caché près d'un confessionnal, Carl Dragna entendit le cri.

Son regard tomba instantanément sur la chaire, accrocha les silhouettes enlacées de Zanquel et Loren.

Sous eux, c'était le brasier. Un sinistre incendie.

Alertés par le cri poussé par Loren, les deux militaires en parka affairés à leur diabolique besogne levèrent la tête, puis, sans se concerter, dirigèrent chacun le jet de leurs armes sur le couple qui s'embrasa incontinent avant de basculer dans le brasier.

Dragna resta pétrifié.

Il se souvint des paroles prononcées par Loren lorsqu'il avait servi « d'intermédiaire » : *Nous nous sentons gauches, maladroits... Oppressés à l'idée de ne pouvoir rentrer en nous... Nous sommes tout engourdis... Nous devons apprendre, nous redécouvrir, cerner nos nouvelles possibilités et tenter de les discipliner...*

Apparemment, ils n'avaient pas réussi. Le temps leur avait manqué. Le temps et le reste. L'holocauste perpétré par les militaires n'avait pas dû arranger les choses. Le processus pourtant bien engagé n'avait pas abouti. Enfin pas complètement.

Et c'était en définitive l'âme du bébé qui avait réintégré le corps de Loren.

C'était un vagissement qui avait éclaté aux oreilles de Luke Zanquel.

Le même cri qui les avait sensibilisés alors qu'ils s'apprêtaient à embarquer tous dans le General Motors Redfire.

Plus qu'il n'en fallait pour perdre la raison...

Mon Dieu, quel carnage !... Tous ces morts, pourquoi ?

Comme un automate, Dragna se mit en route. Il enfila le collatéral droit sur toute sa longueur, gagna le porche, atteignit la sortie sans être inquiété.

Dehors, il retrouva la neige, le vent.

Pour la première fois depuis longtemps, il eut froid.

Des yeux, il fouilla la nuit, aperçut bientôt trois parkas blancs qui marchaient vers lui.

Les mains vides, bien écartées du corps, il alla à leur rencontre.

Un projectile plastifié le cueillit à la pointe du menton et il bascula instantanément dans un néant qui n'avait plus de secret pour lui.

Il était exactement minuit.

ANTICIPATION

J.-CH. BERGMAN
APOCALYPSE SNOW

Dans un peu plus de huit heures, ce serait Noël.
Noël 1999.

Un peu plus d'une poignée de jours avant l'an 2000.
Le grand passage tant attendu. Le point fixe d'une nuée
de futurologues et autres rêveurs.

L'an 2000.

Dans le San Francisco Eldorado, l'un des derniers trains
Inter City, Bert Devasco s'interrogeait. Avec ce froid qui
s'était abattu sur la planète, en quel avenir pouvait-on
espérer?

L'an 2000: une ère nouvelle ou une grande apocalypse?
Il n'allait pas tarder à se faire une opinion.

